HÉROÏDES,

OU

LETTRES EN VERS,

Par M. BLIN DE SAINMORE.

QUATRIEME ÉDITION,

Revue, corrigée & augmentée.

A PARIS,

Chez DELALAIN, Libraire, rue & à côté
de la Comédie Françoise.

M. DCC. LXXIV.

On trouve chez Delalain, *Orphanis, Tragédie de M.* Blin de Sainmore, *représentée par les Comédiens François, & imprimée dans le même format que cette Edition.*

On trouve encore chez le même Libraire une vingtaine d'Exemplaires de la troisieme Edition de Biblis, de Sapho, de Gabrielle & de Calas sur du grand papier, ornée d'estampes, de vignetes & de culs-de-lampe; & chez le Jay, *Libraire, rue S. Jacques, au grand Corneille, la Lettre de la Valliere à Louis XIV, précédée d'un Abrégé de sa vie, aussi sur du grand papier, & ornée d'estampe, de vignete & de cul-de-lampe.*

Dans le mois de Février prochain, Delalain *mettra en vente une nouvelle Edition* d'Orphanis, *grand* in-8°. *ornée d'estampe, pour faire suite à la grande Edition des Héroïdes du même Auteur.*

AVIS

DU LIBRAIRE.

Le succès qu'ont eu ces Ouvrages décorés de tous les ornemens du Burin & de la Typographie, nous a engagés à en faire une nouvelle Edition plus portative & dont l'acquisition soit plus facile. On a imprimé dans plusieurs Provinces & dans les Pays Etrangers, sans le consentement de M. Blin de Sainmore, la collection de ces Héroïdes : mais la plupart de ces Editions subreptices non-seulement sont imprimées avec beaucoup de négligences & sur de très-mauvais papier, mais encore sont pleines de fautes essentielles. On y a même tronqué un grand nombre de vers : par exemple, dans la Lettre de Biblis, *le dernier de ces quatre vers.*

Semblable à ce flambeau, qui, dans l'ombre apporté,
D'un sombre & vaste lieu combat l'obscurité,
Et qui, sans éclairer cette nuit ténébreuse,
Jette un jour effrayant qui la rend plus affreuse.

est mutilé de cette maniere :

Jette un *joug* effrayant &c.

Dans la Lettre de Sapho, *on trouve ces deux vers :*

Comment aurois-je pu resister à tes feux ?
La candeur de ton ame étoit peinte en tes yeux.

L'un des Editeurs de ces Collections, homme plein de goût & d'exactitude, a jugé à propos de ne faire qu'un vers des deux, en mettant ainsi :

Comment aurais-je pu resister *à tes yeux ?*

Par ce moyen le vers n'a plus de sens & manque de rime. Nous ne finirions pas, si nous voulions relever toutes les bévues dont ces Editions sont défigurées : mais celle de Liege est sans contredit la plus incorrecte de toutes. Ce Recueil rempli de fautes & d'absurdités, offre des disparates dans plus d'un genre. L'Imprimeur a rassemblé sans choix & sans distinction des Poëmes, des Contes, des Odes, des Satyres, &c. & il a appellé tout cela Héroïdes. *Les Auteurs, les Ouvrages, tout y est pêle-mêle, tout y est confondu ; & nous doutons fort que cette compilation informe satisfasse plus le Public que les Auteurs.*

Pour rendre cette Edition plus complette, nous y avons joint la Lettre de la Valliere à Louis XIV, *& une Epitre déjà connue, qu'on peut regarder comme une Héroïde d'un autre genre.*

BIBLIS
A
CAUNUS,
SON FRERE.

Illa quidem primò nullos intelligit ignes
Nec peccare putat.

Ovid. Métam.

AVANT-PROPOS.

EN publiant cette nouvelle Edition, je me propoſois de la faire précéder par un Diſcours ſur l'Epitre Héroïque en général : mais j'ai craint de reſſembler à ces Ecrivains qui ne donnent des regles de Poëſie que pour faire adroitement l'apologie de leurs ouvrages & la critique de ceux d'autrui. Je dirai ſeulement que le principal but de l'Héroïde eſt d'émouvoir : pour y réuſſir, il me ſemble qu'il faut d'abord choiſir une ſituation pathétique ou terrible ; il faut enſuite que celui qui la traite, ſente aſſez vivement pour faire paſſer dans l'ame des lecteurs toute l'agitation du perſonnage qu'il introduit.

Ce genre inventé par Ovide & renouvellé de nos jours a trouvé des adverſaires

qui l'ont attaqué, & des partiſans qui l'ont défendu : mais des deux côtés on n'a pas aſſez diſtingué l'Héroïde de la ſimple Elégie. L'Elégie ſe contente de gémir près d'un cercueil; l'Héroïde éclate & ſe précipite elle-même au tombeau. L'une ne laiſſe en nous que l'impreſſion d'une triſteſſe douce & languiſſante : l'autre marche avec impétuoſité, elle ſe fait jour partout, elle tranſporte l'ame, elle déchire le cœur. La premiere eſt l'interprète de la douleur : la ſeconde eſt le peintre des paſſions. La meilleure défenſe qu'on puiſſe oppoſer aux détracteurs de ce genre, c'eſt de publier une Héroïde aſſez bien écrite pour les intéreſſer, & aſſez touchante pour leur arracher des larmes.

L'Amour inceſtueux, combattu par les remords, a toujours produit ſur la ſcene un très-grand effet. Avec quelle terreur & quelle pitié ne voyons-nous pas repréſenter

la Phedre de l'immortel Racine, & même le Tiridate de Campiſtron ! J'ai penſé que cette paſſion malheureuſe pouroit également intéreſſer dans l'Héroïde. Le ſujet de Biblis eſt celui que j'ai choiſi : c'eſt un morceau brillant des Métamorphoſes d'Ovide. Rien de plus terrible & de plus touchant qu'une jeune Princeſſe qui, brûlant pour ſon frere d'une paſſion criminelle, croit ne l'aimer que par devoir ; qui, ſous cette apparence trompeuſe, ſe livre aux tranſports les plus effrenés, reconnoit ſon crime, en fremit, s'efforce de dompter ſon amour, s'y abandonne ſans ceſſe malgré elle & meurt enfin en implorant les Dieux & en déteſtant ſes fureurs. Voila ce que m'a fournit Ovide : mais ce Poëte ne fait que des recits ſouvent gâtés par un trop grand abus de l'eſprit : ici, c'eſt Biblis qui peint elle-même ſa paſſion.

Ovide prétend qu'à force de pleurer,

cette Princeſſe fut métamorphoſée en une fontaine qui porte ſon nom. Les uns diſent qu'elle mourut de douleur de n'avoir pu ſe faire aimer de ſon frere, & les autres de regret d'avoir pu ſe livrer à un penchant auſſi coupable.

La monotonie eſt ordinairement l'écueil de la plupart des Collections. J'ai tâché que celle dont je donne aujourd'hui une nouvelle Edition, ait du moins le mérite de la variété. Les ſituations de Biblis, de Gabrielle d'Eſtrées, de Sapho, de Calas, de la Valiere n'ont entr'elles aucune reſſemblance. J'ai auſſi fait mes efforts pour que la maniere, dont ils parlent, ſe reſſentit de cette différence, & afin que la variété fut encore plus frappante, j'ai fait précéder pluſieurs de ces Ouvrages par une Epitre ou des morceaux d'un autre genre leſquels forment un contraſte avec l'Héroïde qui les accompagne.

Des Littérateurs, dont l'ame séche & glacée n'a jamais pu produire une Héroïde passable, ont tâché de faire tomber dans le discrédit ce genre qui demande une partie des qualités qu'on exige dans un Poëte dramatique. Parmi la foule des Héroïdes qui ont inondé la littérature, des connoisseurs en ont distingué plusieurs dignes de fixer leur attention. Ils ont pensé avec raison que ce genre étoit l'école de la Tragédie & qu'un jeune Poëte, en s'y exerçant, pouvoit former son stile & étudier le langage & la marche des passions. L'accueil honorable que le Public a daigné faire aux les bagatelles que j'ai publiées, loin de m'énorgueillir, ne fait qu'augmenter ma juste défiance & m'imposer la nécessité de redoubler mes efforts pour justifier ses bontés par des ouvrages d'un genre plus important & plus sérieux.

J'ai cru pouvoir placer à la tête de ces

Poëſies une Lettre qu'un de mes amis m'a adreſſée, & qui ſe trouve dans les Editions ornées de gravures. J'aurois dû ſans doute ſupprimer les éloges qu'elle renferme : mais ils tiennent à des ſentimens qui me font honneur & à des vérités littéraires dont je n'ai point voulu priver le Public. Au reſte, le Lecteur ſaura bien réduire les louanges d'un ami à leur juſte valeur.

LETTRE

A M. BLIN DE SAINMORE.

OUI, mon cher ami, je penſe que vous pouvez emprunter les ſecours des Gravelot & des Eïſen, des Longueil & des Aliamet. Vos Ouvrages ont eu du ſuccès, & par-là ils ont droit aux ornemens que doivent bientôt vous prêter ces célebres Artiſtes. Je vois avec plaiſir que vous avez deſſein de commencer par Biblis la Collection de vos Héroïdes ; j'ai toujours eu une eſpece de prédilection pour cet Ouvrage, & il a un titre bien précieux pour moi. C'eſt lui qui a été la premiere occaſion de l'étroite amitié qui nous unit. Vous ſavez cependant que ce n'eſt point l'Auteur ſeul que j'ai deſiré de connoître en vous. Malheureux celui qui ne cherche que de l'eſprit dans ſon

ami! J'ai trouvé encore dans le mien des qualités que je chéris bien davantage & dont je puis le louer ſans craindre le ridicule : c'eſt cette averſion naturelle pour toute ſorte de diſſimulation, c'eſt la franchiſe de ſes ſentimens, c'eſt ſa ſenſibilité, c'eſt ſon cœur que j'aime en lui. Mon cher ami, ſi vous avez quelque jour de grands ſuccès dans les Lettres, votre ame éprouvera peut-être des ſecouſſes plus violentes, reſſentira des plaiſirs plus vifs : mais jamais nous n'aurons de momens plus délicieux que ceux dont nous jouiſſons ſi ſouvent dans ces entretiens où nos eſprits ſe communiquent toutes leurs idées, où nos cœurs pleins d'une douce confiance ſe répandent en liberté & ſe découvrent l'un à l'autre tous leurs mouvemens, toutes leurs affections, toutes leurs foibleſſes. Que la Littérature a de charmes, lorſqu'on la cultive dans le ſein de l'amitié ! Dans les

lectures que deux amis font ensemble, le plaisir est toujours double. S'il s'agit d'un Ouvrage de sentiment, celui qui lit est charmé de l'impression que les morceaux touchans font sur l'autre; elle justifie celle qu'il éprouve lui-même; il semble que l'on découvre dans les bons Ecrivains de nouvelles beautés qui étoient échappées lorsqu'on étoit seul: les réflexions naissent en plus grand nombre, & l'on est ravi de se surprendre dans les mêmes idées.

Il y a quelque tems, mon cher ami, que nous fîmes une remarque qui m'a frappé encore bien davantage, lorsque j'ai voulu l'approfondir: c'est que le mauvais succès dans les Lettres vient presque toujours de ce que l'Ecrivain veut sortir du genre qui lui est propre. Il faut excepter ceux qui n'en ont aucun; ceux-là ne devoient jamais écrire; mais parmi les Auteurs célebres, il en est peu qui ayent sû toujours

éviter cet écueil dangereux. Voilà pourquoi Marot a traduit des Pſeaumes & Corneille l'Imitation ; voilà pourquoi Boileau a fait l'Ode ſur Namur, la Fontaine des Poëmes Héroïques, Madame Deshoulieres une Tragédie, la Motte des Fables, Rouſſeau des Opéra, Fontenelle des Eclogues. Il eſt donc bien important de ſe conſulter ſoi-même, de conſulter les autres, & de chercher avec ſoin le genre pour lequel on eſt né. Mon cher ami, vous avez fait quelques Ouvrages qui indiquent ſenſiblement quelles ſont les parties où vous pouvez eſpérer de réuſſir ; ne les abandonnez jamais pour vous exercer dans des genres étrangers ; peignez-nous les ſentimens du cœur, la douceur de leur empire, l'entouſiaſme de la vertu, le trouble & la fureur des paſſions, les crimes & les remords qu'elles entraînent à ſa ſuite. Les paſſions ! quelle immenſe carriere s'ouvre devant

vous ! D'un côté l'amour, l'ambition, la jalousie, l'orgueil, la vengeance, le fanatisme : de l'autre, l'amour de la patrie, celui de la liberté, l'honneur, l'amitié, l'humanité, la nature. Que de contrastes heureux, que de situations attendrissantes, de peintures terribles, de mouvemens pathétiques ne vous offrent pas tous ces grands mobiles des actions humaines ! Il semble que ce qu'on appelle esprit, change suivant les tems & les climats : mais le langage des passions se fait entendre également aux hommes de tous les siecles & de tous les pays ; il se retrouve toujours dans leur cœur. Il est toujours le même. Le personnage de Didon n'a rien perdu de sa perfection depuis deux mille ans, & dans deux mille ans on admirera encore dans le rôle de Phedre les mêmes beautés qu'on y admire aujourd'hui. Ces beautés, mon cher ami, ne vous ont point découragé. L'é-

mulation ne voit rien qui l'effraye. Vous avez entrepris de fixer encore l'attention du Public fur un fujet dans lequel l'immortel Racine a réuni enfin tous les fuffrages ; & ce ne font pas les feuls obftacles que vous ayez furmontés en compofant Biblis à Caunus. Dans un Drame, les caracteres oppofés les uns aux autres, fe font fortir mutuellement : dans une Héroïde, il faut tirer tout du fond de la paffion. Dans la Tragédie, les événemens la développent davantage ; Dans l'Héroïde, elle eft plus concentrée en elle-même. Enfin l'on a eu raifon de dire que l'Héroïde eft l'école de la Tragédie : mais c'eft une école difficile où il eft glorieux de remporter des prix, &c.

SAUTREAU DE MARSY.

VERS A Mlle **.

En lui envoyant l'Héroïde ſuivante.

Des cœurs aimable ſouveraine,
Charmante fille de l'Amour,
Qui ſavez briller tour-à-tour
Dans nos ſoupés & ſur la ſcene,
Plaignez Biblis & ſon ſort agité.
Puiſſiez-vous être émue en liſant cet Ouvrage!
Le ſuffrage du cœur eſt l'unique ſuffrage
Dont le cœur puiſſe être flatté.
Les myrthes que la beauté donne
Sont à mon gré plus précieux
Que les lauriers dont la Gloire couronne,
Du Dieu des Arts les fils ambitieux.
Caunus fuit effrayé du feu qu'il a fait naître,
Et ne laiſſe à ſa ſœur que de triſtes regrets.
Nos Eſprits forts le blâmeront peut-être;

Car Biblis, diront-ils, ne fut pas ſans attraits :
Mais le ſimple Caunus n'ayant pas l'honneur d'être
Ni ſophiſte, ni petit-maître,
Il s'eſt enfui. Dans le fond des forêts
Il pleura le plaiſir qu'il n'oſa pas connoître.

Si joignant, comme vous, l'eſprit à la beauté
Et l'enjouement folâtre au don touchant des larmes,
Biblis eut réuni vos talens & vos charmes,
Caunus à ſes transports n'eut jamais réſiſté.

BIBLIS
A
CAUNUS,
SON FRERE.

C'EN eſt fait : je triomphe & mon amour expire :
La raiſon ſur mes ſens a repris ſon empire.
Cher Caunus, lis ces mots que ma main va tracer,
Et que ſans crime enfin ta ſœur peut t'adreſſer.
Les Dieux ſe ſont laſſés d'opprimer leur victime ,
Et le nœud, qui nous lie, eſt un nœud légitime.
Que dis-je?... je me trompe, & malgré moi toujours
Du torrent de mon cœur ma plume ſuit le cours.

O toi, qui m'embrâſas de cette horrible flamme,
Toi, qui vis ſans pitié le trouble de mon ame ,

Laiſſe-moi reſpirer, impitoyable Amour!
Ah! que loin de Caunus n'ai-je reçu le jour!
Faut-il qu'un même ſang tous deux nous ait fait naître?
Je ſentis donc tes feux, avant de me connoître,
Dieu cruel; tu te plus à ſurprendre ma foi,
Et mon premier ſoupir fut un tribut pour toi.

Je crus d'abord, je crus qu'une amitié ſincere
Par des nœuds innocens m'attachoit à mon frere.
Grands Dieux! je m'égarois dans ce triſte détour,
Cette amitié fatale, hélas! c'étoit l'amour.
Alors avec horreur dans le crime engagée,
Je parcourus l'abyme où je m'étois plongée.
Je tentai tout, fis tout, oſai tout pour dompter
Cet ennemi toujours prompt à ſe révolter.
Je contraignis mes yeux, je cachai mes allarmes:
J'étouffai mes ſanglots, je dévorai mes larmes.
Mais plus je combattois: plus ce cruel amour
Dans mon cœur enflammé s'accroiſſoit chaque jour.
Deux fois j'oſai t'écrire & ma lettre tracée
A l'inſtant de ma main fut deux fois effacée.

J'ai deux fois essayé de parler, & deux fois
Prête à trahir mes feux, j'ai retenu ma voix.
Je respirois.... Je crus dans le fond de mon ame
Avoir en ces momens triomphé de ma flamme.
Hélas! je me trompois. Tiran impérieux,
Serai-je donc toujours la dupe de tes feux ?
Quel plaisir peux-tu prendre à te jouer sans cesse
Du cœur, du foible cœur d'une triste Princesse ?

Ne crois pas, cher Caunus, qu'aveugle en ses transports
Mon ame s'abandonne au crime sans remords :
Moi-même de mes feux je frémis la premiere,
Et mon œil à regret se rouvre à la lumiere :
Je voudrois, dans le fond des plus affreux déserts,
Aller cacher ma honte aux yeux de l'univers.
Que veux-tu ?... je brûlois du feu le plus funeste.
Le sort a commencé.... mon cœur a fait le reste.
Qu'ai-je fait ? J'en frémis.... Mais pouvais-je toujours
Résister à tes pleurs, à tes tendres discours ?
Combien de fois, témoin de mon désordre extrême,
Cher Caunus, en pleurant, me pressois-tu toi-même

D'épancher dans ton ſein le ſecret de mon cœur ?
« Ah ! Biblis, diſois-tu, quelle ſombre langueur
» Du printems de tes jours vient obſcurcir l'aurore ?
» Si ma tendre amitié peut te toucher encore,
» Par ſes nœuds ſi ſacrés, par mes embraſſemens,
» Daigne m'apprendre enfin l'objet de tes tourmens ».

Qu'une amante eſt crédule & facile à ſéduire !
Dans quel piége fatal as-tu pu me conduire ?
Hélas ! je me flattois du ſort le plus heureux,
Et l'eſpoir ſe gliſſoit dans mon cœur amoureux.
Je te l'ai dit enfin ce ſecret exécrable,
Ce ſecret qui pour toi dut être impénétrable :
Tu l'as voulu, cruel, & tu fuis de ces lieux.
Quoi ! ta ſœur, qui t'adore, eſt un monſtre à tes yeux.
Eh bien : déteſte-moi : viens, frappe ta victime ;
Dans mon ſang répandu viens effacer mon crime.
Pour exciter ton bras, pour armer ta fureur,
De mes cruels tranſports connois toute l'horreur.

L'aſtre, dont la clarté vient dans la nuit obſcure
De l'abſence du jour conſoler la nature,

Sur ſon char argenté brilloit au haut des cieux.
Le ſommeil par trois fois avoit fui de mes yeux :
J'errois dans ce Palais, & revenois encore
Attendre en ces jardins le retour de l'aurore :
Enfin pour ſoupirer & répandre des pleurs,
J'entre dans un boſquet : là, couché ſur des fleurs,
Un mortel à l'écart, ſans crainte, ſans allarmes,
Aux douceurs du ſommeil abandonne ſes charmes.
Je recule, je crains, je n'oſe m'approcher :
Je veux fuir.... de ces lieux je ne puis m'arracher.
J'avance..... Quel objet vient s'offrir à ma vue !
C'étoit toi.... Le plaiſir brille en mon ame émue.
Je m'arrête, j'admire, & mon œil enchanté
Contemple de ton front la grace & la fierté.
Je crois, en te voyant, voir le Dieu de Cythere.
Que d'attraits, ai-je dit ! faut-il qu'il ſoit mon frere ?
Quelle heureuſe mortelle, hélas, doit quelque jour
Sous ſes ſuperbes loix l'enchaîner à ſon tour ?
Si c'étoit moi.... Que dis-je ! un obſtacle barbare
Pour jamais entre nous s'éleve & nous ſépare.

Ah ! ſaiſiſſons l'inſtant préſenté par le ſort.
Nous ſommes ſans témoins ; il eſt nuit : Caunus dort.
Eh, que crains-je ? en cachant cette flamme cruelle ;
J'en ſerai moins heureuſe & non moins criminelle.
Eh bien, à nos penchans donnons un libre cours.
A peine ai-je achevé ce funeſte diſcours,
Soudain la lune fuit, les aſtres s'obſcurciſſent :
Sous un ciel effrayant les ombres s'épaiſſiſſent.
Une profonde nuit, mere de la terreur,
Répand autour de moi la plus affreuſe horreur.
Trop aveugle, je crois que cette nuit ſi ſombre
Favoriſe mon crime en redoublant ſon ombre.
Je ne reconnois plus ni raiſon, ni pudeur.
Je me livre ſans frein à ma brûlante ardeur.
Tant l'amour aux humains peut inſpirer d'audace !
Je m'élance ſur toi, je te ſaiſis, t'embraſſe.
Mes bras avec tranſport te preſſent ſur mon ſein...
Mais bientôt ton réveil arrête mon deſſein.
Tu fais un cri, l'on vient, & ta ſœur expirante
Dans un déſordre affreux devant toi ſe préſente.

Tu recules, tu fuis épouvanté d'horreur.
Je veux parler.... ma voix rentre au fond de mon cœur.

L'aurore enfin renaît, je renais avec elle;
Je te cherche en tous lieux, en tous lieux je t'appelle.
Hélas! rien ne répond à mes cris douloureux.
Un inſtinct me conduit ſur ces bords malheureux.
J'arrive; à ton aſpect je reſte confondue.
La honte devant toi me fait baiſſer la vue.
Je te vois, quel ſpectacle effroyable à mes yeux!
Frémir, lancer ſur moi des regards furieux,
T'échapper de mes bras, fuir & voler ſur l'onde.
Tout mon cœur eſt frappé d'une douleur profonde.
Je ſuccombe.... ma voix ſe perd dans les ſanglots,
Et mon ame avec toi ſemble errer ſur les flots.
Je te dirai bien plus: ſans toi ne pouvant vivre,
Biblis au gré des mers ſe réſout à te ſuivre;
Sur un vaiſſeau léger je m'embarque à mon tour.
Nous partons; à l'inſtant je vois pâlir le jour.
Les vents impétueux ſont déchaînés ſur l'onde,
La mer, en bouillonnant, mugit; la foudre gronde.

Les vagues, à grand bruit, ſe heurtent dans les airs.
Et la flamme des cieux ſemble embrâſer les mers.
Tremblante, je deſcends.... Tout ſe taît. Le zéphire
Sur les flots applanis reprend un doux empire,
Et le char éclattant du Dieu brûlant des jours
Dans des plaines d'azur roule & pourſuit ſon cours.
Mais cette paix rendue à la mer irritée,
Hélas! eſt encor loin de mon ame agitée.

O ciel! c'en eſt donc fait : je ne te verrai plus;
Tu franchis tout, tu pars: mes cris ſont ſuperflus.
Tu me fuis... Ah! crains-tu que mes trop foibles charmes,
Que ces yeux obſcurcis par d'éternelles larmes,
Fléchiſſant tout-à-coup ta ſévere rigueur,
Ne t'inſpirent le feu qui brûle dans mon cœur.
Ah! plutôt, cher Caunus, tu crois que ton abſence
Va me rendre à la fois la paix & l'innocence;
Que mon feu loin de toi plus facile à dompter,
Ce feu que, malgré moi, mon cœur fit éclater,
Peut, aidé par le tems, s'éteindre de lui-même :
Mais que tu connois peu la puiſſance ſuprême

Du penchant qui m'entraîne & qui te fait frémir !
Le tems, qui détruit tout, ſemble en moi l'affermir,
Et toujours plus ardent, ce feu qui me dévore,
Comme un embrâſement croît & s'irrite encore.

Vois quel eſt de l'amour l'invincible pouvoir,
Quoiqu'abſent de ces lieux je crois ſouvent t'y voir.
Un doux frémiſſement s'éleve dans mon ame,
Je renais à l'inſtant, tout m'émeut, tout m'enflamme;
Tout tranſporte mes ſens; je ne ſuis plus à moi,
Et mon cœur enflammé vole au devant de toi.
A cette illuſion flatteuſe & menſongere
Mon ame avec tranſport ſe livre toute entiere :
Mais hélas! le bandeau qui me couvre les yeux
Tombe, & je ne vois plus qu'un fantôme odieux
Qui d'un air effrayant me pourſuit, & ſans ceſſe
Me reproche à grands cris un inſtant de foibleſſe.
Alors tout m'épouvante, & tremblante je croi
Que les cieux indignés vont s'écrouler ſur moi.
Oui, la ſeule terreur habite en cet aſile.
Compagne de la paix, l'innocence tranquile

Avec toi s'eſt enfui de ce lieu fortuné,
Et la triſte douleur d'un ſouffle empoiſonné
Vient ſans ceſſe infecter l'air pur qu'on y reſpire.
Soit que le jour renaiſſe ou bien ſoit qu'il expire,
Je trouble par mes cris les paiſibles échos
Et mes ſens fatigués ſont privés du repos.
Sous le voile effrayant d'une morne triſteſſe,
Verrai-je, loin de toi, s'éclipſer ma jeuneſſe?

Oui, depuis que mon frere abandonna ces lieux
Ce n'eſt plus ce ſéjour ſi flatteur à mes yeux,
Où le tendre zéphir d'une aile careſſante
Voloit, en ſe jouant, ſur la roſe naiſſante;
Où le myrte amoureux s'élevoit en berceaux;
Où l'ombre des tilleuls & le chant des oiſeaux
Aux cœurs indifférens inſpiroient la tendreſſe:
Où couloit ſur des fleurs une onde enchantereſſe.
Cet aſyle, autrefois le temple de l'amour,
N'eſt plus que du trépas le funeſte ſéjour.
Là, parmi des rochers & des cyprès funebres,
La couleuvre, en ſifflant, rampe dans les ténebres:

Les roſeaux agités par le ſouffle des vents,
Semblent pouſſer au loin de longs gémiſſements;
Là, du midi brûlant l'haleine dévorante
Vient ſécher de nos prés la verdure mourante:
Et la foudre, qui gronde au milieu des éclairs,
Répond au bruit des vents déchaînés dans les airs.

C'eſt là, c'eſt dans ces lieux, où l'horreur me conſume,
Que la fleur de mes jours ſeche dans l'amertume.
Non, je n'exige pas que ton ſenſible cœur,
par un tendre retour réponde à mon ardeur.
Je ne veux que te voir, que jouir de tes charmes;
Je ne veux que ta main pour eſſuyer mes larmes.
Viens, cher Caunus, ſuis-moi; que crains-tu dans ces lieux?
En conſolant ſa ſœur offenſe-t-on les Dieux?
Viens, au feu de l'amour Caunus inacceſſible,
Doit du moins, par pitié, n'être point inflexible.
Mon frere, ouvre ton cœur au nom de la pitié:
Non, ce n'eſt plus l'amour; c'eſt la ſeule amitié,
Par la voix de ta ſœur, hélas! qui t'en conjure....
Eſt-tu donc inſenſible au cri de la Nature?

Mais non... Ne me crois pas; va, ce n'eſt qu'un détour,
Qu'un prétexte ſubtil inventé par l'amour.
L'Amour eſt le ſeul Dieu que ma foibleſſe implore.
Ma bouche en vain l'abjure... & mon cœur brûle encore.
Fuis ces lieux des humains & du ciel abhorrés :
Que par de vaſtes mers nous ſoyons ſéparés :
Fuis, évite ſurtout ma pourſuite indiſcrete :
Que j'ignore à jamais le lieu de ta retraite :
J'irois, n'en doute pas, au bout de l'univers,
J'irois, bravant la foudre & le courroux des mers,
Malgré les Dieux vengeurs, à te ſuivre obſtinée,
Troubler de tes beaux jours l'heureuſe deſtinée.
Fuis, & que loin de moi ton cœur puiſſe banir
Des crimesde ta ſœur l'horrible ſouvenir.
Mais, hélas! cher objet de ma flamme inſenſée,
Que ces triſtes conſeils ſont loin de ma penſée!
Tu ne les ſuis que trop, & je n'ai pas beſoin
D'exciter dans ton cœur un ſi perfide ſoin.
Viens plutôt à Biblis tendre une main propice,
Viens ſous mes pas tremblans combler le précipice,

Oppoſer ta froideur à mes feux combattus
Et me conduire enfin au ſentier des vertus.
Ah ! fidele aux accès d'une fierté farouche,
Tu t'applaudis d'avoir un cœur que rien ne touche.
Pour toi la vertu ſeule a, dis-tu, des appas ;...
C'eſt ſa voix qui t'appelle .... & tu reviens pas !
Va, va, de tes refus je pénetre la cauſe ;
Sans doute une rivale à ton retour s'oppoſe.
Et, couvrant cet amour d'un prétexte odieux,
Tu ne me fuis, ingrat, que pour lui plaire mieux.
O ciel ! qu'oſé-je dire ? Eſt-ce à moi de me plaindre ?
Quel crime à déguiſer peut enfin ſe contraindre ?
Et maître de ton cœur, ne peux-tu pas ſans moi
Pour un autre à ton gré diſpoſer de ta foi ?

O vous, dont la fureur implacable & funeſte
Alluma dans mon ſein les flammes de l'inceſte,
Eclairciſſez un doute inſpiré par l'amour ;
Des ombres de la nuit faites ſortir le jour.
Répondez : ſi ce feu, qui brûle dans mes veines,
Mérite devant vous les plus terribles peines ;

D'où vient donc, justes Dieux, que prête à l'étouffer,
Je m'arrête soudain & crains de triompher?
Et si ce doux penchant, enfant de la nature,
Est de votre bonté la preuve la plus sure,
Pourquoi l'affreux remord, s'élevant dans mon cœur,
Vient-il d'un souffle impur corrompre mon bonheur?
Mon esprit effrayé prévoit votre réponse,
Et je n'ai pas besoin que la foudre l'annonce.
Oui, je suis criminelle, inexorables Dieux;
Dois-je encor en douter, quand j'ai devant les yeux
D'exemples si frappans une foule nombreuse?
Descendans de Pelops, famille malheureuse,
Vos crimes ont des Dieux allumé le courroux.
Le bras de la vengeance est déployé sur vous.
Erope criminelle, infortuné Thieste;
Vos cœurs empoisonnés d'une flamme funeste,
Eprouvent des enfers l'inflexible courroux.
Et moi, dois-je penser qu'en brûlant comme vous,
Des Dieux, que j'ai bravés, la facile indulgence
Me dérobera seule aux traits de leur vengeance?

Brûler, fuir, deſirer, pleurer, feindre, gémir;
Me livrer à mes feux, les déteſter, frémir,
Voir de Caunus abſent croître l'indifférence,
Combattre ſans triomphe, aimer ſans eſpérance;
Et voilà donc, grands Dieux, ces crimes, dont l'horreur
Contre moi dans ce jour arme votre fureur?
C'eſt donc pour ces forfaits, Juges impitoyables,
Qu'on prépare aux enfers des tourmens effroyables?
Eh bien: ſi le devoir doit diriger nos pas,
Si la ſeule innocence a pour vous des appas,
Donnez donc, pour dompter le ſort qui nous opprime,
Plus de force aux humains, ou moins d'attraits au crime.
Je veux briſer mes fers: mais mon cœur étonné
Dans les piéges, qu'il fuit, ſe retrouve enchaîné.
La vertu cependant regne encor ſur mon ame;
La trouble quelquefois, mais n'éteint pas ma flamme.
Semblable à ce flambeau qui, dans l'ombre apporté,
D'un ſombre & vaſte lieu combat l'obſcurité,
Et qui, ſans éclairer cette nuit ténébreuſe,
Jette un jour effrayant qui la rend plus affreuſe;

C'eſt ainſi qu'en mon cœur le remord combattu,
Sans étouffer l'amour, fait gémir la vertu.

Que ne ſuis-je, Caunus, en ces lieux, où, ſauvage,
L'homme de ſa raiſon ne connoît point l'uſage:
Où de ſon foible cœur diſpoſant à ſon choix,
De la ſeule Nature il ſuit les ſimples loix:
Là, ſans doute le cœur peut aimer tout ſans crime,
Et tout ce qui l'inſpire eſt toujours légitime.
Là, le frere enflammé dans les bras de ſa ſœur,
Peut goûter de l'amour la paiſible douceur.
Et ce peuple tranquille, à nos yeux ſi bizarre,
Qu'un ſot & vain orgueil nous fait nommer barbare,
Par ſon heureux inſtinct digne d'un nom plus doux,
Eſt cent fois moins barbare & plus humain que nous.

Eh! ne pouvons-nous pas, ſans friſſonner ſans ceſſe,
Ni ſans craindre des Dieux la foudre vengereſſe,
Suivre un penchant qu'en nous la Nature a placé,
Et ſerrer un lien par elle commencé?
Non, je ne puis penſer qu'une ame juſte & pure,
Puiſſe déplaire aux Dieux en ſuivant la Nature.

Ces Dieux mêmes, ces Dieux, dont l'horrible fureur
Sur le crime à leur gré fait voler la terreur;
Ces Dieux, à qui tremblans nous élevons des temples;
Dont les Miniſtres ſaints nous vantent les exemples;
N'ont-ils jamais formé de deſirs criminels?
Les a-t-on jamais vus, ces Maîtres éternels,
Etouffer dans leur cœur une flamme impudique;
Et vaincre de l'Amour l'empire tyrannique?
Non. De ce Dieu puiſſant eſclaves comme nous,
Comme nous ſous ſes fers ils ont ſuccombé tous.
Ce Souverain des Dieux, qui lance le tonnerre;
Lui, qui devoit au moins un exemple à la terre,
Jupiter, oſa bien au gré de ſon ardeur,
Par les nœuds de l'himen s'unir avec ſa ſœur;
Et nous, triſtes humains, dont l'aveugle foibleſſe
Excuſe de nos ſens la fougue enchantereſſe,
Nous ne pouvons, comme eux, par l'amour nous unir;
Sans redouter leurs bras armés pour nous punir.
Malheureuſe, où m'égare une ardeur téméraire?
Ces Dieux, dont nous devons reſpecter la colere;

Comme au-dessus de nous, sont au-dessus des loix

Et ce n'est point à nous d'examiner leurs droits.

Quoi, l'esprit entraîné par ma fureur extrême,

Je joins l'audace au crime & l'inceste au blasphême!

Et malgré mes forfaits je vis.... & ne vois pas

Les voûtes des Enfers se briser sous mes pas!

Je ne vois point des Cieux les traits de la vengeance

M'apprendre, en me frappant, à craindre leur puissance!

Ah! si sur moi la foudre est si lente à partir,

C'est donc pour me donner le tems du repentir.

Eh bien, je vais sur moi faire un effort suprême,

Me vaincre, & s'il se peut, oubliant ce que j'aime,

Désarmer le courroux des Dieux & de Vénus....

Qui, moi, vaincre mes feux, ne plus aimer Caunus!

Ah! le puis-je, grands Dieux!... Toujours tyrannisée

Du feu le plus ardent mon ame est embrâsée:

Cher Caunus, dut le Ciel éclater contre moi,

Tout mon cœur, tout mon sang, Biblis est toute à toi.

Oui, je languis, je brûle.... Ah quelle est ma misere!

Je brûle pour Caunus.... & Caunus est mon frere.

O vous, qui dans la Crète avez reçu le jour ;
Vous, dont le cœur ſenſible eſt ſéduit par l'amour,
Innocentes beautés, amantes vertueuſes,
Que la triſte Biblis, hélas, vous trouve heureuſes !
Vous vous livrez ſans crainte aux tranſports les plus doux ;
Votre amant peut un jour devenir votre Epoux ;
On ne vous voit jamais frémir en ſa préſence
Et le Ciel de vos feux approuve l'innocence.
Mais moi, que du deſtin le courroux odieux
Sous un aſtre cruel a fait naître en ces lieux,
Moi, d'un funeſte amour victime infortunée,
Qui me ſens malgré moi vers l'abyme entraînée ;
Je ne cede à l'amour qu'en frémiſſant d'effroi ;
Mes larmes, mes ſoupirs, tout eſt crime pour moi ;
Et ce penchant fatal, ce tourment que j'endure,
En offenſant les Dieux, font rougir la Nature.
Ah ! puiſque mon devoir s'oppoſe à mes tranſports,
Puiſque pour les dompter je fais de vains efforts,
Mourons donc, terminons des jours que je déteſte :
La mort eſt déſormais le ſeul bien qui me reſte.

Moûrons, & toi, Caunus, viens me fermer les yeux:
Viens, vole près de moi; pourrois-tu dans ces lieux
Craindre d'un feu mourant la derniere étincelle?

Daignez donc affermir mon ame qui chancelle,
Dieux puiſſans: ce n'eſt plus cette voix qui toujours,
Même en vous implorant, craignoit votre ſecours;
Vous voyez à vos pieds une foible mortelle,
Qui domptant à la fin ſa flamme criminelle
N'oſe encor qu'en tremblant lever les yeux vers vous.
Que mes pleurs, que mes cris calment votre courroux.
Accordez à mon cœur cette paix inconnue,
Si ſouvent demandée & jamais obtenue.
Sur Biblis étendez votre bras bienfaiſant:
Que la mort ſoit pour moi votre premier préſent,
Et que par vous au moins mon ame gémiſſante
Puiſſe au ſéjour des morts, parvenir innocente!

Le Ciel m'exauce enfin & mes vœux ſont remplis,
Par mes longues douleurs mes ſens ſont affoiblis,
La mort va de mes jours trancher l'affreuſe trame
Et je ſens que déjà ſon froid glace mon ame.

Adieu, mon cher Caunus, adieu donc pour jamais.
Ne crains plus que ta ſœur ne trouble déſormais
De tes jours innocens, le calme inaltérable.
Hélas ! ſans toi Biblis eut été moins coupable.
Puiſqu'avant que la mort eut daigné la finir,
Mon cœur ſans crime au tien n'a jamais pu s'unir :
Ainſi qu'un même ſein (1) nous a fait naître enſemble,
Qu'en un même tombeau le trépas nous raſſemble !
Hélas ! prête à quitter la lumiere du jour,
Dans mon cœur expirant je crains encor l'amour.
A travers les brouillards d'un funebre nuage,
Mon œil appeſanti cherche encor ton image :
Mais c'en eſt fait : j'expire.... & ma mourante voix
Te dit enfin adieu pour la derniere fois.

---

(1) Caunus & Biblis étoient jumeaux.

GABRIELLE
D'ESTRÉES
A
HENRI IV.

La main de la Nature
De ſes aimables dons la combla ſans meſure.

Vol. Henr. Ch. IX.

AVERTISSEMENT.

RIEN de plus intéreſſant que le ſujet de cette Héroïde : c'eſt l'éloge d'un Roi dont la mémoire ſera toujours chere à la France. Il ſuffit de nommer HENRI IV pour exciter dans tous les cœurs l'intérêt le plus vif, & c'eſt peut-être à ce nom ſeul que je dois la préférence que quelques perſonnes donnent à cet Ouvrage ſur pluſieurs autres du même genre. Lorſqu'à la mort du dernier Duc de Bourgogne, il a été permis au peuple d'entrer dans les caveaux de Saint Denis, on a remarqué que perſonne ne s'approchoit du cercueil de Henri IV, qu'avec un reſpect mêlé d'attendriſſement. Un homme né parmi des peuples idolâtres demanda en arrivant à Paris, ſi Henri IV n'y avoit point de Temple ? on lui répondit

que ce Monarque n'en avoit jamais eu que dans le cœur de tous les François. La France n'eſt pas le ſeul pays où ſa mémoire ſoit honorée : j'ai connu des Etrangers qui m'ont avoué qu'en paſſant ſur le Pont-neuf, ils étoient ſouvent tentés de ſe proſterner aux pieds de ſa Statue. Louis XIII (dit l'Auteur de l'*Eſſai ſur l'Hiſtoire Univerſelle*) fut ſurnommé le JUSTE, parce qu'il étoit né ſous le ſigne de la balance : Henri IV fut ſurnommé le GRAND, à cauſe de ſon caractere de clémence & de bonté.

Je trouve beaucoup de reſſemblance entre ce Prince & Jules-Céſar. Tous deux étoient grands, bons, clémens, braves, généreux & ſenſibles ; tous deux ont fait des Commentaires, & tous deux ſont morts aſſaſſinés. Céſar combattit pour uſurper l'Empire & ſubjuguer les Romains : Henri IV, pour monter ſur le Trône qui lui appartenoit & pour rendre heureux le

peuple qu'il vouloit gouverner. L'un fut ſuivi de Louis XIV, dont le ſiecle fut le plus brillant de la Monarchie Françoiſe ; l'autre de Céſar-Auguſte, qui porta l'Empire Romain au comble de la ſplendeur. On a dit quelque part que l'être le plus parfait qui ait été formé par la Nature étoit, ſans contredit, Céſar ; on pourroit y ſubſtituer Henri IV.

Ce Monarque avoit toutes les qualités néceſſaires pour gouverner ſes peuples & pour les rendre heureux. Comme il étoit né très-ſenſible, l'amour devint naturellement ſa ſeule foibleſſe : mais quelqu'aſcendant que cette paſſion eût ſur lui, elle ne lui fit jamais commettre une injuſtice. L'on ſait aſſez avec quelle fermeté & quelle conſtance il défendit Sully des intrigues de ſes Courtiſans & de ſes Maîtreſſes, qui cherchoient à perdre ce Miniſtre dans ſon eſprit.

De toutes les femmes que Henri IV a aimées, celle qui dans ſa vie a joué le rôle le plus brillant, celle qui lui a été la plus chere, eſt Gabrielle d'Eſtrées ; c'eſt auſſi celle que j'ai choiſie pour l'Héroïne de mon Ouvrage. Quoique la grandeur des Rois paroiſſe ennoblir juſqu'à leurs foibleſſes, je n'aurois point attiré l'attention, ſi je n'avois peint Gabrielle que comme la Maîtreſſe d'un Roi uniquement occupée de ſes amours : mais une femme qui, témoin d'un regne auſſi barbare que celui de Charles IX, ſe rappelle au lit de la mort toutes les horreurs qu'elle a vues, & y oppoſe les actions généreuſes de Henri IV, n'a-t-elle pas droit d'intéreſſer le cœur de tous les François ? Quelques perſonnes auroient deſiré que dans ce Poëme, Gabrielle d'Eſtrées n'eut parlé que de ſon amour ; elles ont penſé que ſa paſſion devoit ſeule faire l'ame de cette Héroïde : mais j'ai

craint qu'alors cet Ouvrage ne rentrât pour le fond dans la foule des Lettres amoureuſes : il m'a ſemblé qu'il étoit plus intéreſſant de faire un tableau vif & touchant du Regne de Henri IV, & que, pour augmenter encore l'intérêt, je devois l'offrir au Public par la main d'une Amante tendre & paſſionnée, à l'inſtant même où elle eſt prête à ſe ſéparer pour jamais du Héros qu'elle aime. Si je peux juger de l'intérêt qu'à produit mon Ouvrage, par l'accueil que le Public lui a fait, je m'applaudis d'avoir ſuivi mes premieres idées. On me reprochera peut-être quelques anacroniſmes ; mais je n'ai rien à répondre, ſinon que j'écris en vers & que la vraiſemblance eſt la ſeule vérité des Poëtes : la difficulté de rendre tous ces récits vraiſemblables, me donne des droits ſur l'indulgence des Lecteurs.

Ceux qui voudront connoître la vie de

Henri IV, pourront consulter celle que Perefixe, Evêque de Rodez & Précepteur de Louis XIV, nous a laissée. Il est peu d'Histoires qui, écrites d'un style suranné, se fassent lire avec autant de plaisir. Il y regne une onction qui attache jusqu'à la fin; on y est intéressé dans les plus petits détails. Il raconte que, pendant que Henri IV étoit à Fontainebleau, Gabrielle d'Estrées, entendant les ténebres du Mercredi Saint de l'année 1599, dans l'Eglise de Saint Julien des Ménêtriers, se sentit tout-à-coup frappée d'apoplexie; qu'on la transporta dans une maison voisine; que pendant quelque tems elle se sentit beaucoup mieux; que les Médecins mêmes commencerent à en espérer: mais que le Samedi suivant elle ressentit une autre attaque dont elle mourut. C'est dans l'intervalle de ces deux attaques arrivées en quatre jours, qu'elle est supposée adresser cette Epitre à Henri IV. Il

Il eſt naturel, ce me ſemble, que les plus fortes douleurs calmées, ſa premiere penſée ſoit d'écrire à ſon Amant. Le moment que j'ai choiſi eſt auſſi intéreſſant que vraiſemblable, & ceux qui m'ont reproché de faire parler mon Héroïne dans une attaque d'apoplexie, n'ont ſans doute pas daigné lire avec attention les premiers vers de mon Ouvrage, qui déſignent aſſez clairement la ſituation que je veux peindre.

J'ai toujours diſtingué pluſieurs ſortes d'Héroïdes : l'Héroïde de ſituation, comme celle de Charles Premier à Cromwel, & celle de Calas : l'Héroïde de paſſion, comme celles d'Héloïſe & de Biblis. L'une doit être vive, courte & rapide : l'autre, étant le développement d'un cœur combattu par deux paſſions contraires, doit avoir plus d'étendue. C'eſt alors qu'il faut de ces tranſitions bruſques qui jettent tant de mouvemens dans le ſtyle. J'ai tâché, autant

que le ſujet me l'a permis, de réunir dans Gabrielle d'Eſtrées les avantages des deux genres.

De tous les Ouvrages de Poëſie, il n'en eſt point, ſans contredit, où le ſtyle ſoit plus néceſſaire que dans l'Héroïde. Dans une Tragédie, une ſituation développée avec chaleur, un caractere deſſiné avec hardieſſe & ſoutenu avec art, quelques penſées, quelques ſentimens fortement exprimés, quelques coups de théâtre frappans, ſuffiſent quelquefois pour faire réuſſir avec éclat un Ouvrage d'ailleurs médiocre. Mais dans l'Héroïde le ſeul moyen d'intéreſſer, eſt un ſtyle coulant, naturel, harmonieux; il faut que les images y ſervent à faire valoir le ſentiment, & que le Poëte ne paroiſſe jamais les chercher; il faut que la maniere d'écrire produiſe dans l'ame des Lecteurs la même illuſion que l'action produit ſur la ſcene. En un mot,

c'eſt le ſtyle ſeul qui aſſure un ſuccès durable à toute eſpece d'Ouvrages ſoit en vers, ſoit en proſe.

En adreſſant à M. de Voltaire l'Epitre qui précede cette Héroïde, je n'ai point prétendu mendier le ſuffrage de ce grand homme ; mon deſſein n'a été que de rendre hommage à celui de tous les Ecrivains qui, par l'univerſalité de ſes talens, a fait, ſans contredit, le plus d'honneur aux Lettres. N'eſt-il pas juſte, après tout, de dédier un Ouvrage, où il eſt queſtion de Henri IV, au génie fameux qui, par le ſeul Poëme que la France avoue, a immortaliſé les vertus de ce grand Roi ?

Comme les vers, par leſquels cet illuſtre Poëte a bien voulu répondre aux miens, ont couru manuſcrits & ſont connus de tout le monde, je n'ai point fait difficulté de les faire paroître ici. La critique qu'ils contiennent donne un nouveau prix aux

éloges qui l'accompagnent, & j'ai cru ne pouvoir mieux lui témoigner ma reconnoiſſance qu'en travaillant à profiter de ſes conſeils.

ÉPITRE
A MONSIEUR
DE VOLTAIRE.

O toi, dont le brillant génie,
Près de Corneille & de Milton,
Tient le ſceptre de l'harmonie,
Et vole aux Cieux avec Newton;
Toi qu'Apollon toujours careſſe:
Toi, qui chantas ſi bien le Roi,
Dont je vais peindre la Maîtreſſe;
Divin VOLTAIRE, inſpire-moi
Cette cadence enchantereſſe,
Ces ſons touchans & cette ivreſſe
Dont tu ſais animer tes airs.
Le Sentiment, ce roi du monde,
Fait ſeul le charme de nos vers.
C'eſt la chaleur vive & féconde

Qui reſſuſcite l'univers.

Oui, c'eſt par-là que mon Ouvrage
Peut ſe répandre dans Paris,
Et que, marqué de ton ſuffrage,
Il peut échapper au naufrage
De la foule des froids Ecrits.

De la ſenſible Gabrielle
Tu chantas les premiers plaiſirs;
Protege-la, ſois-lui fidele
Juſques à ſes derniers ſoupirs.
Ton eſprit toujours ſûr de plaire,
Sublime & plaiſant tour-à-tour,
Semblable au feu du Dieu du jour,
Et nous échauffe & nous éclaire.
Heureux, qui loin de ce ſéjour,
Loin des orages de la Cour,
Et loin du ſouffle de l'envie,
Comme toi, reſſent chaque jour,
L'ivreſſe de la Poëſie,
Avec l'ivreſſe de l'Amour!

Ainſi que le divin Homere,
Au plus haut du Pinde monté,
De ton génie illimité
Tu fais parler l'Europe entiere ;
Mais de la triſte humanité,
Ce Chantre heureux n'a pas été,
Ainſi que toi, le tendre pere.
Ah ! plaignons un fou ſtudieux,
Dont l'ame ſenſible & volage,
S'exhale en ſons mélodieux,
Et qui, par un vain étalage,
Peint la ſageſſe à tous les yeux,
Et n'en devient jamais plus ſage.
On doit agir comme les Dieux,
Quand on fait parler leur langage.

Si le deſtin m'avoit fait Roi,
Que mon plaiſir ſeroit extrême,
De faire aſſeoir au rang ſuprême
Un grand Écrivain tel que toi !
Mais que t'importe la chimere

De ces brillans & vains honneurs !
Paris a cent mille Seigneurs,
Et l'Europe n'a qu'un VOLTAIRE.

Guide mon vol audacieux,
Et des rives de l'Hipocrene
Porte mon char au haut des Cieux.
Ma Muſe a beſoin d'un Mécene.
Le jeune lierre, ſans appui,
Triſtement rampe ſur l'arene :
Mais, ſoutenu par un vieux chêne,
Le lierre aux Cieux monte avec lui.
Pour toi, dans les routes divines
Des beaux jardins du Dieu des vers,
Les roſes naiſſent ſans épines
Et les lauriers ſont toujours verds ;
Pour moi, dès qu'un eſpoir funeſte
Me fait approcher de ces lieux,
La roſe fuit, l'épine reſte
Et le laurier ſeche à mes yeux.

Il eſt vrai, d'illuſtres ſuffrages

Ont honoré mes jeunes ans :
Le ſuccès des premiers ouvrages
Fait quelquefois tous nos talens.
Semblable au papillon volage
Qui, fidèle en ſes goûts légers,
Quitte l'œillet pour rendre hommage
Aux moindres fleurs de nos vergers;
De même, aveugle en ſa manie,
Le Public a ſouvent quitté
Un grand-homme pour un génie
Qui n'avoit que la nouveauté.
Flatté de la faveur légère
Dont on a daigné m'accueillir,
D'une careſſe paſſagère
Je ne ſais point m'énorgueillir.
Ainſi toujours cherchant à plaire,
J'aſpire à des ſuccès nouveaux;
Ce n'eſt qu'en tâchant de mieux faire
Que je veux nuire à mes rivaux.
Loin que ma Muſe s'en impoſe,

Je ſais le prix de mes travaux :
Mais, VOLTAIRE, juge ma cauſe ;
Peut-on ſentir ce que tu vaux,
Et ne pas valoir quelque choſe ?

RÉPONSE
DE MONSIEUR
DE VOLTAIRE.

Mon amour-propre eſt vivement flatté
De votre écrit : mon goût l'eſt davantage :
On n'a jamais, par un plus doux langage,
Avec plus d'art, bleſſé la vérité.

Pour Gabrielle, en ſon appoplexie ;
D'aucuns diront qu'elle parle long-temps :
Mais ces diſcours ſont ſi vrais, ſi touchans,
Elle aime tant qu'on la croirait guérie.

Tout lecteur ſage avec plaiſir verra
Qu'en expirant la belle Gabrielle
Ne penſe point que Dieu la damnera,
Pour trop aimer un Amant digne d'elle.

Avoir du goût pour le Roi Très-Chrétien,
C'eſt œuvre pie : on n'y peut rien reprendre
Le Paradis eſt fait pour un cœur tendre,
Et les damnés ſont ceux qui n'aiment rien.

GABRIELLE D'ESTRÉES A HENRI IV.

DANS ce calme effrayant, où la douleur moins vive
Retient chez les humains mon ame fugitive ;
Où, ſuſpendu ſur moi, le glaive de la mort,
S'apprête à terminer mes tourmens & mon ſort ;
Où, de ce Dieu vengeur que je crains & que j'aime
J'attends, en frémiſſant, la ſentence ſuprême ;
Il m'eſt encor permis de tracer à tes yeux
Mes derniers ſentimens & mes derniers adieux.

Tu ſais combien l'Amour, égarant ma foibleſſe,
Dans de folles erreurs a plongé ma jeuneſſe ;
Tu ſais combien de fois, armé de vains efforts,
Mon cœur, prêt à ſe rendre, étouffa ſes tranſports :

Je résistai long-tems : mais ce jour où la France
Vit ensemble éclater ta gloire & ta clémence ;
Ce jour, où contre toi tes peuples révoltés
Défiant ton courage & bravant tes bontés,
Se laissoient consumer par la faim dévorante ;
Où, sensible aux clameurs d'une ville expirante,
Tu voulus de ton peuple oublier les forfaits ;
Où Paris étonné vécut de tes bienfaits ;
Ce triomphe, où si grand tu parus si modeste,
Vint à mon foible cœur tendre un piége funeste,
Hélas ! je vis ce cœur sans cesse combattu,
Inflexible à tes feux, se rendre à ta vertu.
Qui pourroit résister à de si nobles charmes ?
Paris te couronna ; je te rendis les armes ;
Et ta clémence enfin, utile à tes projets,
Te fit vaincre en un jour mon cœur & tes sujets.
Oui, ce fatal instant marqué par ma foiblesse,
Dans mon esprit confus se retrace sans cesse ;
Sans cesse le plaisir, repoussant le remord,
Vient mêler ses attraits aux horreurs de la mort.

Je crois encor te voir : je crois encore entendre
Les sons de cette voix si flateuse & si tendre :
Je revois ces bosquets, ce dangereux séjour
Formé par la Nature, embelli par l'Amour,
Où le souffle léger du jeune Amant de Flore
Oppose aux feux du jour la fraîcheur de l'Aurore;
Où l'Art industrieux fait briller à la fois
Le luxe des plaisirs & le faste des Rois;
Où sur un lit de fleurs au sein de l'opulence
La Mollesse s'endort dans les bras du Silence.
Je t'appelle . . . . ta voix répond à mes accens;
Les flammes de l'amour embrâsent tous mes sens;
Je brûle, je frémis . . . . ta mourante maîtresse
En craignant les plaisirs, s'y plonge avec ivresse.

Quelle coupable erreur vient encor me tromper !
Ah ! peignons-nous plutôt la Mort prête à frapper :
Déja je l'apperçois . . . . déja ma tombe s'ouvre,
Et l'abîme éternel à mes yeux se découvre.
Quelle affreuse clarté luit au milieu des airs !
Qui brise sous mes pas les portes des Enfers ?

Ciel! quels feux dévorans!.. que de cris!.. Gabrielle...
Quelle terrible voix ſous ſes voûtes m'appelle?
Je te vois, ô mon Juge, & de ton tribunal
J'entends avec effroi ſortir l'arrêt fatal.
Dans quel gouffre enflammé ta juſtice éternelle
Entraîne des humains la foule criminelle?
Un inſtant de foibleſſe & les plus grands forfaits
Sont-ils aux mêmes maux condamnés pour jamais?
Mon Dieu, punirois-tu dans tes arrêts ſévères
Par des maux éternels des fautes paſſagères?
He quoi, tous ces plaiſirs ſi doux, ſi plein d'attraits
Précédés par la crainte & ſuivis des regrets,
Ne laiſſent dans nos cœurs qu'une triſteſſe amère!
Du bonheur des humains voilà donc la chimère!
Dieu terrible, eh quels ſont vos prétendus bienfaits?
Ne nous donnez-vous donc que des biens imparfaits?
A mes pleurs, à mes cris ſeriez-vous inflexible?
Puniriez-vous mon cœur d'avoir été ſenſible?
Eſt-on ſi criminel, en aimant à la fois
Le plus grand des humains & le meilleur des Rois?

Oui,

Oui, de votre bonté mon amant eſt l'image :
Hélas ! aimer Bourbon, c'eſt aimer votre ouvrage.
N'eſt-ce pas vous, grand Dieu, dont le bras tout-puiſſant
Deux fois ſauvant ſes jours du glaive menaçant,
Le conduiſit vainqueur au trône de ſes peres ?
Par vous, ſa foi ſoumiſe au joug de nos myſtères
Des enfans de Calvin abandonna l'erreur,
Et la Grace des Cieux deſcendit dans ſon cœur.

Cher Amant, cher objet de ma tendreſſe extrême,
Tu vois par mes combats à quel excès je t'aime;
Si d'une égale ardeur tu fus jamais épris,
J'oſe de mon amour te demander le prix.
Ce n'eſt pas que, briguant le grand titre de Reine,
Je veuille à tes côtés m'aſſeoir en Souveraine,
Ni qu'admiſe au Conſeil, ou réglant le Sénat,
J'aſpire à gouverner les rênes de l'État;
Dans la nuit de la tombe, hélas ! prête à deſcendre,
D'Eſtrée à tes grandeurs n'a plus rien à prétendre :
Mais ſi ſouvent ma voix propice aux malheureux,
En te peignant leurs maux, t'intéreſſa pour eux;

Si je puis eſpérer que, pour grace derniere,
Tu prêteras encor l'oreille à ma priere :
Sur mes triſtes enfans, Henri, tourne les yeux,
Vois de nos tendres cœurs ces gages précieux
Que la Nature avoue & que la loi rejette :
Formés du ſang des Rois au ſein de ta ſujette,
Ces innocens vers toi levent leurs foibles mains ;
Daigne, en les adoptant, veiller ſur leurs deſtins.
Verras-tu tes enfans, rebut de la fortune,
Traîner dans les affronts une vie importune ?
Verras-tu ſans pitié des Princes de ton ſang
Dans la foule inconnus ramper au dernier rang ?
Peux-tu, les puniſſant des fautes de leur mere,
Les priver du plaiſir de connoître leur pere ?
Je ne demande point, que, placés après toi,
Ils écartent du trône un légitime Roi :
Funeſte ambition, injuſtice cruelle,
Non, vous ne regnez point au cœur de Gabrielle.
Ah! c'eſt aſſez pour moi qu'élevés par tes ſoins
De tes rares vertus mes enfans ſoient témoins ;

Qu'ils ſachent qu'en tous tems, fidèles à leurs maîtres,
La France, au champ de Mars, vit périr mes ancêtres,
Et qu'ils puiſſent comme eux dédaignant le repos
S'ils ne ſont pas des Rois, être un jour des Héros.
Que dis-je ? eſt-ce donc là le ſeul ſoin qui me preſſe ?
Ta bonté, ſur leur ſort, raſſure ma tendreſſe ;
Mais, ſi je puis enfin t'expliquer ma terreur,
Tout ici devant moi ſe peint avec horreur.
Avant que pour jamais la Mort ferme ma bouche,
Il faut que, révelant un ſecret qui te touche,
Je diſe ce qu'un ſonge offre à mes triſtes yeux.
Un ſonge bien ſouvent eſt un avis des Cieux.
A peine du ſommeil la faveur paſſagere
Vient ſuſpendre mes maux & fermer ma paupiere,
Qu'à mes yeux effrayés un ſpectre menaçant
Sort du fond de la tombe & jette un cri perçant ;
Un ſceptre eſt à ſes pieds. La Mort, qui l'environne,
De ſes voiles affreux enveloppe le trône.
Que vois-je, m'écriai-je ? Ah ! Valois, eſt-ce vous ?
« Oui, c'eſt moi, me dit-il, qui tombai ſous les coups

» D'un peuple, qu'un faux zèle a conduit dans le crime;
» Grand Dieu, fais que j'en ſois la derniere victime! »
Le ſpectre fuit : tout change, & mon œil étonné
De tes nombreux ſujets te trouve environné.
Mais tandis qu'enivrés de tendreſſe & de joie
Tous les cœurs au plaiſir s'abandonnent en proie,
Soudain, armé d'un fer, un monſtre furieux
Vient, vole, approche, frappe... & tout fuit à mes yeux.

De la Ligue, en un mot, crains l'hidre menaçante.
Dans l'ombre de la nuit ſa tête renaiſſante
Se cache, en méditant des projets pleins d'horreur;
Son repos eſt à craindre autant que ſa fureur.
Écarte loin de toi, ces moines politiques
Qui, ſous un front timide eſclaves deſpotiques,
Fameux dans l'art de feindre & prêts à tout oſer,
Ne rampent près des Rois que pour les maitriſer.
Crains qu'un autre Clément du ſein de la pouſſiere,
Ne puiſſe quelque jour de ſa main meurtriere,
Croyant venger l'Égliſe & mépriſant ſes loix,
Te joindre dans la tombe au dernier des Valois.

Je ſais que le Français eſt né doux & ſenſible ;
Que ſon ame aux vertus n'eſt point inacceſſible ;
Que ſon cœur aiſément ſe laiſſe déſarmer,
Et qu'il aime ſes Rois, autant qu'il peut aimer :
Mais je ſais bien auſſi juſqu'où le Fanatiſme
Sur l'eſprit des humains étend ſon deſpotiſme.
Peins-toi ce jour affreux à l'horreur conſacré ;
Vois parmi les mourans Coligny maſſacré ;
C'eſt-là que ſous les coups & la haine de Rome,
Traîné dans la pouſſiere expira ce grand-homme.
Entends-tu ces clameurs, ces lamentables cris ?
Vois le ſang, à grands flots, ruiſſelant dans Paris ;
Reconnais à ces traits, dont frémit la Nature,
De nos Prêtres cruels la funeſte impoſture.

Barbares, arrêtez.... ô Ciel !.. où Courez-vous ?
Quoi ! le meilleur des Rois tomberoit ſous vos coups,
Arrêtez... ſi le meurtre a pour vous tant de charmes,
Tournez contre mon ſein vos parricides armes ;
Baignez-vous dans mon ſang ; frappez, déchirez-moi ;
Frappez : mais reſpectez les jours de votre Roi.

Mais que dis-je ? ô Français, vous ſentez mes allarmes :
De vos yeux attendris je vois couler des larmes.
Vous frémiſſez . . . . vos ſens ſont ſaiſis de terreur ;
Pour commettre ce crime il vous fait trop horreur :
Non, vous ne portez point des cœurs auſſi barbares.
Qui ſeroit inſenſible à des vertus ſi rares ?
Peuple, aimez-le toujours : que toujours ſes bienfaits
Soient gravés dans votre ame ! ah ! n'oubliez jamais
Ce jour ſi fortuné, ce jour où ſa vaillance
Pouvant vous accabler, fit place à ſa clémence,
Et laiſſa dans vos pleurs éteindre ſon courroux ;
Où ſatisfait de voir ſon peuple à ſes genoux,
Touché de vos regrets & de votre tendreſſe :
« Tout vous eſt pardonné, vous diſait-il ſans ceſſe,
» Mes peuples, mes enfans, ô Français valeureux,
» Je ne vous combattois que pour vous rendre heureux. »

Ne crains rien, cher Amant ; va crois-moi : la Nature
N'enfante pas trois fois un monſtre aſſez parjure,
Un cœur aſſez cruel pour tramer ce deſſein.
Qui d'un Prince ſi bon voudroit percer le ſein ?

Henri, t'en ſouviens-tu ? quand la Parque en furie
Menaçoit de couper la trame de ta vie,
Hélas ! tout le fardeau du céleſte courroux
Parut en ces momens s'appeſantir ſur nous.
De quels cris douloureux nos temples retentirent !
Tout s'émut, tout trembla, tous les cœurs s'attendrirent.
Mais tout changea bientôt, quand, vainqueur du trépas,
Tu vis l'abîme affreux refermé ſous tes pas.
Quels doux emportemens ! la France, avec ſon maître,
Des portes du tombeau ſembloit auſſi renaître.
Tu parus, & chacun voulut revoir ſon Roi;
Tout un peuple, en pleurant, voloit autour de toi.
Hélas ! ſa douleur ſeule égala ſon ivreſſe :
Tout Français eut pour toi le cœur de ta maîtreſſe.
Par de nouveaux bienfaits reſſerre ce lien :
Pourſuis : que ſon bonheur ſoit à jamais le tien !
Que parmi les Héros de ta race immortelle,
Louis douze à ton cœur ſerve en tout de modèle !
Qu'écrit en lettres d'or dans les faſtes des Cieux,
Son regne pour jamais ſoit préſent à tes yeux !

Des flateurs, comme lui, redoute l'artifice.
Que près de toi la Paix marche avec la Justice !
Sous le poids accablant des subsides affreux
Hélas ! n'écrase point tes peuples malheureux.
Que dans tous tes conseils la sagesse préside !
Qu'en ton ame toujours l'humanité réside ! . . .
Que dis-je, cher amant ? excuse mon erreur :
Est-il quelque vertu qui ne soit dans ton cœur ?
Hélas ! je m'en souviens, quand, déployant ses aîles,
La Mort couvroit Paris de ses ombres cruelles ;
Quand, tout souillé de sang, un peuple factieux
Sur des morts entassés croyoit monter aux Cieux ;
Quand, le Christ à la main, nos prêtres sanguinaires
Excitoient les enfans à massacrer leurs pères ;
« O Paris, disois-tu, les yeux baignés de pleurs,
» Je ne puis maintenant que plaindre tes malheurs ;
» Mais si jamais le Ciel, trompant mon espérance,
» Fait tomber dans mes mains le sceptre de la France,
» Si du Maître des Rois l'immortelle clarté
» Fait, du sein de l'erreur, sortir la vérité,

» Peuples que je chéris, ô Français, ô mes freres,
» Qu'avec plaiſir ma main finira vos miſeres !
» Ah ! combien votre ſang me ſera précieux !
» Vous, que l'erreur conduit, Prêtres ſéditieux,
» Coupables Proteſtans, Catholiques rebelles,
» Sous un Roi réunis, vous ſerez tous fidelles ;
» Dans les utiles jours d'une éternelle paix
» J'enchaînerai vos cœurs par le nœud des bienfaits. »

Barbares partiſans de maximes iniques,
O vous, Rois orgueilleux, vous, Princes tyranniques,
Qui, ſignalant vos jours par de ſanglans projets,
Sous un ſceptre de fer accablez vos ſujets,
Venez, jettez les yeux ſur cet Empire immenſe :
Voyez-y ce Monarque : il tient, par la clémence,
Tous les cœurs de ſon peuple enchaînés ſous ſes loix.
L'orgueil fait les tyrans, la vertu fait les Rois.

La bonté des Bourbons n'eſt point cette foibleſſe
Qui, fille de la Crainte & ſœur de la Molleſſe,
Cede par indolence ou fuit par lâcheté,
Et qu'on brave toujours avec impunité :

C'eſt cette fermeté, c'eſt cette audace heureuſe
Qui, quelquefois ſévere & toujours généreuſe,
Soulage d'une main les maux que l'autre a faits;
Qui ne ſait ſe venger qu'à force de bienfaits;
Qui, lorſque ſa victime à ſes coups s'abandonne,
Au lieu de l'écraſer, s'attendrit & pardonne.
O France! c'eſt ainſi que, te voyant périr,
Henri par la clémence a ſçu te conquérir.

O toi, dont la ſageſſe éternelle & profonde
Fait rentrer au néant les Puiſſances du monde,
Auguſte protecteur des Peuples & des Rois,
Grand Dieu, du haut du Ciel entends ma foible voix:
Par ma bouche aujourd'hui tout un peuple t'implore.
Daigne abaiſſer les yeux ſur un Roi qui t'adore.
Si tu prévois qu'un jour un ſujet inhumain
Dans un ſang auſſi cher oſe tremper ſa main,
Que ce monſtre, étouffé dans le ſein de ſa mere,
Jamais de ſes regards ne ſouille la lumiere;
Qu'il ſoit, s'il voit le jour, livré dès ce moment
Avant d'être coupable, au plus cruel tourment:

Que ſon corps déchiré par ſa main vengereſſe
Renaiſſe à chaque inſtant pour expirer ſans ceſſe :
Et qu'enfin ſur la terre il ſoit l'opprobre affreux
Des plus vils ſcélérats de nos derniers neveux.
Ah ! ſi de l'avenir mon ſonge eſt le préſage,
Si des maux, que je crains, il m'offre ainſi l'image,
Oui, dans ce même inſtant qui me glace d'effroi
Du nombre des vivans, mon Dieu, retranchez-moi :
Mais ſi ce ſonge affreux n'eſt qu'un ſonge ordinaire
D'un eſprit effrayé fantôme imaginaire,
Qui, né dans le ſommeil, ſe diſſipe avec lui,
O Mort, ſuſpends tes coups & permets aujourd'hui
Que, trop long-tems témoin de ces triſtes orages
Qui des peuples Français ont troublé les rivages,
Je le ſois des beaux jours qui vont briller ſur eux.
Cher Amant, ſi le Ciel daigne exaucer mes vœux,
Si j'en dois croire enfin ce que le Ciel m'inſpire;
Tranquille poſſeſſeur du plus heureux Empire
Bientôt tu vas, bravant le ſort & les revers,
Adoré de ton peuple & craint de l'Univers,

Terraſſer, ſous tes pieds, la Ligue frémiſſante:
La France, par tes ſoins paiſible & floriſſante,
Verra ſur les deux mers flotter ſes pavillons;
Les épis vont couvrir nos immenſes ſillons;
Les Arts vont déployer leur ſublime génie:
Les Muſes juſqu'aux Cieux vont porter l'harmonie:
Et l'Europe admirant ton regne & tes vertus
Verra revivre en toi Jule, Auguſte & Titus.
Peut-être par ſes chants verrons-nous un Orphée
Élever à ta gloire un ſuperbe trophée?
Et Paris, étonné de ſa vaſte grandeur,
Pourra de Rome un jour égaler la ſplendeur.
Qu'en te voyant heureux j'expirerois contente!
Mais le Ciel prend plaiſir à tromper mon attente.
Puiſſe ce Dieu ſuprême, arbitre de nos jours,
A tes brillans deſtins accorder un long cours,
Verſer ſur tes États tous ſes bienfaits enſemble,
Et donner à nos fils un Roi qui te reſſemble!

Alors qu'un ſoin preſſant t'arracha de ce lieu,
Je ne crus point te dire un éternel adieu.

O Mort ! que ton image eſt affreuſe & terrible !
Que du monde au tombeau le paſſage eſt horrible !
Henri, qu'il eſt affreux d'aller en un inſtant
Du faîte du bonheur au gouffre du néant !
Ce n'eſt pas que mon ame, à l'intérêt ouverte,
Des biens, que tu promis, déplore ici la perte ;
Hélas ! tu le ſais bien ; contente de ta foi
Gabrielle, en mourant, ne regrette que toi.

Cher Prince, cher Amant, la mort la plus barbare
Quand l'Amour nous unit, pour jamais nous ſépare :
Pour jamais !... juſte Ciel !... je ne te verrai plus.
Suſpendez un moment vos décrets abſolus ;
Inflexible Deſtin, puiſſant Dieu que j'implore,
Permettez à mes yeux de le revoir encore.
Mais c'en eſt fait : la force abandonne mes ſens.
Je ſuccombe, ô mon Dieu, ſous les maux que je ſens.
Adieu, ma plume échappe & la Mort, qui m'appelle,
S'apprête à m'enfermer ſous la tombe éternelle ;
Adieu : que mon trépas n'excite pas tes pleurs,
Henri, mon cher Henri, je t'embraſſe.... je meurs.

REMARQUES HISTORIQUES.

Dans l'Avèrtiſſement.

Page 44, ligne 16.

Tous deux ont fait des Commentaires.

On ignore aſſez communément qu'à l'exemple de Céſar, Henri IV avoit commencé des Commentaires ſur ſes campagnes; il ne les a point achevés : l'on m'a aſſuré que ce manuſcrit, trouvé dans ſes papiers après ſa mort, étoit actuellement dans le Cabinet du Roi.

Dans l'Epitre à M. de Voltaire.

Page 55, vers 7. Ainſi que toi, le tendre pere.

On ſait que la plupart des écrits de M. de Voltaire reſpirent l'humanité, & l'on n'ignore pas les ſervices que ce grand-homme a rendus à la famille de Corneille, & à celles de Calas & de Sirven.

Dans l'Héroïde.

Page 62, vers 8.

Où Paris étonné vécut de tes bienfaits;

Il s'agit ici de la réduction de Paris. Cette ville périssoit par la famine. Henri IV qui l'assiégeoit, fut attendri de son sort & la secourut. Les Parisiens touchés d'une générosité si inatendue, tomberent aux pieds de Henri IV & se rendirent. On sait qu'après la bataille de Coutras, il rendit aussi aux vaincus le butin & les prisonniers.

Page 63, vers 3.

Je revois ces bosquets, ce dangereux séjour.

Anet, séjour délicieux sur les bords de l'Eure. Ce Château avoit appartenu à Diane de Poitiers, Maitresse de Henri II. On y voit encore ses armes. Gabrielle l'occupa ensuite, & c'est à la Maison du Maine qu'il appartient aujourd'hui.

Page 65, vers 4.

Deux fois ſauvant ſes jours du glaive menaçant.

Henri IV avoit manqué deux fois d'être aſſaſſiné par Barrieres & Chatel. Ce fut dans la chambre de Gabrielle, qu'en 1595, le dernier de ces deux ſcélérats s'introduiſit pour commettre ce parricide.

Page 66, vers 3.

Sur mes triſtes enfans, Henri, tourne les yeux.

Henri IV fit Gabrielle d'Eſtrées, Ducheſſe de Beaufort; il lui promit de l'épouſer & de légitimer ſes enfans. Il étoit prêt à exécuter ce deſſein, lorſquelle mourut. Henri IV eut d'elle une fille & deux fils, Ceſar Duc de Vendôme, Alexandre, Grand Prieur de France, mort priſonnier d'Etat, & Henriette, qui fut mariée à Charles de Lorraine, Duc d'Elbeuf. Sully prétend, dans ſes Mémoires, qu'elle étoit enceinte lorſqu'elle fut attaquée d'apoplexie & qu'a-

vant

vant de mourir, elle accoucha d'un enfant mort.

Page 67, vers 2.

La France, au champ de Mars, vit périr mes ancêtres.

Gabrielle d'Eſtrées, d'une ancienne maiſon de Picardie, étoit fille & petite fille d'un Grand-Maître d'Artillerie. Son eſprit étoit cultivé par les Lettres, & ſa figure avoit tant de charmes & de régularité qu'elle fut ſurnommée la belle Gabrielle. Henri IV donna au Comte d'Eſtrées ſon pere le gouvernement de Noyon.

Page 68, vers 17.

Crains qu'un autre Clément du ſein de la pouſſiere.

On veut parler ici de Clément, Jacobin, qui aſſaſſina Henri III à S. Cloud.

Page 69, vers 11.

Entends-tu ces clameurs, ces lamentables cris?

Le Maſſacre de la S. Barthelemi, la ſcene

la plus ſanglante & la plus horrible qui ſoit dans les annales de la France.

Page 69, vers 14.

De nos Prêtres cruels la funeſte impoſture.

L'Auteur ſe flate qu'on lui fera la grace de croire qu'il n'a aucun deſſein de faire rejaillir ſur les Eccléſiaſtiques de nos jours, les reproches que fait Gabrielle d'Eſtrées à ceux du ſeizieme ſiecle. Se pourroit-il que ſous un regne où ils ſont les ſujets les plus fideles & les citoyens les plus paiſibles, on les ſoupçonnât capables des horreurs qu'ils ſont eux-mêmes les premiers à combattre ? Grace au Ciel, les Prêtres & le Peuple ſont changés.

Page 71, vers 5.

De quels cris douloureux nos Temples retentirent.

Henri IV tomba malade & tout Paris trembla pour ſes jours ; il revint en ſanté, & ce fut de tous côtés des tranſports pareils

à ceux que nous éprouvâmes lorſque Louis XV, après une maladie longue & dangereuſe, revint de Metz à Paris. Rien ne fait mieux éclater l'amour des peuples que ces épreuves, & leur joie, dans ces occaſions, fait l'éloge le plus flateur des Rois dont ils ſont gouvernés.

Page 72, vers 18.

» Fait tomber dans mes mains le ſceptre de la France.

Lors du maſſacre de la S. Barthelemi, Henri IV, Roi de Navarre, ne pouvoit eſpérer de monter ſur le trône de la France.

Page 76, vers 2.

La France par tes ſoins paiſible & floriſſante, &c.

Si Henri IV avoit vécu plus longtems, la France auroit ſûrement acquis ſous ſon regne cette ſplendeur, cet éclat qu'elle eut depuis ſous celui de Louis XIV.

Page 76, vers 9.

Peut-être par ſes chants verrons-nous un Orphée.

Gabrielle d'Eſtrées, liſant dans l'avenir par un mouvement involontaire, veut ſans doute ici déſigner la *Henriade*, que les connoiſſeurs en Poéſie mettent au rang du petit nombre des chefs-d'œuvres de la verſification Françoiſe.

SAPHO
A
PHAON.

Eſt etiam crudelis amor.

Virg.

ABRÉGÉ
DE LA VIE
DE SAPHO.

SAPHO, de Mitilene, étoit fameuſe dans l'antiquité par ſes amours & par ſes vers; les Auteurs les plus illuſtres de la Grece la mettoient au-deſſus de tous les Poetes de ſon tems : elle fut ſurnommée la dixieme Muſe.

Elle épouſa, fort jeune, un des plus riches habitans de l'Iſle d'Andros, qu'elle perdit auſſi-tôt. Alors elle ſe livra ſans réſerve à cet excès d'inſenſibilité qui fut la ſource de ſes malheurs : mais de toutes ſes paſſions, celle dont elle brûla pour Phaon, fut la plus violente & la plus funeſte. Ce jeune Sicilien paſſoit pour l'homme le mieux fait de ſon ſiecle; il vint à Lesbos, attira

les regards de Sapho , répondit à ſon amour, & quelque tems après l'abandonna pour retourner dans ſa Patrie. Sapho lui écrivit un grand nombre de lettres fort touchantes, il n'y répondit point ; elle alla le rejoindre en Sicile : mais elle ne put ranimer ſon amour. Enfin elle ſe livra au déſeſpoir, & ſe précipita du rocher de Leucade dans la mer.

Sapho vécut dans le même tems qu'Alcée & Stéſicore ; elle fut auſſi contemporaine de Rhodope, célebre courtiſane qui, des libéralités de ſes amans, fit élever une des Piramides d'Egypte. Sans être parfaitement belle, Sapho avoit une figure faite pour inſpirer des paſſions. Sa taille étoit médiocre, des yeux extraordinairement vifs & brilians, une phiſionomie pleine de feu, des traits animés faiſoient oublier les agrémens qui lui manquoient. On dit même qu'elle étoit ſi ſéduiſante & qu'elle répan-

doit tant de charmes & d'éloquence dans ſes diſcours, qu'il étoit preſque impoſſible de lui réſiſter. Tous ſes ouvrages reſpirent la tendreſſe ; le ſtyle en eſt extrêmement vif, quoique toujours doux & harmonieux. Les Lesbiens eurent une ſi grande vénération pour ſa mémoire qu'ils firent frapper ſon portrait ſur leur monnoie.

Ovide a laiſſé une Héroïde ſur le même ſujet que celle dont je donne aujourd'hui une nouvelle édition. La ſeule reſſemblance qu'il y ait entre les deux ouvrages c'eſt que, dans l'un & l'autre, Sapho eſt ſuppoſée écrire avant que d'aller rejoindre ſon infidele.

On a cru qu'après un écrit qui porte le nom de Sapho, il étoit convenable de raſſembler les deux ſeules pieces qui nous reſtent de cette femme célebre. La premiere eſt une Hymne à Vénus, qu'on a miſe en vers François, avec cette liberté ſans la-

quelle il eſt peut-être impoſſible de rendre les Poëtes. L'autre eſt une Ode qu'on n'a point oſé traduire après Boileau : on s'eſt ſervi de la traduction qu'il a donnée, dans le Traité du Sublime. Il eſt ſingulier que des vers auſſi gracieux & auſſi tendres que ceux de la premiere ſtrophe, ſoient ſortis de la plume du Cenſeur de Quinaut.

L'Epitre ſuivante a été adreſſée à une jeune perſonne qui ſe deſtinoit à la déclamation. Elle avoit tout ce qu'il falloit pour paroître avec éclat dans cette carriere. Mais les dangers qu'on y rencontre l'en ont détournée. Les rapports que les talens ont entr'eux, m'avoient déterminé à lui rendre hommage en publiant une Lettre de Sapho.

ÉPITRE
A ROSINE.

Si dans mes vers j'oſois décrire
La noble fierté de tes traits,
Ton regard tendre, ton ſourire,
Ton coloris brillant & frais,
Et ton eſprit fait pour ſéduire
Bien plus encor que tes attraits :
Chacun diroit que, comme Apelle
Peintre ſubtil & tendre Amant,
J'ai pris un trait de chaque belle
Pour en former un tout charmant.
Oui, Roſine, plus le modele
Seroit ſaiſi dans ce portrait,
Plus le tableau ſeroit fidele
Et moins encore on me croiroit.
Un Amant peint-il ce qu'il aime ?
Il peint l'objet le plus flateur :

Toujours il paſſe pour menteur,
Diroit-il la vérité même ?
Et ſi par malheur cet amant
Aux doux accès de la tendreſſe
Des Rimeurs joint encor l'ivreſſe
Il doit mentir bien autrement.
Mais quand, rivale fortunée
Des Dumeſnils & des Clairons
Sur la ſcene nous te verrons
Par de grands ſuccès couronnée;
Lorſque ton ame nous peindra
Roxane, Alzire, Iphigénie,
Qu'en ton jeu l'on applaudira
La tendreſſe à la force unie,
Et que Paris admirera
Et tes attraits & ton génie :
Alors, Roſine, on me croira.
Dans cette carriere nouvelle
Où tu vas prendre un noble eſſor,
A tes ſermens toujours fidelle

Pourras-tu bien m'aimer encor ?
Dans une longue indifférence,
Verras-tu les airs ſémillans
Et l'agréable impertinence
De nos Marquis vains & brillans ?
Aux Conquérans de la finance
N'offriras-tu, dans tes beaux ans,
Qu'une éternelle réſiſtance ?
Ces héros dorés & puiſſans
Me font trembler pour ta conſtance.
Hélas ! ils ſont ſi ſéduiſans !
Dans cette heureuſe deſtinée,
D'adorateurs environnée,
Rappelleras-tu ces momens
Où, modeſte & ſimple griſette,
Tu préférois l'humble retraite
Du plus tendre de tes amans,
A ces Palais de la molleſſe,
Où l'on végete ſans deſir,
Où la grandeur baille ſans ceſſe ;

Où l'on a tout, hors le plaiſir ?
Fille heureuſe de la nature,
Roſine, te ſouviendras-tu
Qu'ayant tes graces pour parure,
Et ton cœur tendre pour vertu,
Tu te livrois, folle & légere,
A l'Amant ſimple & ſans détour
Qui n'eut de charmes pour te plaire
Que ſa franchiſe & ſon amour ?
Ces doux plaiſirs que ton adreſſe
Sait chaque jour multiplier,
Et tes ſermens & ma tendreſſe
Pourrois-tu bien les oublier ?

Dans la fougue du premier age
Où le plaiſir fait le bonheur,
A la Beauté la moins ſauvage
Mes ſens prodiguoient leur ardeur :
Sans ſe fixer, mes goûts volages
Erroient toujours de vœux en vœux :
Mon cœur, depuis quatre feuillages,

Brûle pour toi des mêmes feux.
Quel eſt ce charme que j'ignore,
Qui dans tes fers vient m'arrêter ?
Roſine, qui te voit, t'adore;
Qui t'entend, ne peut te quitter :
Ce ſein qui jamais ne repoſe
Que l'Amour ſe plut à former,
Cet air frippon, ce teint de roſe
Étoient de trop pour m'enflammer.
Qu'un autre, ébloui de tes charmes
Et ſatisfait de ces liens,
A ta beauté rende les armes;
Je priſe en toi de plus grands biens.
Une humeur douce, une ame pure,
Un cœur ſenſible & généreux,
De tous les dons de la Nature,
Sont à mon gré les plus heureux.
Si jamais une fleur ſi rare,
Dans ſon éclat brille au grand jour,
Il ne faudra qu'un vent barbare

Pour l'enlever au tendre Amour.
Mais d'un avenir ſi funeſte,
Pourquoi vais-je éprouver l'ennui ?
De la jeuneſſe qui nous reſte
Sachons profiter aujourd'hui ;
Fixons du plaiſir, qui s'envole,
L'inſtant qui va s'évanouir,
Sans nous charger d'un ſoin frivole,
Goutons en paix l'art d'en jouir.
Lorſque dans les jardins de Flore,
Au premier ſouffle du Zéphir,
La jeune Roſe vient d'éclore,
On eſt heureux de la cueillir.

SAPHO

SAPHO
A PHAON.

Quoi ! tu ne reviens point !... & par un long ſilence
Tu peux aigrir les maux cauſé par ton abſence !...
Dois-je encor te revoir ? hélas ! ſi malgré toi
Un obſtacle puiſſant te retient loin de moi,
Que ta main, cher Phaon, daigne du moins m'apprendre
Si l'Amant le plus cher eſt encor le plus tendre.
Dois-tu de ton aſpect long-tems priver mes yeux ?
Vingt fois l'aſtre éclatant qui brille dans les Cieux
A, ſur les Lesbiens, répandu ſa lumiere,
Vingt fois il a dans l'onde achevé ſa carriere,
Depuis l'inſtant fatal ſignalé par mes pleurs
Où mon cœur fut percé des plus vives douleurs ;
Cet inſtant, où je vis tes voiles fugitives,
Peut-être pour jamais, t'éloigner de ces rives.

Hélas! avant le jour, où d'un œil enchanteur
Tu troublas, cher Phaon, le calme de mon cœur,
Où je flattai le tien d'une douce eſpérance,
Mes jours paiſiblement couloient dans l'innocence;
Mes yeux, pendant la nuit, fermés par le ſommeil
Ne s'ouvroient point alors pour pleurer au réveil,
Et par ſes ſons brillans ma lyre enchantereſſe,
Entraînoit ſur mes pas les Peuples de la Grèce.

Tu parus; à l'inſtant je ſentis malgré moi
Mon ame s'émouvoir & s'enchaîner à toi.
Sur mes ſens agités je n'avois plus d'empire.
Je ſoupirois.... ma main s'arrêtoit ſur ma lyre;
Mon eſprit s'égaroit dans des diſcours confus,
Et mon cœur enflammé ne ſe connoiſſoit plus.
Dans ce cruel état, que j'éprouvai d'allarmes!
Trois fois, ſans ſe fermer, mes yeux baignés de larmes
Ont revu du ſoleil la fuite & le retour.
Je reconnois alors l'impitoyable Amour;
Je veux lui réſiſter : mais eſpérance vaine!
Tous mes efforts ne font que reſſerrer la chaîne,

Le feu le plus ardent s'allume dans mon cœur,
S'irrite par degrés & ſe change en fureur.
Près de ces lieux charmans, de ces bords où la vue
Admire, en s'égarant, une immenſe étendue,
Où la plaine des mers & la voûte des cieux
Semblent, dans le lointain, ſe confondre à nos yeux,
Non loin de cette rive eſt un lit de verdure
Qu'ombrage un orme épais, qu'arroſe une onde pure:
Ce fut là que ton cœur, embrâſé par l'Amour,
A Sapho, qui t'aimoit, demanda du retour;
Ce fut là, cher Phaon, qu'au gré de ta tendreſſe
Je fis, en rougiſſant, l'aveu de ma foibleſſe.
Comment aurois-je pu réſiſter à tes feux?
Tout ce que tu diſois, étoit peint dans tes yeux;
L'Amour d'un doux éclat faiſoit briller ſes charmes,
Et tes yeux attendris ſe rempliſſoient de larmes.
Qu'à la tendre Sapho tu parus enchanteur!
Oui, je crus voir un Dieu qui ſéduiſoit mon cœur.
Que dis-je? de tes traits ſoudain énorgueillie,
Moi-même, en t'admirant, je me crus embellie.

Hélas ! j'aurois voulu dans des inſtans ſi chers
Te cacher dans mon ſein aux yeux de l'Univers.
Un jour, en ſoupirant, je m'en ſouviens encore,
Je te dis, cher Amant, tu m'aimes, je t'adore :
Mais hélas ! un ſoupçon vient troubler mon plaiſir.... ;
« Quelle crainte, dis-tu, Sapho, vient te ſaiſir ?
» Quand mon cœur ſent pour toi la flamme la plus pure,
» Pourrois-tu ſoupçonner ma bouche d'impoſture ?
» Ah ! Sapho, ne crains rien : tu verras chaque jour
» Par le feu des plaiſirs s'accroître mon amour.
» Oui, qu'à ce même inſtant, la mort la plus cruelle
» Couvre plutôt mes yeux d'une nuit éternelle,
» Si de notre union briſant les nœuds charmans,
» Je dois un jour changer & rompre mes ſermens. »

Qu'aiſément, quand on aime, on croit ce qu'on deſire.
L'Amour ſeul, ai-je dit, eſt le Dieu qui l'inſpire.
Le ſoupçon s'envola de mon cœur amoureux,
Je n'oppoſai plus rien, & Phaon fut heureux.

Rappelle-toi ce jour, ſi cher à ma tendreſſe,
Ces momens où, plongés dans la plus douce ivreſſe,

Nous étions, l'un & l'autre, au comble du bonheur,

Où, serré dans mes bras, tu mourrois sur mon cœur.

Ma bouche, cher Amant, respiroit sur la tienne,

Ton ame avec transport s'élançoit dans la mienne,

Et nos feux toujours vifs & toujours renaissans

Sembloient, pour les plaisirs, multiplier nos sens.

O rapides instans! ô jours remplis de charmes!

Deviez-vous être, hélas! suivis de tant de larmes?

Quoi! tout est donc changé!... funeste souvenir,

Pour jamais de mon cœur ne puis-je te bannir?

La fidelle Cidno, par l'amitié conduite,

D'un air pâle & défait vient m'annoncer ta fuite;

Je doute quelque tems de mon triste destin;

Je crains de m'éclaircir, & d'un pas incertain,

Sur la rive, en tremblant, je me traîne éperdue:

Quel spectacle, grands Dieux, vient s'offrir à ma vue!

Ton vaisseau sur les mers s'enfuit au gré des vents:

Le souffle de la mort glace aussi-tôt mes sens;

Je tombe, & sur ces bords je demeure expirante;

Je r'ouvre à peine au jour ma paupiere mourante;

Arrête, m'écriai-je, arrête.... mais en vain;
Ton vaiſſeau fuit toujours & diſparoit ſoudain.
De mes cris effrayans je remplis le rivage,
Je ne me connois plus : dans l'excès de ma rage
Je déchire mon ſein; j'arrache mes cheveux;
J'appelle enfin la Mort : mais repouſſant mes vœux,
Vingt fois au même inſtant la Déeſſe barbare
Ouvre & ferme à mes yeux les portes du Ténare.

Depuis ce triſte jour, ce funeſte moment,
Que le tems à mon gré s'écoule lentement!
Que ſans toi ces beaux lieux ont pour moi peu de charmes!
Je ne me plais, hélas! qu'à répandre des larmes.
Sur les aîles des vents quand tout fuit avec toi,
Quel plaiſir, cher Phaon, peut être encor pour moi?
Pour orner les préſens que m'a fait la Nature,
Ma main n'emprunte plus l'éclat de la parure.
Moi, me parer! pour qui? ſi tes feux ſont éteints,
Eh! que m'importe à moi le reſte des humains?

Tandis qu'aux noirs chagrins ton amante eſt en proie,
Que tu dois eſſuyer les pleurs où je me noye,

Phaon, tu vis content & tu braves mes maux,
Quels droits ai-je en effet de troubler ton repos ?
Dois-tu, brûlant toujours pour une infortunée,
A ses tristes destins voir ton ame enchaînée ?
S'enflammer, se quitter, se tromper tour-à-tour,
Ce n'est qu'un jeu frivole applaudi par l'Amour.
Les sermens ne sont plus qu'une fragile chaîne
Qu'on forme sans plaisir & qu'on brise sans peine.
Quoi ! tu brûles pour moi, tu m'inspires ton feu,
Tu me quittes, je meurs.... & ce n'est là qu'un jeu !
Ah ! Phaon, à ton cœur je rends plus de justice.
Ton amour pourroit-il n'être qu'un vain caprice ?
Ne m'as-tu pas cent fois dit dans ces mêmes lieux
Qu'un Amant infidele étoit un monstre affreux ?

Du plus tendre des Dieux, mere plus tendre encore,
Déesse des plaisirs, ô Vénus ! je t'implore ;
Toi qui, propice aux vœux d'un mortel enflammé,
Donnas un cœur sensible au marbre inanimé,
A mes cris pourrois-tu n'être pas favorable ?
Il ne faut point toucher une ame inexorable :

Je te demande, hélas! qu'en ces lieux rappellé,
Phaon brûle des feux dont ſon cœur a brûlé.

Dès l'inſtant que pour toi je conçus cette flamme,
L'Amour, en traits de feu, t'a gravé dans mon ame.
Je ne vis que pour toi; je t'aime avec fureur,
Et rien ne peut jamais t'arracher de mon cœur.
Quand par l'éclat du jour la nuit eſt effacée,
Ton image, Phaon, vit ſeule en ma penſée;
Et par le doux ſommeil quand mes maux ſont calmés,
Un ſonge vient t'offrir à mes regards charmés;
Je te vois t'avancer à ma voix qui t'appelle;
Tu ſouris.... dans tes yeux le plaiſir étincelle;
Je renais à l'inſtant; tous mes ſens ſont émus.
Je vôle t'embraſſer, ... & ne te trouve plus.
Juſte Ciel! quel réveil à mon repos funeſte!
Je n'ai plus mon Amant .... & mon amour me reſte.

O nuit, charmante nuit, favorable à l'amour,
Nuit cent fois à mon gré plus belle que le jour,
Par tes illuſions reviens tromper mon ame,
Sans ceſſe montre moi cet objet qui m'enflamme,

Et par le faux plaiſir d'un menſonge charmant
Viens de la vérité m'épargner le tourment.

Eſt-il vrai, cher Phaon, que ta main infidelle
Ait rompu pour jamais une chaîne auſſi belle ?
De quoi peux-tu te plaindre ? ai-je trahi ta foi ?
Dans mon cœur, un rival l'emporte-t-il ſur toi ?
Ai-je franchi des mers cet immenſe intervale
Pour troubler ton repos & braver ma rivale ?
Tu ne te plains de rien, ingrat, & tu me fuis !
Tu me laiſſes en proie aux plus triſtes ennuis !
Non, cruel, ne crois pas que ma trop juſte haine
Sans ceſſe menaçante & ſans ceſſe incertaine,
En frivoles tranſports s'exhalera toujours ;
Que tu ſois maître encor d'en arrêter le cours :
Des cœurs tels que le mien, portent tout à l'extrême :
Si j'aime avec fureur, je déteſte de même.
Je te ſuivrai par-tout ; par-tout mes triſtes vers
Publieront mon amour, ta fuite & mes revers.
On ſaura que Sapho, de ſon ſiecle admirée,
Sapho des plus grands Rois vainement adorée,

Parmi la foule obſcure a daigné te choiſir;
Qu'elle fit de te voir ſon unique plaiſir;
Que, feignant de l'aimer & la bravant ſans ceſſe,
Ingrat, tu connus peu le prix de ſa tendreſſe.
Qu'avec tranquillité préparant ſon malheur,
Tu te plus à plonger un poignard dans ſon cœur.
Que dis-je? penſes-tu qu'une Amante ſe porte
De l'amour le plus tendre à l'horreur la plus forte?
Hélas! tu ne ſais pas combien dans ce moment,
Il en coute à mon cœur d'offenſer mon Amant:
Mon ame s'abandonne aux douleurs les plus vives;
Mais ſi Phaon revient, ſi dans peu ſur ces rives
Sa bouche de mes maux daignoit me conſoler,
Oui, dans ſes bras encore il me verroit voler.
Eh quoi! de te revoir n'ai-je plus d'eſpérance?
Sapho plus que la mort craint ton indifférence.
De tes retardemens mon cœur eſt allarmé;
Grands Dieux! qu'il eſt affreux de ceſſer d'être aimé!
Le ſoleil qui me luit, m'offre un jour que j'abhorre.
Puis-je, mon cher Phaon, te perdre & vivre encore?

Tu me fuis.... ah cruel ! que ne puis-je à mon tour
Étouffer dans mon cœur les flammes de l'amour ?
Mais ce feu dévorant qui brûle dans mes veines,
Accru par mes plaiſirs, croît encor par mes peines.
Il eſt vrai : la Nature, avare en ſes bienfaits,
Ne m'a point prodigué les plus brillans attraits.
Cependant l'autre jour, rêvant ſur ce rivage,
Dans le miroir des eaux j'apperçus mon image :
Si cette onde eſt fidelle & ne me trompe pas,
On pourroit à Sapho trouver quelques appas :
Et d'ailleurs ce talent qu'admire en moi la Grece,
Qui me fait mettre au rang des Nymphes du Permeſſe,
Ce luth que je touchois pour toi ſi tendrement,
Ne peut-il remplacer un fragile agrément ?
Va, crois-moi : la beauté dont ton orgueil ſe vante
Eſt ſemblable à la fleur, à la roſe éclatante
Qui naît avec l'aurore & meurt avec le jour.

Dans les premiers accès de ton naiſſant amour,
Tu craignois que Sapho ne devint infidelle ;
« Que mon cœur, diſois-tu, te ſerve de modele !

» Hélas ! puissions-nous être unis jusqu'au trépas ! . . »
Et maintenant tu fuis . . . . Non, tu ne m'aimois pas;
Ton hypocrite cœur ne sut jamais que feindre,
Et ce cœur inconstant est las de se contraindre;
Si par de vains transports tu flattois mon tourment,
Je les dus au caprice & non au sentiment;
Mes yeux s'ouvrent enfin : brûlant pour d'autres charmes
Phaon, glacé pour moi, triomphe de mes larmes.
Quoi ! je saurois qu'une autre auroit pu t'enflammer,
Et je vivrois encore & vivrois pour t'aimer.
Qui ? moi, t'aimer, cruel ! moi, chérir un perfide,
Qui brave ses sermens, que l'inconstance guide,
Et qui, tout orgueilleux de ses foibles attraits,
Sait inspirer des feux & n'en ressent jamais !
Va, ne te flatte pas que ta beauté funeste
Nourrisse dans mon cœur des feux que je déteste;
Quand l'Amour à mes pieds t'enchaînoit sous ma loi,
Phaon tendre & fidèle étoit un Dieu pour moi;
Mais Phaon inconstant & sur-tout inflexible,
A mes yeux indignés, n'est plus qu'un monstre horrible.

Et vous, terribles Dieux, implacables vengeurs,
Dieux juſtes, qui liſez dans l'abîme des cœurs,
Vous, dont l'œil eſt ouvert ſur toute la Nature,
Vous ſaviez que Phaon étoit traître & parjure,
Et vous ne pouviez pas, propices à mes vœux,
Soulever contre lui les vents impétueux!
Quoi! ces mers, quoi! ce Ciel, ſi fameux par l'orage
Ont, par un calme heureux, ſecondé ſon paſſage!
Grands Dieux! pour-qui la foudre eſt-elle dans vos mains!
Favoriſez-vous donc les crimes des humains?
Oui, cruel, je te livre à leur juſte vengeance:
Que ce terrible mont, témoin de ta naiſſance,
Barbare, ſoit auſſi témoin de ton trépas!
Que ſes gouffres brûlans s'entrouvrent ſous tes pas!
Ou que du haut des airs la foudre étincelante
Sur toi tombe en éclats & venge ton amante! ....
Mais hélas! où m'égare un vain emportement?
Ma bouche te menace & mon cœur la dément;
Dieux, ne m'exaucez point, épargnez ce que j'aime.
Ah! frapper mon Amant, c'eſt me frapper moi-même.

Et toi, mon cher Phaon, pardonne à mon courroux :
Peut-on ſentir l'amour & n'être point jaloux ?
Viens, que je puiſſe au gré de ma brûlante flamme,
Me livrer toute entiere aux tranſports de mon ame ;
Qu'oubliant l'Univers, que ſûre de ta foi
Je puiſſe à jamais vivre & mourir avec toi.
Tu ne viens point... mes maux ont-ils pour toi des charmes?
Et, ſans être attendri, vois-tu couler mes larmes ?
Non, ton cœur n'eſt point fait pour tant de cruauté :
Senſible à mes douleurs & d'amour tranſporté,
Tu reviens.... Dieu des vents, enchaîne les orages ;
Défends aux Aquilons de troubler ces rivages.
Vous, Zéphyrs, déployez vos aîles dans les airs,
Soufflez ſeuls en ces lieux, & régnez ſur les mers.
O toi, qui fus propice à ſa fuite coupable,
Neptune, à ſon retour ſois auſſi favorable ;
Et toi, fils de Vénus, tendre Dieu des amours,
Conduis Phaon au port & veille ſur ſes jours.
Tu reviens, cher Amant, ô Ciel ! eſt-il poſſible ?
Quoi ! je vais te revoir, & te revoir ſenſible !...

Mais pourquoi m'abuſer par une vaine erreur !
Phaon, n'en doutons plus, eſt ingrat & trompeur.
Eh bien : tremble, cruel, & frémis de ma rage !
Je vole dans ces lieux où ta froideur m'outrage ;
Oui, barbare, je vais m'aſſurer de tes feux,
Te voir, t'aimer, te plaire, ou mourir à tes yeux.

HYMNE
A VENUS.
TRADUCTION LIBRE DE SAPHO.

O TOI, fille de l'Onde, aimable enchantereſſe,
Qui m'inſpiras les plus beaux airs,
Toi, qui pour Temple as l'Univers,
Charmante & trompeuſe Déeſſe,
O Vénus! ſi jamais du ſein des Immortels,
Senſible au ſons d'un luth harmonieux & tendre,
Tu ſouris à mes chants & te plus à m'entendre;
Si l'encens que ma main brûla ſur tes autels
T'a, du trône des airs, fait quelquefois deſcendre;
Ne ſois pas inſenſible à mes triſtes accens:
Aujourd'hui j'ai beſoin de toute ta puiſſance;
Reviens, belle Venus; ſans toi, ſans ta préſence,
Je ne puis réſiſter aux maux que je reſſens.
Viens telle qu'autrefois deux jeunes Tourterelles

T'ont

T'ont, dans un char brillant, conduite près de moi.
Tu commandas à ces oiſeaux fideles
De me laiſſer ſeule avec toi.
Alors, avec un doux ſourire,
« Sapho, que me veux-tu ? parle, & dans ce moment,
» Je te vais accorder ce que ton cœur deſire.
» Faut-il récompenſer l'heureux & tendre Amant
» Que tu chéris & qui pour toi ſoupire ?
» Faut-il punir un inconſtant ?
» Ou bien faut-il à ton empire
» Soumettre un cœur indifférent ?
» Si quelqu'ingrat mépriſe ta tendreſſe,
» Il va brûler pour toi du plus funeſte amour ;
» Et s'il te fuit, tu le verras ſans ceſſe
» Avec ardeur te pourſuivre à ſon tour.
» Si ton volage Amant, épris pour d'autres charmes,
» A rompu ces liens qui faiſoient ton bonheur,
» Bientôt touché de tes allarmes,
» Il viendra plus ſoumis te rapporter ſon cœur ;
» Mais ſi, toujours tendre & fidèle,

» Ce mortel te rend ſeule heureuſe ſous ſa loi ;
» Alors d'une chaîne éternelle,
» Je vais, Sapho, l'unir à toi. »
Belle Vénus, reviens encore ;
Accomplis ta promeſſe, & fais que dès ce jour,
Le perfide Amant que j'adore,
Auſſi tendre que moi, revienne en ce ſéjour
Calmer l'ennui qui me dévore
Et me jurer un éternel amour.

TRADUCTION

DE L'ODE

DE SAPHO.

PAR DESPRÉAUX.

HEUREUX, qui près de toi pour toi ſeule ſoupire
Qui jouit du plaiſir de t'entendre parler ;
Qui te voit quelquefois doucement lui ſourire !
Les Dieux, dans ſon bonheur, peuvent-ils l'égaler ?

Je ſens de veine en veine une ſubtile flamme
Courir par tout mon corps, ſitôt que je te vois.
Et, dans les doux tranſports où s'égare mon ame,
Je ne ſaurois trouver de langue ni de voix

Un nuage confus ſe répand ſur ma vue,
Je n'entends plus, je tombe en de douces langueurs;
Et pâle, ſans haleine, interdite, éperdue,
Un friſſon me ſaiſit, je tombe, je me meurs.

JEAN CALAS
A SA FEMME
ET
A SES ENFANS.

Le crime fait la honte & non pas l'échaffaud.

Th. Corn. Comte d'Essex.

AVANT-PROPOS.

Qu'on se transporte dans les siècles futurs, & qu'on se représente un pere tendre racontant à sa famille l'aventure effrayante de Jean Calas. « Mes enfans, » leur diroit-il, nous voilà tous rassemblés » aujourd'hui ; vous connoissez ma vie » passée : elle est connue également de tous » mes concitoyens ; vous savez ce que j'ai » fait pour vous, quelle a été mon indul- » gence pour vos erreurs, pour vos fautes. » Si l'un de vous, d'un caractere mélanco- » lique, accablé de chagrins, abandonné » du Ciel, étoit assez malheureux pour » porter sur lui-même une main coupable, » imagineriez-vous qu'on put me soupçon- » ner de lui avoir ôté la vie, parce qu'il » étoit près d'embrasser une opinion diffé- » rente de la mienne sur le sujet le plus im-

» pénétrable à l'eſprit humain ; qu'on put
» m'accuſer , moi ſeptuagénaire , d'avoir
» dépouillé la foibleſſe de mon âge pour
» égorger ſeul un fils jeune & robuſte ? Ce-
» pendant toute la Ville ne trouve point
» cela hors de nature ; c'eſt même un crime
» que d'en douter ; cette idée s'accrédite
» juſques dans l'eſprit des Juges ; on me
» charge de fers ; on me précipite dans un
» cachot avec les ſcélérats ; & l'on finit par
» condamner votre malheureux pere à per-
» dre la vie au milieu des ſupplices comme
» parricide. Vous frémiſſez , mes enfans :
» hé bien ! tel a été réellement le ſort de
» l'infortuné Calas ».

A cet affreux récit , il me ſemble voir toute cette famille en larmes , mais s'efforçant de douter encore d'un évenement auſſi peu vraiſemblable. Hélas ! il n'eſt que trop conſtaté ! ce n'eſt point une fable inventée pour exciter l'attendriſſement des cœurs

ſenſibles ; l'imagination même n'a jamais été ſi loin ; ce n'eſt point un fait pris dans ces tems reculés dont l'ignorance étoit une ſorte d'excuſe ; c'eſt une aventure arrivée de nos jours, dans une de nos Provinces, ſous nos yeux. En 1762, un vieillard Proteſtant, reſpectable par ſes mœurs, Jean Calas âgé de 69 ans a été accuſé d'avoir pendu ſon fils âgé de 28. On a ſuppoſé que, pour empêcher ce fils de quitter la religion Proteſtante, il s'étoit déterminée à ce forfait horrible ; lui, qui depuis 30 ans avoit dans ſa maiſon une ſervante Catholique ; lui, qui avoit ſouffert qu'elle convertît un autre de ſes enfans ; lui, qui après cela gardoit encore cette même ſervante & faiſoit une penſion à celui de ſes fils qui avoit abjuré. Le 9 Mars, il a été condamné par Arrêt du Parlement de Toulouſe à être rompu vif & jetté au feu, & l'on a vu ce vieillard malheureux expirer ſur la roue

avec une fermeté héroïque, en proteſtant de ſon innocence & en conjurant le Ciel de pardonner à ſes Juges & à ſes ennemis.

Tel eſt le ſujet de la Lettre que je préſente au Public. Je n'entrerai point dans de plus longs détails ſur cette affaire. Qui n'a point lu les excellens Mémoires de M. Elie de Beaumont & de M. Loiſeau de Moleon? Mais je dois à mon ſiècle de rappeller tous les efforts qu'on a faits pour réparer, autant qu'il a été poſſible, les maux affreux de la famille des Calas. Sa veuve pleuroit dans la ſolitude la perte de ſon fils & celle de ſon époux, & ce n'a été qu'à la ſollicitation de quelques perſonnes bienfaiſantes, qu'elle s'eſt déterminée à venir ſe jetter aux pieds du Roi pour implorer ſa juſtice. Elle a offert de prouver que ſon mari avoit été condamné injuſtement; elle a ſupplié le Conſeil d'examiner ſa cauſe avec la plus grande ſévérité & de la punir rigoureuſe-

ment, ſi elle étoit coupable. Les Commiſſaires nommés par Sa Majeſté ont revu le procès fait à Toulouſe. Enfin, le ſamedi 9 Mars 1765, quarante-deux Juges aſſemblés ont caſſé le premier Arrêt d'une voix unanime, & M. Calas, ſa famille & tous les accuſés ont été reconnus innocens & réabilités *avec dépens, dommages & intérêts.* Madame Calas, accompagnée de ſes filles, étoit préſente à cette déciſion & eſt ſortie du Palais au milieu des acclamations des Juges & d'une foule de ſpectateurs qui les environnoient.

Toute l'Europe a retenti de cette affaire : des larmes ont coulé de tous les yeux ; tous les cœurs ſe ſont émus : & j'ai vu les François, ce peuple qu'on peint ſi frivole & ſi léger, vaincre par leur ſenſibilité & leur bienfaiſance toutes les autres Nations de l'Europe. Le Roi, ce Prince dont la bonté nous eſt ſi chere, le Roi ne s'eſt point borné à une juſtice infructueuſe & ſtérile ;

il a répandu ſes bienfaits dans le ſein de cette famille infortunée ; Sa Majeſté lui a accordé une gratification de trente-ſix mille livres dont elle a ordonné elle-même la répartition. L'exemple du Monarque a été ſuivi par tous les ſujets. M. de Carmontelle, Lecteur de M. le Duc de Chartres, a composé un tableau repréſentant les portraits de la famille des Calas ; d'autres perſonnes l'ont fait graver à leurs frais, & l'on a propoſé les eſtampes par ſouſcription à ſon profit. Auſſitôt la France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Europe entiere s'eſt tellement empreſſée à la remplir, qu'on a été obligé d'en faire graver deux planches pour ſatisfaire les Souſcripteurs. Tous les États ſe ſont ſignalés dans cette occaſion, & il y a eu un grand nombre de perſonnes qui, pour un ſeul exemplaire, ont donné beaucoup au-delà du prix fixé. Le Clergé de France, ſenſible à la ſituation de ces infortunés, vient auſſi dans ſa derniere aſſem-

blée de gratifier l'un des Calas de cent louis d'or, en lui aſſurant une penſion annuelle. Rien n'eſt plus beau, plus généreux, plus capable de ſoutenir la Majeſté de l'Égliſe Romaine, que de voir des Prélats Catholiques ſecourir des Proteſtans malheureux.

Il eſt vrai que les ennemis de cette famille n'ont ceſſé de publier contre elle les calomnies les plus atroces, & heureuſement les plus abſurdes : mais toutes ces horreurs n'ont ſervi qu'à confirmer davantage ſon innocence & ranimer le zèle de ſes défenſeurs.

On ſait que M. de Voltaire fut le premier qui s'éleva en ſa faveur. Frappé de l'impoſſibilité du crime dont on accuſoit Calas le pere, ce fut lui qui engagea la veuve à venir demander juſtice au Roi. Sa plume, ſes ſoins, ſon argent, ſon crédit, il a tout employé pour faire éclater l'innocence & ſecourir la vertu opprimée. Cette ſenſibilité doit faire chez la Poſtérité autant

d'honneur à ſon cœur que ſes ouvrages en feront à ſon eſprit.

Je ne dois point oublier un fait qui eſt venu à ma connoiſſance. M. le Maréchal de R*** étant aux Délices devant une nombreuſe aſſemblée, demanda à M. de Voltaire les détails de cette affaire. L'Auteur de la Henriade les lui raconta avec une éloquence ſi forte, ſi pathétique que M. le Maréchal & tous les ſpectateurs fondirent en larmes. Alors M. de Voltaire fit entrer un des Calas qui étoit dans une chambre voiſine, & M. le Maréchal de R*** dit au jeune homme : *Monſieur, je ſuis perſuadé de l'innocence de M. votre pere : vos malheurs m'ont vivement pénétré. Vous pouvez compter ſur mon crédit & ſur mes ſecours ; puiſque vous n'avez plus de pere, c'eſt à moi de vous en ſervir.* C'eſt par des traits ſemblables, qui ennobliroient un homme obſcur, qu'un grand Seigneur fait voir qu'il ſort d'un ſang illuſtre.

M. Calas est supposé écrire cette Lettre à sa femme & à ses enfans dans l'instant qu'il vient d'entendre l'Arrêt qui l'a condamné. Il s'adresse au ciel, à la terre, à ses Juges, à ses ennemis & les prend à témoins de son innocence. La situation est des plus intéressantes & par conséquent appartient à la Poésie. C'est ici le lieu d'avouer que je dois les plus beaux endroits de mon ouvrage aux plaidoyers des Avocats. J'ai cru pouvoir sans scrupule m'approprier leurs richesses. Je me suis dit ce que l'illustre Moliere se disoit à lui-même en lisant Plaute. *Cela est à moi, parce que cela est bon. Il faut reprendre son bien où l'on le trouve.*

Il n'est pas entierement étranger à l'aventure des Calas d'en rappeller ici deux autres à-peu-près semblables arrivées depuis. L'une est celle de Sirven qui, environ 18 mois après l'affaire de Calas, a été accusé comme lui & sous le même prétexte, d'a-

voir aſſaſſiné un de ſes enfans, & qui a été condamné ſur cette accuſation dans la même Province. C'eſt encore M. Elie de Beaumont qui a pris la défenſe de cet infortuné. Ce célebre Avocat a fait éclater ſa générosité, ſon déſintéreſſement & ſes talens par un Mémoire en faveur de Sirven. Rien n'eſt au-deſſus des charmes de l'éloquence : mais que cet art devient reſpectable, lorſqu'on ſait l'employer à ſervir l'humanité, à ſecourir les malheureux & à rendre à l'innocence, l'honneur qu'on vouloit lui ravir !

L'autre hiſtoire s'eſt paſſée en 1771, dans la ville d'Arras. Un nommé Montbailly eſt accuſé d'avoir aſſaſſiné ſa belle mere qu'une attaque d'apoplexie avoit fait mourir ſubitement. Il fut condamné à perdre la vie ſur un échafaud & l'Arrêt fut exécuté. La même Sentence déclaroit Thereſe Danel, ſa femme, complice du meurtre de ſa mere & la condamnoit auſſi au ſupplice : mais

la

la grossesse de Therese Danel a suspendu l'exécution de la Sentence. Cette infortunée, du fond du cachot où elle étoit détenue en attendant la délivrance de son enfant, est enfin parvenue à prouver son innocence & celle de son mari. Les Juges ont reconnu leurs fautes ; sa liberté lui fut rendue & la mémoire de son mari réhabilitée. On ne sauroit trop publier la réparation noble & glorieuse que ces Magistrats lui ont faite. Le Président du Conseil d'Arras fit venir la veuve de Montbailly, & après avoir déploré l'aveuglement où les hommes les plus justes sont quelquefois sujets, il lui a fait présent d'une somme considérable, en lui disant au nom de sa Compagnie : *Nous vous prions, Madame, de venir tous les ans nous acquitter de la dette que nous avons contractée avec vous.* Il est dans la nature humaine de se laisser tromper par des indices apparens : mais il n'y a que des hommes

au-dessus du vulgaire qui ayent le courage d'avouer leurs erreurs, & il n'y a que l'ignorance qui persiste à soutenir leurs méprises. Il seroit à souhaiter que l'exemple du Conseil d'Arras fût suivi dans tous les tribunaux.

Le Lecteur ne confondra point sans doute cette nouvelle édition avec toutes celles qu'on a faites dans les Provinces. Les changemens considérables, les additions, les corrections, les soins que l'on a pris de rendre cet ouvrage digne des regards du Public, distinguent assez celles-ci de toutes les autres. L'Épitre que l'Auteur y a jointe, paroît ici pour la premiere fois. C'est un hommage rendu à une femme célebre qu'il ne lui est pas permis de nommer : mais il n'est personne à qui une Épitre sur le sentiment, une Epitre placée à la tête d'un ouvrage sur les Calas, puisse être mieux adressée.

ÉPITRE A MADAME DE **, SUR LE SENTIMENT.

AIMABLE Auteur, femme immortelle,
Vous, dont l'eſprit & les attraits
Nous rendent la vertu plus belle,
Et qui dans vos charmans portraits
Prîtes votre ame pour modéle,
ÉGLÉ, vous ſavez tout dompter
Par l'éloquence de vos larmes :
A mes diſcours prêtez vos armes ;
Du ſentiment je vais vanter
Les avantages & les charmes :
Peindre un bon cœur, c'eſt vous chanter.

De nos plaiſirs ſource féconde,
Le Sentiment, préſent des Cieux,
Eſt le lien délicieux

Qui nous attache dans ce monde.
Le nœud du ſang, ce nœud ſi fort,
Sans lui n'eſt plus qu'une chimere;
C'eſt par lui qu'une tendre mere
Voit ſon fils croître avec tranſport,
Qu'à ſon tour elle devient chere,
Et que, touchés de la miſere
Du mortel opprimé du ſort,
Nous volons ſecourir un frere.
L'homme, en qui le deſtin a mis
Du Sentiment le don ſuprême,
Dans ſa maitreſſe & ſes amis
A chaque inſtant renaît lui-même.
Heureux le cœur favoriſé
De ce beau don de la Nature!
En vain ce Sage mépriſé,
Ce froid ſtoïque nous aſſure
Que d'une vie heureuſe & pure
Par lui le cours eſt traverſé :
Ah! qu'on eſt bien récompenſé

Par tous les plaiſirs qu'il procure!
Celui qui vogue ſur les mers,
Sent mieux le calme après l'orage ;
C'eſt par la glace des hivers
Que le printems plaît davantage ;
La douce haleine des Zéphyrs
Aux Aquilons doit tous ſes charmes.
Et c'eſt la douleur & les larmes
Qui donnent du prix aux plaiſirs.

La jeune Iſma ſeroit trahie
Par le plus tendre des Amans ;
Iſma ne voit plus dans la vie
Qu'un cercle affreux de longs tourmens.
Miſis revient : ſon cœur fidéle
N'a point formé de nouveaux nœuds.
Dieux ! quels tranſports ! Iſma plus belle
Livre ſon ame à tous ſes feux.
Une infortune paſſagere
Accroit notre félicité,
Et ſans cette crainte légere

Ce couple heureux l'eût moins été.

Trésor divin, plaisir des Sages,
Viens parmi nous, Enfant des Dieux ;
Viens, de tes charmes radieux
Orner nos cœurs & nos ouvrages.
Dans tous les tems, dans tous les lieux,
Ta douce voix se fait entendre ;
Didon pour nous est aussi tendre
Qu'elle parut à nos Ayeux.
Qui parle au cœur est sûr de plaire.
Par les vains éclairs de l'esprit,
Pour quelques momens un écrit
Peut éblouir le sot vulgaire :
Mais s'il n'est point assaisonné
De cette grace inexprimable,
De ce feu si peu raisonné
Par qui tout vit, tout est aimable,
Du sentiment s'il n'est orné,
Son succès n'est jamais durable :
Dans ses jeux l'esprit est borné,

Et le cœur eſt inépuiſable.

Séduiſans Peintres des Amours,
Charmant Quinaut, tendre Racine !
O vous! dont la touche divine
M'a fait paſſer de ſi beaux jours ;
Touchant Virgile, aimable Horace,
Et toi, Rival heureux du Taſſe,
Chantre d'Henri, toi, dont les vers
Ont un charme que rien n'efface ;
Vous êtes les Dieux du Parnaſſe
Et les Héros de l'Univers.

Jeunes Amans de Melpomene,
Voulez-vous prendre un vol heureux,
Régner en Maîtres ſur la ſcene,
Et vivre encor chez nos Neveux ?
Ah ! d'une fermeté ſtoïque
Ne nous vantez point les efforts,
Ni d'une froide politique
Ne nous montrez point les reſſorts :
Mais du terrible Pathétique
Déployez-nous tous les tréſors ;

Peignez-nous le retour ſublime
D'un cœur noble, dont la fureur
N'a pas plutôt commis le crime,
Qu'il en reſſent toute l'horreur;
De l'homme offrez-nous la peinture;
Touchez, embrâſez, déchirez,
A grands traits peignez la Nature,
Et vos ſuccès ſont aſſurés.
Au fond des cœurs portez ſans ceſſe
Des paſſions la folle ivreſſe
Et les attraits de la vertu;
Par l'honneur & par la tendreſſe
Montrez Rodrigue combattu;
Peignez Guſman qui, par Zamore
Lorſqu'il ſe voit aſſaſſiner,
Se croit heureux de vivre encore
Un inſtant pour lui pardonner;
Peignez ce Burrhus magnanime,
Qui d'un Tiran bravant les coups,
Pour détourner Néron du crime,
Tombe en pleurant à ſes genoux:

Ce vieillard, ce trifte Zopire,
De qui le fils eft l'affaffin,
Et qui dans les tourmens expire
En le ferrant contre fon fein :
Vendôme qui dans fa colere
Livre Nemours à fon tranfport,
Et qui bientôt pleurant fa mort,
Ne veut plus qu'embraffer fon frere :
Voilà les traits toujours nouveaux
Que la Nature offre an Génie,
Et qui des Dieux de l'harmonie
Immortalifent les travaux.

Mais fi du cœur l'heureux langage
Nous charme dans des fictions,
Quand il brille en nos actions,
Il nous ravit bien davantage.
Un malheureux que l'on foulage
Et qui devient reconnoiffant :
Un Héros dont le bras puiffant
Défend le foible qu'on outrage :
Une mere vengeant fon fils ;

Le repentir après le crime :
L'homme qui fier & magnanime
Court s'immoler pour ſes amis ;
Tous ces tableaux de la Nature
Que le ſort préſente à nos yeux,
Pour une ame ſenſible & pure
Sont des plaiſirs délicieux.
Que je plains l'homme inacceſſible
Aux doux tranſports de l'amitié :
Ce Créſus en qui la pitié
Jamais ne trouve un cœur ſenſible,
Qui toujours entâſſant ſon or,
Regarde avec indifférence
Couler les pleurs de l'indigence
Ei fait un Dieu de ſon tréſor !
Ah ! que de lui T** differe :
T**, dont le cœur généreux
Ne goûte que le bien d'être heureux
Que par le doux plaiſir d'en faire !
Que je plains encor ce Midas
Dont les ſens lourds & l'ame épaiſſe,

Toujours oisifs, sont toujours las,
A qui les Arts offrent sans cesse
Des charmes vrais qu'il ne sent pas!
D'une beauté simple & timide,
Son cœur glacé n'est point séduit :
Pour lui Rameau n'a que du bruit,
Rubens est froid, Montesquieu vuide ;
Un Berger dont le chalumeau
Gaiement fredonne un air champêtre
Et fait danser sous un vieux hêtre
Toutes les filles du hameau,
Une onde claire qui serpente,
Un jour serein, un beau soleil
N'ont à ses yeux rien qui l'enchante
Et sa vie est un long sommeil.

Mais que j'aime la bienfaisance
De ce Cardinal adoré (*),
Qui par son ame & sa naissance
A double titre est illustré!
Grossi par les eaux des montagnes,
Se débordant avec fureur,

(*) M. le Cardinal de Bernis qui, dans son Archevêché d'Alby, s'est privé de la plus grande partie de ses revenus pour soulager les malheureux que les inondations & l'hiver avoient réduits à la plus affreuse misere.

Le Tarn avoit dans ſes campagnes
Détruit l'eſpoir du Laboureur :
Tout périſſoit dans la miſere :
L'air retentit de cris affreux :
« Ah ! dit le Prélat généreux ,
» C'eſt donc à moi qui ſuis leur pere
» De ſoulager ces malheureux. »
Auſſi-tôt ſa main favorable
Verſe à grands flots l'or ſous ſes pas,
Et l'abondance ſecourable
Ranime tout en ces climats.
Dès qu'il paroît ſur ce rivage,
Le peuple ennivré de tranſports
Se jette en foule à ſon paſſage
Et fait répéter à ces bords :
« Grand Dieu , dont ſon cœur eſt l'image ,
» Répands ſur lui tous tes tréſors ;
» Il ſait trop bien en faire uſage. »
Chacun pour lui forme des vœux ;
Il partage cette allégreſſe ,
Et , dans ces doux momens d'ivreſſe ,
Il eſt encor le plus heureux.
Ah ! ſans doute la bienfaiſance
Fut le premier Dieu des Mortels,

Et ce fut la reconnoiſſance
Qui dreſſa les premiers autels.

Eglé, ſecourir l'indigence,
Gagner les cœurs par ſes bienfaits,
Eſt un plaiſir ſi plein d'attraits,
Qu'il porte en ſoi ſa recompenſe.
Lorſque Beaumont, d'un ton vainqueur
De Calas prenant la défenſe,
Fit retentir dans notre cœur
Les cris touchans de l'innocence,
Il fut heureux : mais ſon bonheur
S'accrut encor avec ſa gloire,
Lorſqu'un pouvoir conſolateur,
Du vieillard vengeant la mémoire,
A ſes enfans rendit l'honneur;
Qu'au ſein d'une foule bruyante,
Parmi les pleurs, parmi les cris,
Sa veuve heureuſe & triomphante
Sortit du temple de Thémis.

Doux ſentiment, aimable chaîne,

Rayon de la Divinité,
Tendre ami de l'Humanité,
Defcends de la célefte plaine ;
Tu fais notre félicité ;
Que ton charme heureux nous ramene
De la trifteffe à la gaieté ;
Adoucis l'homme : éteins la haine ;
Regle nos cœurs & nos defirs.
Il vaut mieux reffentir la peine
Que d'être infenfible aux plaifirs.

O vous, Eglé, dont le cœur tendre
Eft formé par le fentiment ;
Vous, qui favez fi bien le rendre,
Faites valoir ce don charmant.
Vous avez l'heureux avantage
De nous plaire & de nous toucher ;
C'eft à vous d'achever l'ouvrage
Que mon pinceau vient d'ébaucher.

JEAN CALAS
A SA FEMME
ET A SES ENFANS.

CHERE & fidele Epouſe, ô moitié de moi-même,
Réponds-moi : ſens-tu bien cette force ſuprême
Qui nous fait, ſans frémir, enviſager la mort ?
Si tu la ſens, écoute, & vois quel eſt mon ſort.

Ce Sénat éclairé, dont l'équité ſévere
Réſiſta ſi long-tems aux erreurs du Vulgaire:
Que du glaive des loix le Ciel voulut armer,
Pour venger l'innocent, & non pour l'opprimer:
Ce Sénat, dont cent fois j'admirai la juſtice,
Vient de me condamner .... & je marche au ſupplice.

Eh quoi! ces Magiſtrats faits pour vaincre l'erreur,
Ont-ils pu, d'un vil peuple, adopter la fureur ?
Ont-ils cru qu'un Vieillard, appeſanti par l'âge,
Pour un crime inoui ranimant ſon courage,

Bravant ce que jamais l'homme eut de plus ſacré,
Ait porté, ſur ſon fils, un bras dénaturé ?
Mais, ſuppoſant qu'en moi la Nature bizare
Ait placé, pour ce crime, un cœur aſſez barbare,
Ont-ils cru qu'une mere avec tranquillité
Ait vu verſer le ſang que ſes flancs ont porté ;
Et qu'en nous uniſſant, l'himen triſte & ſauvage
De deux monſtres ſanglans ait formé l'aſſemblage ?
Hélas! ils ont cru tout.... & mon ſupplice eſt prêt.

Il eſt donc prononcé ce redoutable arrêt !
Quoi ! pendant ſoixante ans ma vertu fut entiere,
Et l'opprobre m'attend au bout de ma carriere !
Quoi! la vie & l'honneur vont donc m'être ravis!
N'étoit-ce pas aſſez d'avoir perdu mon fils !
Déplorables humains, malheureux que nous ſommes,
Notre honneur dépend donc du caprice des hommes ?

Tendre Epouſe, dis-moi : quand propice à nos feux
L'himen nous enchaînoit par le plus doux des nœuds :
Quand le Ciel béniſſant cette union ſi chere,
Augmentoit les enfans dont il me rendit pere :

Quand

Quand je louois ce Dieu dont les ſoins bienfaiſans,
Et ſur eux & ſur nous répandoient ſes préſens ;
Quand pour eux j'implorois la puiſſance céleſte,
Aurois-tu cru qu'un d'eux nous devint ſi funeſte,
Et qu'un jour au ſupplice injuſtement livrés,
Par la main d'un bourreau nous fuſſions ſéparés ?

Mais dans le même ſort toi-même enveloppée,
Chere Epouſe, avec moi te verrois-tu frappée ?
Si je ſuis criminel, il faut que tu le ſois ;
On doit où nous abſoudre, ou nous perdre à la fois.
Ah ! cruels, ſi vos traits font expirer le pere,
Du moins à des enfans conſervez une mere ;
D'une Epouſe ſi tendre épargnez les douleurs ;
N'augmentez point ſes maux & reſpectez ſes pleurs.
Si la mort eſt pour vous une ſi douce image,
Frappez, & que mon ſang ſuffiſe à votre rage.

O toi, le premier né de mes triſtes enfans,
Toi, ſur qui je fondois l'eſpoir de mes vieux ans,
Toi, que j'ai tant aimé ; toi, que la mort ſanglante
A mes ſens déſolés ſemble toujours préſente,

O mon fils, mon cher fils, dans quel abîme affreux
As-tu précipité tes parens malheureux ?
Va, mon cœur te pardonne : ah ! s'il étoit possible
Qu'à mon funeste sort ton ombre fût sensible,
Bientôt, sortant pour moi du gouffre des enfers,
Tu me rendrois l'honneur & tu romprois mes fers :
Mais hélas ! insensible à mes plaintes funèbres
Tu dors profondément dans le sein des ténèbres,
Et dans ce doux repos, tu ne t'informes pas
Si ta mort aujourd'hui va causer mon trépas.

Ah ! s'ils nous avoient vus dans ce moment terrible
Où la mort, se montrant sous un aspect horrible,
Vint offrir à nos yeux effrayés & surpris
Le corps pâle & glacé de mon malheureux fils ;
Où le cœur déchiré des plus vives allarmes
J'éclatois en sanglots & je fondois en larmes ;
Où l'appellant cent fois, tu serrois dans tes bras
Ce fils, ce triste fils qui ne répondoit pas ;
Nous auroient-ils jamais soupçonnés d'imposture ?
Se seroient-ils mépris au cri de la Nature ?

Ce désordre touchant pour nous auroit parlé ;
Leurs cœurs auroient frémi : leurs pleurs auroient coulé.
Hélas ! notre douleur ne fut que trop sincere !
Parmi ces Sénateurs, ah ! s'il étoit un pere,
Dans l'horreur d'un cachot je ne gémirois pas,
Et ces indignes fers tomberoient de mes bras.
Mais que m'importe à moi, que m'importe une vie,
Qui bientôt par les ans pourroit m'être ravie !
C'est à vous seuls de craindre, ô Juges, tremblez tous;
Le sang que vous versez, peut rejaillir sur vous.
Du fond de mon tombeau ma cendre peut renaître ;
Oui, vous verrez un jour, qui n'est pas loin peut-être,
La Vérité terrible éclater à vos yeux.
Le Tems déchirera le voile injurieux
Qui cachoit dans la nuit ma timide innocence ;
Alors vous frémirez d'une injuste Sentence ;
Par des larmes de sang vous pleurerez ma mort ;
Vous serez déchirez par les traits du remôrd;
Dieu, qui vois leur erreur, pardonne à leur foiblesse
Et détourne loin d'eux ta foudre vengeresse.

Lâches perſécuteurs, c'eſt vous ſeuls, oui, c'eſt vous
Qui trompez le Sénat & conduiſez ſes coups.
Cruels, vous triomphez ; nous ſommes vos victimes,
Et pour mieux me noircir vous me prêtez vos crimes.

De ma triſte maiſon, cet ardent oppreſſeur
Qui de la loi des Cieux ſe croit le défenſeur,
Lui, qui ſur mon fils mort a vu couler nos larmes,
A perdre un innocent trouve donc bien des charmes ?
La mort eſt mon ſupplice, & la vie eſt le ſien ;
Dans mes injuſtes maux Dieu ſera mon ſoutien ;
Mais lui, de ſes enfans la plus tendre careſſe
A ſon cœur déchiré reprochera ſans ceſſe
Ses cruelles fureurs, mes tourmens & ma mort.
Dieu, ne le livrez point aux horreurs du remord !
Si, contraire à ſa loi, la loi qui nous enchaîne
Dans ſon ame inflexible a fait naître la haîne.
Que du moins ſur moi ſeul il cherche à ſe venger :
Mais comment ſe peut-il que ce jeune étranger
Dont le cœur eſt ſi noble & le front ſi modeſte,
Soit encore entraîné par ma chûte funeſte ?

Ah! j'ai prévu le coup dont je me ſens frappé,
Quand, ſur de faux rapports, tout un peuple trompé
Imputoit à mon bras cette mort ſi cruelle ;
Quand ſa crédulité, qu'enflammoit un faux zèle,
Plaçoit au rang des Saints cet enfant malheureux,
Que peut-être autrement Dieu jugeoit dans les cieux:
Ce qui ſur le danger m'éclaira davantage,
Ce fut l'inſtant funeſte où ranimant ſa rage
Toulouſe avec tranſport célébroit le retour
De ce maſſacre affreux, de cet horrible jour
Qui dut être de pleurs une ſource éternelle ;
Quand de mes ennemis la foule criminelle,
Des feux du fanatiſme embrâſoit les eſprits ;
Quand ce peuple cruel demandoit à grand cris,
Que pour ce jour ſanglant on gardât la victime :
Alors, je vis ſous moi s'approfondir l'abîme :
Alors m'abandonnant aux horreurs de mon ſort,
J'offris au Ciel ma vie, & j'attendis la mort.

Cependant, (des humains tu connois la foibleſſe)
Juſqu'au dernier moment je me flattois ſans ceſſe :

Oui, quoique tout un peuple avec acharnement
D'un pere infortuné pourſuivît le tourment,
Je croyois qu'effrayé des apprêts du ſupplice
Il ouvriroit les yeux & me rendroit juſtice :
Mais le Ciel ſans pitié ſe rit de mon erreur.
Un ſonge cette nuit, pour mieux tromper mon cœur,
Me faiſoit concevoir le plus heureux augure.
Un ſpectre, à la lueur d'une lumiere obſcure,
S'offre à moi : de frayeur tous mes ſens ſont ſaiſis.
« Raſſure-toi, dit-il; que crains-tu de ton fils ?
» Mon pere, de tes maux c'eſt moi qui ſuis la cauſe;
» J'en gémis : mais ſur Dieu que ton cœur ſe repoſe:
» Il ne ſouffrira point qu'un injuſte ſoupçon
» Flétriſſe pour jamais ta gloire & notre nom;
» Par lui, par ſon ſecours l'innocence vengée
» Voit, d'un piége trompeur, ſa marche dégagée.
» Sans doute un jour viendra »... Que veux-tu m'annoncer,
M'écriai-je, ô mon fils? Je cours pour l'embraſſer:
Mais je ne trouve plus qu'une vapeur horrible.
Alors mon cachot s'ouvre avec un bruit terrible.

Je m'éveille ; je crois qu'on va changer mon ſort ;
Mais! que vois-je?.. un bourreau vient m'annoncer la mort.

Noir tombeau des humains, triſte & lugubre enceinte,
Où près du crime aſſis l'Innocent vit ſans crainte,
Où le Coupable aux fers, de remords combattu,
Oſe eſpérer le prix qu'on doit à la vertu,
Parmi ces malheureux que ton ombre renferme,
En verras-tu jamais qui, d'un œil auſſi ferme,
Porte au ſupplice affreux, où je ſuis condamné,
Un cœur plus innocent & plus infortuné?

Où ſont-ils ces amis dont la flateuſe adreſſe
Avoit trompé mon cœur & ſurpris ma tendreſſe,
Qui me chériſſoient tant dans mes proſpérités?
Le malheur loin de moi les a tous écartés:
Cette amitié ſi vive, en projets conſumée,
Au milieu des ſermens s'évapore en fumée.
Qu'ils viennent ces témoins de mon intégrité,
A mes juges ſéduits montrer la vérité!
Quoi! lorſque de mon cœur connoiſſant la droiture,
Ils peuvent d'un ſeul mot démentir l'impoſture,
Ils gardent lâchement un ſilence profond!

Dans ces momens affreux tant d'horreur me confond.
Tout fuit, quand j'ai beſoin d'une utile défenſe.
N'eſt-il donc plus de cœur ſenſible à l'innocence ?
O Ciel ! tout contre moi paroît ſe réunir :
Mon culte eſt tout mon crime, & l'on veut m'en punir.

Hélas ! ſerions-nous donc dans ces tems déplorables
Où l'erreur fit verſer le ſang de nos ſemblables ?
Quoi ! lorſqu'éclairant tout de ſon flambeau divin,
La raiſon veut enſemble unir Rome & Calvin !
Que, ſans approfondir tant de ſectes contraires,
Elle veut des humains faire un peuple de freres,
C'eſt le fer à la main qu'on veut nous convertir !
Barbares, de l'erreur il eſt tems de ſortir ;
Répondez : eſt-ce ainſi que ces premiers Apôtres,
Ces heureux Fondateurs de vos loix & des nôtres,
A leur culte enchaînoient la foule des mortels ?
Ont-ils du ſang humain arroſé les autels ?
La paix & la douceur étoient leurs ſeules armes.
D'une famille en deuil ils eſſuyoient les larmes:
Ils pardonnoient à ceux qui les ont accablés ;
Eſt-ce en nous maſſacrant que vous leur reſſemblez ?

Jeſus, dont nous ſuivons la morale divine,
A-t-il fait par le glaive adopter ſa doctrine?
A-t-il du fanatiſme enſeigné les chemins?
Vous a-t-il ordonné d'égorger les humains?
Dans ſes livres ſacrés l'humanité reſpire.
Ce n'eſt que ſur la paix qu'eſt fondé ſon empire.
Et de la foudre enfin il ne s'arma jamais
Que pour venger le juſte & punir vos forfaits.

O toi, dont l'univers adore la puiſſance,
Toi, qui lis dans mon cœur, qui vois mon innocence,
Dieu que j'implore, entends ma voix du haut des Cieux;
Ce jour eſt le dernier qui va luire à mes yeux;
Daigne éclaircir le doute où cet inſtant me plonge:
Si je ſuis égaré dans la nuit du menſonge,
Si jamais loin de toi mon cœur s'eſt écarté,
A mes regards mourans fais briller ta clarté:
J'embraſſe des Romains le culte & les miſteres;
Mais ſi, ſuivant en paix la trace de mes peres,
Je marche au vrai chemin qui conduit juſqu'à toi,
Dans ces heureux ſentiers, mon Dieu, raffermis-moi.
Tu vois comme en ce jour l'erreur me perſécute;

Tu ſais ſi j'ai commis le forfait qu'on m'impute ;
Hélas ! je voudrois bien, dans ces momens d'effroi,
N'avoir point d'autre crime à porter devant toi.
En permettant l'erreur que ce Sénat écoute,
Du crime de mon fils, tu me punis ſans doute :
Calas, qui de ta main reçoit ces châtimens,
Se livre, ſans murmure, aux plus cruels tourmens.
Mon Dieu, de tes Elus ſouffrir eſt le partage ;
Plus innocent que moi, tu ſouffris davantage.
Je t'offre mes douleurs : que cet affreux trépas
Trouve grace à tes yeux & déſarme ton bras ;
Et que mon ame enfin de mes fautes lavée,
Jouiſſe de la gloire à tes Saints réſervée.

De ma triſte innocence infortunés témoins,
Vous, dont les premiers ans m'ont coûté tant de ſoins,
Dont les charmes naiſſans font aimer la ſageſſe,
Mes filles, autrefois je flattois ma tendreſſe,
De vous laiſſer un jour dans les bras d'un Epoux.
Quel mortel courageux, hélas ! voudroit pour vous
Braver ce préjugé peut-être trop ſévere,
Qui flétrit les enfans du crime de leur pere ?

Et toi, dont le bonheur me fut ſi précieux,
Chere Epouſe, reçois mes plus tendres adieux.
Vivez, mes chers enfans, conſolez votre mere;
Et ſi de notre nom la gloire vous eſt chere,
Allez, après ma mort, tomber aux pieds du Roi;
Demandez-lui l'honneur que vous perdez en moi
Vous verrez qu'en ces lieux qu'on peint inacceſſibles,
Tous les cœurs, mes enfans, ne ſont pas inſenſibles.
Ce Prince bienfaiſant, touché de vos malheurs,
De ſon bandeau ſacré peut eſſuyer vos pleurs.
De nos vils ennemis démêlant l'artifice,
Il confondra leur brigue & vous rendra juſtice;
Mais rentrez dans vos droits, devenez généreux,
Et ne vous en vengez qu'en les rendant heureux;
Ce n'eſt qu'en pardonnant qu'un grand cœur ſe ſignale.

Adieu : j'entends déjà ſonner l'heure fatale.
Hélas! fut-il jamais un plus funeſte ſort.
On ouvre : c'en eſt fait.... Ah! votre pere eſt mort.

REMARQUES HISTORIQUES,

Sur l'Héroïde de Calas.

Page 148, vers 5.

De ma triſte maiſon cet ardent oppreſſeur.

Calas veut ſans doute parler ici du ſieur David, alors Capitoul à Toulouſe, qui a été ſon plus ardent perſécuteur, & qui depuis fut deſtitué du Capitoulat par arrêt du Parlement. On m'a aſſuré que cet homme étoit mort dans une phrénéſie violente, & qu'il s'étoit écrié pluſieurs fois : *Ah! mon cher Calas, pourquoi ſuis-je la cauſe de votre mort.*

Page 148, vers 18.

Mais comment ſe peut-il que ce jeune étranger.

M. Lavaiſſe, fils d'un Avocat au Parlement de Toulouſe, que M. Calas pere avoit invité à ſouper le ſoir même que Marc An-

toine s'eſt défait, & qui a eu le malheur d'être enveloppé dans cette affaire.

Page 149, vers 4.

Quand ſa crédulité qu'enflammoit un faux zele.

Marc-Antoine Calas, ainſi que ſa famille, profeſſoit la Religion Réformée, & cependant le peuple, perſuadé qu'il étoit mort martyr, lui fit faire un magnifique Service dans pluſieurs Egliſes de Toulouſe. Marc-Antoine étoit repréſenté par un ſquelette humain, tenant d'une main un écrit ſur lequel on liſoit : *Abjuration de l'Héréſie ;* & de l'autre une palme, ſimbole du martire.

Page 149, vers 10.

De ce maſſacre affreux, de cet horrible jour.

Il eſt ici queſtion de cette fête qu'on célebre tous les ans en mémoire d'un maſſacre de Proteſtans fait il y a environ deux ſiecles.

Page 154, vers 9.

Plus innocent que moi, tu ſouffris davantage.

Ce ſont les dernieres paroles de Jean

Calas qu'on s'eſt efforcé de rendre ici. Si dans le cours de cette Héroïde on trouve quelques ſentimens qui allarment la conſcience des perſonnes pieuſes, il ne faut pas oublier que c'eſt un Proteſtant qu'on y fait parler.

LA DUCHESSE
DE LA VALLIERE
A
LOUIS XIV.

Quid vota furentem,
Quid delubra juvant?

Virg. Æneid. Lib. 4.

AVERTISSEMENT.

AVERTISSEMENT.

Quelques personnes prétendent que le goût des Héroïdes eſt paſſé, comme ſi un genre ſuſceptible du plus grand intérêt & propre à développer les ſituations les plus terribles & les plus pathétiques, les paſſions les plus fougueuſes & les plus touchantes, pouvoit être ſoumis aux caprices d'une mode paſſagere. N'eſt-il pas vrai que tout ouvrage écrit avec pureté, avec élégance, & ſur-tout avec chaleur, eſt aſſuré, de quelque genre qu'il ſoit, de plaire aux gens de goût & d'intéreſſer les ames ſenſibles ? pourquoi rejetteroit-on une héroïde qui réuniroit ces qualités? Le ſuccès dépend donc uniquement du plaiſir que l'ouvrage procure & non de quelques ſyſ-

têmes particuliers. L'accueil que le Public a bien voulu faire à mes foibles essais en ce genre, me confirme encore dans mon opinion. Mais qui peut mieux exciter la curiosité qu'une Épitre à la tête de laquelle se trouve le nom de la Valliere, c'est-à-dire, le nom d'une des femmes les plus tendres qui ayent jamais existé? Si l'on en croit les Mémoires de Mademoiselle de Montpensier, mon héroïne infortunée, avant de faire profession, adressa effectivement à Louis XIV, une lettre qu'elle dicta au Comte de Lausun. Ici, l'on suppose qu'elle écrit elle-même à son auguste Amant, le lendemain qu'elle a quitté la Cour & qu'elle est entrée aux Carmelites. Jamais personnage ne fut plus intéressant, ni situation plus déchirante. Qu'on se figure la douleur de cette

Amante paſſionnée, qui tout-à-coup ſe voit abandonnée de tout ce qui lui eſt cher, & qui s'arrache à la pompe de la Cour la plus brillante pour aller s'enſevelir dans la retraite la plus rigoureuſe ; qu'on ſe repréſente cette triſte victime de l'amour proſternée au pied des autels, pleurant avec amertume des erreurs involontaires, luttant ſans ceſſe avec effort contre un penchant qui la maitriſe, & ſe dévouant aux auſtérités les plus effrayantes, & l'on conviendra que ce ſujet étoit un des plus heureux qu'on put rencontrer. Peu du moins offrent davantage ces combats du cœur, ces agitations tumultueuſes d'une ame tantôt entraînée par l'attrait d'une paſſion ſéduiſante, & tantôt effrayée par la voix d'une Religion qui nous arrache à nos foibleſſes. Il falloit ſans doute une main

plus habile pour y répandre ces images ſenſibles & vraies, ces tours nombreux & flateurs, cette mélancolie douce & touchante qui donne des charmes même à la triſteſſe.

Dans la Lettre de Gabrielle d'Eſtrées, j'ai cru, pour que cette femme intéreſſât, lui devoir ſuppoſer un caractere qu'elle n'avoit point; dans la Lettre dont je donne aujourd'hui une nouvelle édition, le ſeul moyen d'exciter l'intérêt étoit de peindre la Valliere telle qu'elle étoit : mais cette ſenſibilité exquiſe, cette modeſtie ſéduiſante, cette douceur inaltérable, ce cœur dont la droiture & la généroſité ne ſe ſont jamais démenties, enfin tout ce qui formoit le caractere de la Valliere eſt peut-être auſſi rare à trouver dans une femme, que difficile à peindre dans un ouvrage. Je ne

ſais par quelle fatalité les ames de la même trempe ne ſe rencontrent preſque jamais. Ne ſemble-t-il pas que la Valliere auroit mérité d'avoir à la Cour Henri IV pour Amant, Fenelon pour Directeur dans ſa retraite ; & Racine ou l'Auteur de Zaïre euſſent été dignes de la peindre dans une héroïde ? Quoiqu'il en ſoit, le Lecteur ne m'a point ſçu mauvais gré d'avoir évité ces exagérations qu'on prend aujourd'hui pour le ſublime du ſentiment, ces convulſions qui paſſent pour de l'énergie & de la chaleur, & enfin toute cette morgue ſéche & glaciale qui infecte notre Littérature. Aſſurément rien de tout cela n'auroit moins convenu pour peindre la Valliere, qui étoit douce, tendre, ſimple & naturelle.

L'intérêt qu'a excité la vie abrégée

que j'avois placée à la tête de la premiere édition, m'a déterminé à faire plus de recherches & à entrer dans de plus grands détails. En conséquence, la vie que je donne aujourd'hui est non-seulement plus étendue que la précédente, mais encore la plus complette de toutes celles qui ont paru jusqu'ici de la vertueuse & infortunée la Valliere, & ces développemens servent à faire connoître davantage l'Héroïne que j'ai choisie, la Cour où elle a vécu, & le Monarque qu'elle a aimé avec tant de constance & de désintéressement.

VIE
DE LA DUCHESSE
DE LA VALLIERE.

Louis XIV a joué un rôle ſi éblouiſſant dans l'Europe, qu'il imprime même encore aujourd'hui un caractere de grandeur ſur tout ce qui a rapport à ſon regne. Tandis que ce Monarque réſiſtoit ſeul aux efforts de tous les Souverains conjurés contre lui, que par des victoires accumulées, il reculoit les limites de ſon Empire, & que l'Univers retentiſſoit du bruit de ſes conquêtes & de ſa gloire, ſa Cour, ornée de la plus brillante jeuneſſe, réuniſſoit tout ce que les talens, les grâces & la magnificence peuvent avoir de plus flatteur & de plus écla-

tant. Les plus rares Beautés ſe diſputoient le cœur des Courtiſans les mieux faits & les plus galans. La Nature ne parût s'être repoſée ſi long-tems que pour faire du ſiécle de Louis XV l'époque la plus glorieuſe de la Monarchie françoiſe. Ce Prince, doué de la figure la plus impoſante & de la taille la plus avantageuſe, ne fut point inſenſible au milieu de tant de ſéductions. Marie de Mancini (1), niece du Cardinal de Mazarin, lui fit éprouver les premieres impreſſions de l'amour. Il conçut même le deſſein de l'épouſer; mais le Cardinal qui prévoyoit beaucoup d'obſtacles à cette union, n'oſa jamais y conſentir. Il maria ſa niece au Connétable Colonne. De toutes les paſſions que reſſentit ce Monarque, la plus flatteuſe

(1) Ce fut elle qui, en quittant le Roi pour aller en Italie, lui dit ce mot célebre : *vous êtes Roi, vous m'aimez, vous pleurez & je pars.*

pour lui & la moins onéreuſe à l'État, fut celle que lui inſpira Mademoiſelle de la Valliere, dont le déſintéreſſement ſincere & la tendreſſe portée à l'excès doivent lui faire à jamais pardonner ſes foibleſſes.

Louiſe-Françoiſe le Blanc de la Baume, Ducheſſe de la Valliere, étoit née le 6 Août 1644, dans la Province de Touraine, où ſa famille tenoit depuis longtems un rang diſtingué (2). On ne ſait pas préciſément quel âge elle avoit lorſqu'elle vint à la Cour, ni de quelle maniere elle y fut introduite : on ſait ſeulement qu'elle étoit fille d'honneur de Madame (3), & qu'elle

(2) Louiſe-Françoiſe le Blanc de la Baume, Ducheſſe de la Valliere & de Vaujour, Baronne de Saint Criſtophe, fille de Laurent, troiſieme du nom, Marquis de la Valliere, Gouverneur d'Amboiſe, & de Françoiſe le Prevoſt. Elle étoit petite fille d'une Demoiſelle de la maiſon de Beauvau, de la Branche dite *du Rivau*.

(3) Henriette-Anne Stuart, ſœur de Charles II,

avoit à-peu-près dix-huit ans, lorſqu'elle conçut pour Louis XIV une paſſion que ce Monarque eut toujours ignorée, ſi le haſard ne l'en eut inſtruit. Pendant une belle ſoirée d'été, la Valliere, avec pluſieurs de ſes compagnes, alla prendre le frais dans le parc de Vincennes. Louis XIV, accompagné d'un Favori, ſoupçonnant qu'elles alloient à quelque rendez-vous, les ſuivit par curioſité. Après pluſieurs tours de promenades, elles s'aſſirent ſur un banc. Louis XIV caché près d'elles derriere un gros arbre, écoutoit leur converſation. Ce fut d'abord des éloges exagérés d'un ballet que pluſieurs Seigneurs de la Cour venoient d'exécuter, & où le Roi lui-même avoit

Roi d'Angleterre & premiere femme du Duc d'Orléans, frere unique du Roi, mourut à S. Cloud le 2 Juin 1670, âgée de 26 ans. Elle étoit une des beautés célébres du tems, & ſon eſprit a le plus contribué à répandre à la Cour les grâces & la politeſſe.

danſé. Chacune vantoit le mérite de celui des Courtiſans pour lequel elle ſe ſentoit plus de penchant. Les avis furent partagés ; elles diſputerent long-tems : mais n'ayant pu s'accorder, elles prirent pour juge la Valliere, qui, juſqu'à ce moment, avoit gardé le ſilence. Celle-ci dit, avec franchiſe, que de tous les hommes de la Cour, celui qui lui paroiſſoit le plus dangereux pour un cœur ſenſible, étoit, ſans contredit, le Roi ; enſuite elle exalta, avec enthouſiaſme, ſa bonne mine, ſon air majeſtueux & galant, ce ſon de voix noble & inſinuant, ſa grace à danſer. Mais, ajouta-t-elle, heureuſement la ſupériorité de ſon rang ôte toute eſpérance. Louis XIV enchanté d'un éloge auſſi indirect, s'occupa toute la nuit du moyen de reconnoître celle qui penſoit ſi avantageuſement de lui & que l'obſcurité lui avoit empêché de diſtinguer. Bientôt les filles d'honneur publie-

rent le goût de la Valliere pour le Roi. On regarda cette paſſion comme le rêve d'une imagination échauffée par la lecture des Romans. On ne fit qu'en plaiſanter par-tout. Le lendemain, le Roi ſe rend chez Madame ; parmi les filles d'honneur de cette Princeſſe, il en remarque une dont la figure lui parut plus intéreſſante que les autres. Je voudrois bien, dit-il au Duc de Roquelaure en déſignant la Valliere, que ce fût celle-ci qui m'aimât. Sire, vous ne vous trompez pas, répondit le Duc. Le Roi s'approcha d'elle, la ſalua reſpectueuſement. La Valliere trembla, rougit. La modeſtie & l'embarras lui prêterent de nouveaux charmes. Il la raſſura & lui dit les choſes les plus obligeantes. Elle y répondit avec décence. Le Roi tranſporté reconnut avec plaiſir le même ſon de voix qu'il avoit entendu la veille. Depuis ce moment, il ne fit attention qu'à elle, il chercha l'occa-

ſion de l'entretenir ; & dans l'eſpérance de s'en procurer, il redoubla ſes aſſiduités auprès de Madame. Le peu de vraiſſemblance qu'un Monarque de vingt-trois ans entouré des plus belles femmes de ſon Royaume, ſe fût décidé en faveur de la Valliere, fit d'abord croire aux Courtiſans que Madame ſeule étoit l'objet de ſes fréquentes viſites. Cette Princeſſe ambitieuſe & coquette le crut elle même d'autant plus aiſément qu'elle le ſouhaitoit. Mais on s'apperçut bientôt qu'elle ne ſervoit que de prétexte. (4).

Le Roi timide encore, craignoit de faire

---

(4) Toute la famille Royale fut allarmée de l'intelligence ſecrette qu'on crut remarquer entre Louis XIV. & ſa belle-ſœur. Le Roi ne fit que conſerver pour elle un fond d'eſtime & d'amitié que rien ne put altérer. On ſait que c'eſt à cette Princeſſe qu'on doit la Bérénice de l'illuſtre Lacine. Il ſemble que le caractere de Bérénice ſoit préciſément celui de la Valliere, & les vers ſuivans

éclater une paſſion que tant de perſonnes avoient intérêt de traverſer. Un jour il rencontra la Valliere ſeule ; il hazarda de l'inſtruire des ſentimens qu'elle lui avoit inſpirés. La Valliere déconcertée, fit tont ce qu'elle put pour cacher au Roi le trouble & l'impreſſion qu'il lui cauſoit. Après cette déclaration, Louis ſe crut en droit d'écrire. On ne faiſoit point de réponſe. Benſerade, auſſi fin Courtiſan que bel Eſprit, trouvant la Valliere plongée dans de profondes réflexions, lui demanda le ſujet de ſa rêverie. *Je cherche*, dit-elle, *comment il faudroit écrire à quelqu'un à qui l'on ne voudroit pas donner d'eſpérance ; mais qu'on ne voudroit pas affli-*

---

paroiſſent le déſigner clairement. C'eſt Titus qui parle :

Elle paſſe ſes jours, Paulin, ſans rien prétendre,
Que quelque heure à me voir & le reſte à m'attendre.

Et ailleurs, Bérénice dit :

Voyez-moi plus ſouvent, & ne me donnez rien.

ger. Benſerade s'en chargea & lui fit une réponſe qui ne promettoit rien & qui ſe rétractoit comme ſi elle avoit promis. Le Roi, enchanté de la lettre de la Valliere, eut auſſi recours à Benſerade pour y répliquer. Celle-ci de ſon côté, pour ſoutenir l'idée que la premiere lettre avoit donnée de ſon eſprit, s'adreſſa à ce même Benſerade, qui par ce moyen devint le Confident de ces deux Amans, ſans que ni l'un ni l'autre s'en doutaſſent. Louis, flatté de trouver tant d'eſprit à celle en qui il connoiſſoit tant de charmes, réſolut, à quelque prix que ce fût, de déclarer ſes ſentimens avec plus de liberté. Pour entrer dans l'appartement de la Valliere, il falloit paſſer par celui d'une de ſes compagnes. Le Roi fit gagner celle-ci qui, n'étant pas aſſez jolie pour eſpérer d'être aimée du Roi, ſe trouva du moins heureuſe d'être la Confidente de ſes amours.

Elle promit de faire tout ce qu'on exigea d'elle. En conséquence, le Roi s'introduisit de nuit dans sa chambre, par la fenêtre, en montant sur le plomb qui bordoit le toit du Palais, & de-là il passa dans l'appartement de la Valliere. Celle-ci voit avec une extrême surprise le Roi tomber à ses genoux. Elle craint la témérité d'un Amant; elle veut fuir; le Roi la retient & la rassure par tout ce qu'il put trouver de plus engageant. D'abord interdit par la timidité d'une passion véritable, mais bientôt enhardi par la certitude d'être aimé, il exprime avec vivacité tout l'amour dont il est pénétré. Alors il révele la conversation dont il avoit été témoin dans le parc de Vincennes, & dont il promet de garder éternellement le souvenir. La Valliere se croit perdue dès qu'elle sait que le Roi est instruit de sa passion. Elle fait tout ce qu'elle peut pour donner

donner un autre ſens à ſes paroles. La nuit étoit avancée ; la Valliere prie ſon Amant de ſe retirer ; il ne la quitte qu'avec peine : enfin il obéit. Le Roi, cent fois plus amoureux depuis ce moment, fut enchanté de cette ſimplicité, de cette innocence, de ces grâces naïves & modeſtes, bien plus dangereuſes que des beautés régulieres. Jamais deux jeunes cœurs ne s'aimerent de meilleure foi. Louis XIV mit dans ce commerce tout ce que ſon ame avoit de grand & de paſſionné ; la Valliere, tout ce que la ſienne avoit de tendre & de délicat. Quelques jours après, Madame de Navailles, femme d'une vertu rigide & qui avoit inſpection ſur les filles d'honneur de Madame, apprit que, pendant la nuit, on avoit apperçu ſur les plombs un homme de bonne mine. Elle fit poſer des barreaux de fer aux fenêtres de la Valliere. Celle-ci, ſenſible

à cet affront qui ne désignoit qu'elle, s'en plaignit. Le lendemain on fit poser de pareilles grilles à toutes les fenêtres. Par ce moyen toute communication fut interrompue. Le Roi furieux fit de séveres réprimandes à Madame de Navailles qui représenta pour excuses qu'elle n'avoit fait que son devoir. Le Monarque adouci sentit son tort, lui tendit la main avec grace, & lui rendit sa bienveillance.

Tandis que Louis XIV, certain d'être aimé de la Valliere, désespéroit de vaincre sa vertu qu'il attaquoit toujours en vain, le Surintendant de ses Finances, Fouquet, célebre par sa fortune, sa prodigalité & sa disgrace, osa se flatter d'en triompher. Fouquet n'avoit pu voir impunément les charmes de la Valliere. Il lui offrit une fortune considérable, si elle vouloit répondre à sa passion. Elle rejetta avec mépris sa proposition & n'en instruisit point le Roi. Ce

Surintendant ignoroit quel étoit ſon Rival, tant le ſecret étoit gardé avec exactitude.

Nos deux Amans ſe voyoient tous les jours chez Madame; mais ils n'oſoient ſe parler. A peine permettoient-ils à leurs regards d'exprimer tout ce qu'ils éprouvoient. La Valliere naturellement modeſte & timide mettoit tout en uſage pour ne rien faire ſoupçonner. Le Roi de ſon côté prenoit les plus grandes précautions pour ne point expoſer ſa maîtreſſe. Leur amour augmentoit tous les jours: mais les moyens de ſe le dire devenoient plus difficiles par la vigilance avec laquelle ils étoient obſervés. Cette contrainte engageoit le Roi à envelopper ſous des fictions ingénieuſes le ſecret de ſon cœur. Madame, depuis ſon mariage avec Monſieur, avoit introduit à la Cour une émulation d'eſprit, une politeſſe & des grâces dont on n'avoit point encore eu d'idée. Le Louvre devint le centre du goût,

de la galanterie & de la décence. Toutes les autres Cours de l'Europe s'efforçoient de ſe modeler ſur celle de France. Les jours n'étoient qu'un enchaînement de fêtes & de ſpectacles. On ſait que dans ces ſortes de plaiſirs, jamais Prince ne porta plus haut la pompe & la magnificence. La Valliere fut deux ans l'objet caché de toutes ces fêtes. Un jeune Valet de chambre du Roi, nommé Belloc, dit M. de Voltaire, compoſoit pluſieurs récits mêlés à des danſes, tantôt chez la Reine & tantôt chez Madame, & ces récits exprimoient, avec miſtere, le ſecret de leurs cœurs qui ceſſa bientôt d'être un ſecret. En 1662, ajoute cet illuſtre Ecrivain, on fit un Carouſel vis-à-vis des Thuilleries, dans une vaſte enceinte qui en a retenu le nom *de la Place du Carouſel.* Il y eut cinq quadrilles. Le Roi étoit à la tête des Romains, ſon frere, des Perſans; le Prince de Condé, des Turcs; le Duc d'Enguien ſon fils, des

Indiens, & le Duc de Guiſe (5), des Américains. Tous ces divertiſſemens publics étoient autant d'hommages rendus à la Valliere. Confondue dans la foule, elle goûtoit le plaiſir ſecret & flatteur de ſe voir adorée d'un des plus puiſſans Monarques de l'Europe. Louis XIV, à travers tous les regards attachés ſur lui, ne diſtinguoit que ceux de ſa maitreſſe. Madame qui avoit cru longtems que toutes ces galanteries lui étoient adreſſées, ouvrit enfin les yeux. Flattée des ſentimens qu'elle s'imagina avoir inſpirés au Roi, enorgueillie de la victoire qu'elle penſa avoir remportée ſur toutes les autres femmes de la Cour, elle ne ſe vit détrompée qu'avec douleur. Elle en conçut un ſi violent dépit, qu'elle chercha chaque jour

(5) Il étoit petit-fils du fameux Duc de Guiſe le Balafré. Ses avantures romaneſques firent dire à ceux qui le voyoient courir avec le Prince de Condé: *voilà les Héros de la Fable & de l'Hiſtoire*,

de nouvelles occaſions de mortifier la Valliere. Elle la fit obſerver plus rigoureuſement que jamais, & elle ne fut pas moins irritée de la trouver innocente, que de trouver le Monarque infidele. La Valliere conjuroit le Roi de laiſſer à Madame une erreur qui la rendoit moins malheureuſe. *Je n'ai pas*, dit le Roi, *l'art de diſſimuler à ce point : mais*, répondit la Valliere, *ſi je vous en priois.* Toutes les fureurs de la Princeſſe ne ſervirent qu'à allumer davantage la paſſion du Roi. Bientôt il n'en fit plus miſtere. On raconte qu'un jour étant à la promenade dans le parc de Verſailles avec les principales Dames de la Cour, il ſurvint une petite pluie : Louis XIV, avec cette galanterie qui donne du prix aux moindres choſes, ſans s'embarraſſer des autres femmes, donna la main à la Valliere, & tint même long-tems ſon chapeau au-deſſus de ſa tête, de peur qu'elle ne fût

mouillée. Quelque-tems après, il ſe paſſa une aventure bien plus déciſive. La Reine-mere (6) fit une loterie de bijoux. Le Roi gagna des braſſelets d'un grand prix. Chacune des femmes de la Cour ſe flattoit au fond du cœur que le Roi alloit leur en offrir le cadeau : Madame, ſur-tout, ne voyoit qu'elle à qui il pût convenir. La Valliere étoit retirée dans un coin pour s'enivrer à ſon aiſe du plaiſir de regarder ſon Amant. Le Roi s'approche & lui préſente les braſſelets. *Ils ſont beaux*, dit-elle en baiſſant les yeux & faiſant un mouvement pour les rendre : *&*, reprit le Roi, *ils ſont en de trop belles mains pour rentrer dans les miennes.* La Valliere rougit ; tous les Spectateurs furent ſurpris, & chacun ſe tut. Henriette

(6) Anne d'Autriche, veuve de Louis XIII & mere de Louis XIV. Elle mourut à Paris le 20 Janvier 1666, dans ſa ſoixante-cinquieme année. Elle étoit fille, ſœur, femme & mere de Roi.

vit avec impatience l'amour du Roi pour ſa fille d'honneur ſe manifeſter chaque jour par des préférences auſſi marquées & par les préſens les plus magnifiques. Le Monarque exigea que la Valliere, ornée de toutes ſes pierreries, ſe préſentât devant Madame; cette Princeſſe lui demanda, en préſence de Louis XIV, de qui elle tenoit ces bijoux : c'eſt moi qui les lui ai donnés, répondit bruſquement le Roi. Madame ne dit rien; mais elle conſerva dans le fond de ſon cœur un reſſentiment qu'elle ſe propoſoit de faire éclater, lorſque l'occaſion lui paroîtroit favorable. Elle ne ſe borna pas à rompre les parties de chaſſe où la Valliere, en habit d'amazone, ſe diſtinguoit par l'élégance de ſa taille : elle ſe plaignit encore hautement de l'outrage qu'on lui faiſoit en choiſiſſant ſa maiſon pour un commerce de cette nature. Elle communiqua ſes ſcrupules apparens à la Reine-mere. Elles convin-

rent toutes deux qu'elles en parleroient à la Valliere. Elles la firent venir, & lui reprocherent, avec une hauteur & une dureté ſans exemple, d'exciter la diſcorde & le divorce dans le ſein de la famille Royale. La Valliere confuſe, déſeſpérée de recevoir tant d'humiliations, réſolut d'aller enſevelir ſa honte & ſa douleur dans le fond d'un cloître. Sans avoir communiqué ſon deſſein à qui que ce fut, elle ſe rendit aux Dames de Sainte Marie à Chaillot, & s'enferma ſeule pour pleurer en liberté. Le Roi apprend cette nouvelle, il eſt comme frappé de la foudre; il quitte les Ambaſſadeurs auxquels il donnoit audience, monte à cheval & court à toute bride à Chaillot. Il ſe préſente devant Mademoiſelle de la Valliere, qui, touchée de cette marque de tendreſſe, ne peut retenir ſes larmes. Cet heureux Amant reſſentit toute l'émotion qu'il cauſoit. Après un aſſez long entretien,

il conjura la Valliere de retourner à la Cour. Elle s'en défendit beaucoup en alléguant les mortifications auxquelles elle étoit exposée. Le Roi promit d'y mettre ordre, & la sollicita de si bonne grace, qu'elle n'eut pas la force de résister à tant d'instances. Louis XIV la ramena en triomphe chez Madame, à qui il la recommanda comme la personne qui lui étoit la plus chere. Dès que la Reine vit son fils, elle lui dit : *il faut convenir que vous n'êtes gueres maître de vous.* Si je ne le suis pas de moi, répondit le Roi, je le serai de ceux qui m'outragent.

La Valliere faisoit tout ce qu'elle pouvoit pour faire oublier à Madame le don des Brasselets ; mais sa soumission & sa douceur ne servoient qu'à la faire humilier davantage. Quelquefois le Roi la trouvoit toute en pleurs, & elle n'étoit jamais si belle que lorsque l'affliction rendoit encore plus touchant cet air de langueur qui lui

étoit naturel. Il l'avoit déjà pressée d'accepter une maison particuliere ; mais elle l'avoit toujours refusée, en lui représentant qu'un pareil éclat ne feroit qu'animer ses ennemis. L'idée d'être Maîtresse du Roi, d'être par-tout citée comme telle, la faisoit frémir. Sans cesse partagée entre la crainte d'affliger la Reine, la honte d'afficher sa foiblesse & le plaisir de se livrer à un penchant que la contrainte ne faisoit qu'augmenter, elle céda enfin aux pressantes sollicitations de son Amant, & consentit, en quittant Madame, à prendre au Louvre un appartement par lequel la Reine étoit obligée de passer pour aller à la messe. Elle s'imagina qu'étant continuellement sous les yeux de la Reine, elle pourroit plus aisément éloigner les soupçons. Elle ne cessoit de recommander au Roi d'avoir pour sa femme tous les égards dont il étoit capable, & de continuer ses assiduités auprès de

Madame. Alors Louis XIV vit ſa Maîtreſſe plus fréquemment que jamais, dès qu'il put la voir ſans gêne. Il étoit bien certain d'être aimé; mais il n'avoit pu encore triompher de la vertu de celle qu'il aimoit: enfin, après deux ans de réſiſtance, il fut heureux. La Valliere porta dans ſon ſein des fruits de ſa foibleſſe: mais elle prit tant de précautions, que perſonne à la Cour ne s'en apperçut: cependant le terme arriva: la Valliere, après un travail laborieux, mit au monde Mademoiſelle de Blois (7).

(7) Marie-Anne de Bourbon, d'abord nommée Mademoiſelle de Blois, née le 6 Octobre 1666, légitimée le 13 Mai 1667, mariée le 16 Février 1680 à Armand, Prince de Conti, Couſin du grand Condé, veuve ſans poſtérité le 9 Octobre 1685, morte le 3 Mai 1739. De tous les enfans du Roi, elle fut la plus reſſemblante à ſon pere. Elle avoit le port & l'air noble de Louis XIV. Les graces & la douceur de ſa mere. Elle étoit ſi belle, que l'Ambaſſadeur de Maroc en recevant le portrait du Roi, demanda celui de la

Midi étoit prêt à ſonner. La Reine alloit paſſer pour entendre la meſſe. Elle entre ; elle voit l'appartement garni de tubéreuſes, de fleurs d'orange & d'autres odeurs mortelles aux femmes en couche. On dit à la Reine que la Valliere avoit été toute la nuit tourmentée d'une colique. La Reine s'approche de ſon lit, & lui parle avec bonté de ſon état. Le bruit ſe répand que la Valliere étoit accouchée. La Reine le détruit elle-même en racontant ce qu'elle a vu. Le lendemain, la Valliere aimant mieux mourir que de laiſſer ſoupçonner ſa fragi-

---

Princeſſe ſa fille. Comme elle avoit eſſuyé beaucoup d'infidélités de ſes Amans, Perigny fit ce Couplet pour elle.

> Pourquoi refuſez-vous l'hommage glorieux
> D'un Roi qui vous attend & qui vous fait ſi belle ?
> Puiſque l'amour à Maroc vous appelle,
> Partez ; c'eſt peut-être en ces lieux
> Qu'il vous garde un Amant fidele.

lité, ſe leve, s'habille & reçoit la Reine au moment qu'elle alloit à la meſſe & qu'elle en ſortoit. Ce ſecret étoit ſon unique conſolation.

Madame, qui avoit vu échouer toutes les entrepriſes qu'elle avoit formées pour rompre cette intelligence, fit part de ſes chagrins à Olimpe de Mancini, Comteſſe de Soiſſons; celle-ci engagea le Marquis de Vardes, ſon Amant, à ſeconder Madame. Le Comte de Guiche, fils aîné du Maréchal de Gramont, jeune homme plein d'eſprit, de courage & d'audace, que Madame écoutoit favorablement, s'unit à eux. Ils eſpéroient que s'ils parvenoient à faire éloigner la Valliere, ils reſteroient les maîtres de la Cour. Ils s'imaginoient que ſi, par quelques moyens, la jeune Reine pouvoit connoître les nouvelles amours du Roi, ce Prince ſe verroit bientôt forcé de renoncer à ſa Maîtreſſe. Il

doit paroître étonnant que la Reine (8) ne ſçut rien d'une intrigue qui occupoit toute la Cour : mais ſi l'on fait réflexion à la crainte & au reſpect que Louis XIV inſpiroit à tous ceux qui l'approchoient, on ne ſera plus ſurpris qu'aucun Courtiſan n'ait oſé découvrir ce ſecret. Chacun craignoit par une pareille indiſcrétion d'encourir la vengeance & l'indignation du Monarque. C'eſt pourquoi les ennemis de la Valliere eurent recours à une artifice qui ne les compromit point. En conſéquence Madame, la Comteſſe de Soiſſons & leurs Amans arrêterent que le plus ſûr expédient pour réuſſir, étoit de faire

(8) Marie-Théreſſe d'Eſpagne, femme de Louis XIV. Elle avoit la foibleſſe ſinguliere pour une Reine de craindre qu'on ne la mépriſât. Sa ſanté étoit languiſſante; elle étoit ſouvent malade. Elle diſoit à la Molina, femme qu'elle avoit amenée d'Eſpagne avec elle : *Je ſouffre beaucoup ; cependant on ne le croit pas, il faudra que je meure pour me juſtifier.* Morte le 30 Juillet 1683.

parvenir à la jeune Reine, comme de la part du Roi d'Eſpagne, une lettre qui l'inſtruisît de tout ce qu'elle ignoroit. De Vardes compoſa la lettre en françois; de Guiche la traduiſit en eſpagnol. La lettre parvint à ſa deſtination, ſans que perſonne ſe doutât pour lors d'où elle venoit. La Reine qui aimoit paſſionnément ſon mari, & qui en étoit fort aimée dans la premiere année de ſon mariage, fut outrée de douleur. La Reine-mere prit ſon parti. Le Roi furieux ne ſavoit qui devoit être l'objet de ſon reſſentiment. Il mit tout en uſage pour le découvrir. Il s'adreſſa même au Marquis de Vardes en qui il avoit la plus aveugle confiance. Le Marquis feignant de la ſurpriſe, fit adroitement tomber les ſoupçons ſur Madame de Navailles qu'il ſavoit n'être pas aimée du Roi. Ce Prince le crut. Madame de Navailles & ſon mari eurent beau proteſter de leur innocence : la Valliere s'efforça vainement d'intercéder pour eux,
ils

Ils furent ſacrifiés & furent obligés de ſe défaire de leurs charges & de ſe retirer de la Cour. Le Marquis fâché au fond du cœur des déſordres dont il étoit cauſe, conſidéra avec peine la profondeur de l'abîme où il avoit eu la foibleſſe de s'engager : mais il n'étoit plus tems de reculer.

La jeune Reine, toujours affligée de voir que la Valliere occupoit ſeule le cœur du Roi, porta ſes plaintes à l'Ambaſſadeur d'Eſpagne : l'Ambaſſadeur, en habile Courtiſan, ſentit combien il étoit dangereux de ſe mêler d'une affaire auſſi délicate, & ſous un prétexte, il refuſa de s'en charger. Cette Princeſſe, déſeſpérant de ramener ſon mari, tomba dangereuſement malade. Le Roi parut ſenſible à ſon chagrin & à ſa maladie ; mais n'en demeura pas moins attaché à Madame de la Valliere. Ce fut quelque-tems après que Louis XIV la fit Ducheſſe (9). Il voulut

(9) La Valliere fut d'abord Dame, par acquiſition

même qu'elle fût présentée à la Cour, & que la Reine l'a reçût avec toute la distinction due à sa nouvelle dignité. Vu les dispositions où cette Princesse étoit à son égard, l'entreprise devenoit hardie & la négociation difficile. Madame de Montausier, femme de beaucoup d'esprit & d'adresse, fut choisie pour la faire réussir : mais dans le même tems la jeune Reine accoucha & fut pendant quelques jours en très-grand danger. Le Roi en parut fort affligé. La Reine saisit l'oc-

---

& don de Louis XIV, de la terre de Vaujour & Chateaux, premiere Baronnie d'Anjou, & de celle de S. Christophe en Touraine, puis créée Duchesse-Paire sous le nom de Vaujour la Valliere, avec extension à sa fille Marie-Anne légitimée de France, & aux descendans mâles & femelles de cette derniere, par Lettres-Patentes du mois de Mai 1667, regiſtrées en Parlement le 14 du même mois, à charge de réunion au Domaine à défaut de postérité mâle & femelle. Mademoiselle de Blois ayant épousé le Prince de Conti, céda par démission sa Duché-Pairie à son Oncle le Marquis de la Valliere.

casion. Elle s'unit avec son Confesseur pour engager le Roi à marier la Valliere. Louis XIV voulant ménager l'état de la Reine, dit que, si la Valliere y consentoit, il ne s'y opposeroit pas. On proposa ce mariage au Marquis de Vardes ; mais ses liaisons avec la Comtesse de Soissons l'empêcherent de l'accepter.

Madame, de son côté, ne négligeoit rien pour dégoûter le Roi de sa Maîtresse. Elle donna à ce Prince un superbe divertissement, où elle fit trouver, à dessein, une femme d'une beauté remarquable. Il n'y fit nulle attention. Son cœur étoit uniquement occupé de la Valliere ; & les efforts qu'on faisoit pour l'en détacher, ne firent que la lui rendre encore plus chere. Cependant, quelque certain qu'il étoit d'être aimé, il voulut éprouver la Valliere ; il feignit de rechercher plusieurs Dames de la Cour. On assure même qu'il alla plus loin avec l'une d'elles : mais

cette intrigue ne fut pas de longue durée. Du moins la Valliere qui avoit beaucoup d'eſtime pour le Roi & beaucoup de confiance en lui, parut l'ignorer. Elle ne prit aucun ombrage des aſſiduités que ſon Amant rendoit à d'autres Beautés célebres. Son peu de jalouſie piqua la vanité du Roi. Il ſe plaignit de ſon indifférence. La Valliere s'excuſa en diſant qu'elle lui croyoit trop d'honneur pour manquer à ſes engagemens, & le cœur trop ſenſible pour ceſſer de l'aimer. Il y eut cependant, durant quelques jours, entre ces deux Amans un léger nuage qui diſparut bientôt pour faire place à de nouvelles preuves de leur paſſion. La Valliere trouva tant de plaiſir dans ce raccomodement, qu'elle dit au Roi : *Sire, raccomodons - nous ſans ceſſe. Ah ! plutôt*, dit ce Prince, *ne nous brouillons jamais.*

Louis XIV, malgré toutes ſes recherches, n'avoit pu découvrir d'où venoit la lettre qu'on avoit écrite à la Reine : le haſard lui

en révéla le miſtere. Il apprit que, malgré ſes déſenſes, le Comte de Guiche continuoit à rendre des aſſiduités à Madame. Il le relégua à Marſeille. Cette Princeſſe, pour ſe conſoler de la perte de ſon Amant, forma quelque deſſein ſur Vardes; mais elle ne put jamais lui faire abandonner la Comteſſe de Soiſſons. Celle-ci, fiere de ce ſuccès, tint ſur le compte de Madame des propos indiſcrets qui lui parvinrent. Madame, n'écoutant que ſon reſſentiment, conçut le deſſein de ſe venger à quelque prix que ce fût. Elle découvrit au Roi le ſecret de la lettre eſpagnole qu'ils avoient concertée enſemble. Ce Monarque, irrité de ſe voir auſſi lâchement trahi par ceux qu'il avoit le mieux aimé, envoya de Vardes dans un cachot à la Citadelle de Montpellier (10), & exila la Com-

(10) Ce de Vardes étoit un des plus aimables hommes de la Cour. Il avoit, par ſon mérite, ſçu s'attirer la faveur de Louis XIV, qu'il perdit par foibleſſe. Ce

teſſe de Soiſſons dans le Gouvernement de Champagne qu'avoit ſon mari. Madame fut la ſeule qui ſe ſauva du naufrage ; & de Vardes, qui étoit ſur le point d'être fait Duc (11), vit ainſi toutes ſes eſpérances s'évanouir.

Le logement qu'occupoit la Valliere au Louvre, l'avoit expoſée à des dangers évi-

---

Monarque qui l'aimoit, ſe vit forcé de le punir. Mais bientôt il s'appaiſa. On lui donna d'abord la Citadelle pour priſon, & enſuite la ville de Montpellier. Il eût enfin la permiſſion d'aller de Montpellier à Aigues-Mortes. Ce Courtiſan adoucit la rigueur de ſon exil, en s'appliquant à l'étude des Sciences où il acquit de grandes connoiſſances. Il mourut aimé & regretté de toute la Province de Languedoc.

(11) Le Cardinal de Mazarin, ſollicité par pluſieurs perſonnes de qualité, & ne voulant déplaire à perſonne, avoit promis depuis longtems à chacune d'elles, de la comprendre dans la nombreuſe promotion de Ducs qu'il devoit faire. De Vardes s'étoit mis ſur les rangs. Ce fut à cette occaſion que le Cardinal dit : « J'en ferai tant » qu'il ſera honteux de l'être, & honteux de ne l'être » pas. »

dens. Le Roi eut le courage de contraindre ſa paſſion quelque-tems. Il attendoit des momens favorables pour s'y livrer, lorſque Anne d'Autriche vint à mourir. Louis XIV, en perdant ſa mere, vit ceſſer l'obſtacle qu'il redoutoit davantage. Il ſollicita de nouveau la Valliere d'accepter une maiſon ſéparée. Il lui fit obſerver que c'étoit l'unique moyen de la ſouſtraire aux regards d'une Cour ſurveillante, & d'être à portée de ſe voir chaque jour plus libremenr. Il fallut enfin conſentir à tout ce que le Roi voulut; on lui donna l'hôtel de Biron qu'on fit meubler de la maniere la plus riche & la plus ſomptueuſe. Ce Monarque ne s'en tint pas-là. Il gratifia le frere (12) de la Valliere d'une Charge

---

(12) Ce frere fut le pere du premier Duc de la Valliere, mort le 21 Août 1739.

Elle avoit encore un autre frere, dit le Chevalier de la Valliere. Il s'étoit diſtingué dans pluſieurs ſiéges & combats. Fort jeune encore, il fut fait Maréchal de

considérable, & lui procura un mariage avantageux.

Le Roi ne respiroit que pour adorer la Valliere. Tout le reste lui étoit indifférent. Ce mélange singulier de tendresse & de vertu que Louis remarquoit en elle, ranimoit sans cesse sa passion, & produisoit sur son cœur un plus grand effet qu'auroit produit le manége de la coquette la plus adroite. Elle sut conserver la pudeur jusques dans l'ivresse même du plaisir. A chaque faveur que la Valliere accordoit à son Amant, c'é-

---

Batalle sous le Maréchal de Gramont. Il fut tué au premier siége de Lerida à l'âge de 26 ans en 1644. Ce jeune homme avoit donné les plus grandes espérances. Nous avons de lui un Ouvrage intitulé, *des Pratiques & des Maximes de la Guerre.* On lui attribue encore un autre Livre qui a pour titre, *le Général d'Armée.* Ces deux productions sont fort estimées, & font voir que le Chevalier de la Valiere n'étoit pas moins habile dans la théorie que dans la pratique. Il fut universellement regretté.

toit une nouvelle résistance de sa part ; & Louis, en l'obtenant, s'imaginoit toujours remporter une nouvelle victoire. Chaque foiblesse étoit pour elle la premiere de toutes. Elle étoit honteuse d'être maîtresse, d'être mere, d'être Duchesse. Elle prenoit plaisir à se dérober dans la foule ; elle auroit voulu se cacher à tous les yeux. Sa douceur, sa délicatesse, sa décence, sa modestie l'affermirent plus que jamais dans un cœur que ses agrémens avoient séduit. Le Roi sentoit trop bien qu'il auroit pu, partout ailleurs, trouver des plaisirs plus faciles : mais qu'il ne pouvoit goûter le véritable amour que dans le commerce de la Valliere. Il ne voyoit partout que des beautés qui briguoient ouvertement l'honneur de le subjuguer, & qui paroissoient vaincues même avant qu'il eût pensé à les attaquer. Avec la Valliere, il avoit gouté le plaisir si rare pour un Prince & si flateur pour un cœur délicat d'en-

flammer par gradation l'Amante la plus tendre & la plus vertueuse. Aussi ne se plaisoit-il qu'avec elle. Il trouvoit tant de charmes dans sa conversation, que souvent il passoit de suite des jours entiers & la moitié des nuits à l'entretenir. Un jour qu'ils étoient enfermés ensemble, la Valliere ressentit tout-à-coup les douleurs de l'enfantement. Elles devinrent si pressantes que le Roi n'eut pas le tems d'appeller du secours. Il se vit même dans la nécessité de l'aider à mettre au monde le Comte de Vermandois (13). Il prit à la Valliere une telle foiblesse, que les Dames qui étoient survenues, la crurent morte. Le Roi étoit dans la plus violente agitation.

---

(13) Louis de Bourbon, Comte de Vermandois, Amiral de France, né le 2 Octobre 1667 & légitimé le 22 Février 1669. Il mourut au siége de Courtroy vers la fin de 1683. On a cru long-tems qu'il étoit le prisonnier de la Bastille, appellé *l'Homme au masque de fer*. Quelques personnes le croyent même encore aujourd'hui.

Dans l'excès de ſon déſeſpoir, il ſe jettoit à genoux, & s'écrioit : *Grand Dieu, prenez tout ce que je poſſede, & rendez-moi la Valliere.* Il ne la quittoit pas un inſtant. Il ſe faiſoit ſervir auprès d'elle. La Valliere ne ſe rétablit que lentement. Elle en conſerva une maigreur exceſſive & une ſi grande foibleſſe dans la moitié du corps, qu'elle ne marchoit plus qu'avec peine. Rien cependant n'apportoit de changement à l'inclination du Roi. La Valliere occupoit toujours la premiere place dans ſon cœur. Ce Monarque ne ceſſoit d'avoir pour elle les égards les plus tendres & les plus diſtingués. Elle lui avoit fait préſent d'un habit magnifique. Senſible à cette galanterie, il le porta longtems ; & quelques jours après il lui envoya en échange une parure de diamans extrêmement riche. Le Roi un autre jour faiſoit la revue de ſes Troupes à Vincennes, en préſence des Ambaſſadeurs & des principaux Seigneurs de ſa Cour. La

Valliere s'y trouva : dès que le Roi vit son caroſſe, il alla lui parler, & reſta pendant une heure & demie à la portiere, le chapeau bas, malgré la pluie qui tomboit. A quelques pas de-là, il rencontra le caroſſe de la Reine, il la ſalua & ne s'arrêta pas. Toutes ces préférences que le Roi donnoit à la Valliere ſur la Reine, affligeoient également l'Epouſe & la Maîtreſſe.

On prétend qu'un ſoir, comme le Roi venoit de la quitter, & qu'elle étoit au lit depuis un inſtant, une petite chienne qu'elle avoit, ſe mit à aboyer. La Valliere d'abord ne fut point allarmée : mais lorſqu'elle entendit marcher quelqu'un dans ſa chambre, elle ſe leva toute effrayée, & courut appeller du ſecours. On vint auſſitôt : on viſita partout : on ne vit perſonne : mais on s'apperçut que les fenêtres étoient ouvertes, & l'on y trouva des échelles de corde attachées. Une aventure auſſi extraordinaire fit grand

bruit. Le Roi promit, dit-on, jufqu'à dix mille louis d'or à quiconque en découvriroit les Auteurs. On ne put y parvenir. Ce fait eft rapporté par la plupart des Hiftoriens de la Valliere. Il eft du moins certain, que dans le même tems on lui donna des Gardes & un Maître-d'hôtel qui goûtoit tout ce qu'on fervoit fur fa table.

Après des témoignages auffi éclatans & auffi fouvent réïtérés, après une conftance auffi foutenue, il fembloit que cette paffion ne dût avoir d'autre terme que la vie des deux Amans. Les deux Reines & Madame avoient inutilement tenté tous les moyens poffibles de rompre cette union; les autres femmes de la Cour, qui avoient des prétentions fur le cœur du Roi, s'intriguoient chaque jour, & chaque jour elles voyoient échouer toutes leurs entreprifes. Madame de Montefpan (14), femme d'une grande

(14) Athenaïs de Mortemart, Marquife de Montef-

beauté, d'un caractere altier & impérieux, mais d'un esprit fin & délié, ne laissoit échapper aucune des occasions qui put la faire valoir. Elle eut en même-tems l'adresse de donner à la Reine une grande opinion de sa vertu, en communiant devant elle tous les huit jours & de s'insinuer dans les bonnes graces de la

---

pan, avoit deux sœurs, Madame de Thianges & l'Abesse de Fontevrault. Toutes trois étoient également distinguées par les charmes de la figure & par les graces de l'esprit. *L'Esprit des Mortemarts* étoit même devenu un proverbe. Madame de Montespan avoit un talent singulier pour saisir, d'une maniere piquante, les ridicules de chaque Courtisan. Elle dit à ceux qui lui annoncerent que le P. la Chaise approuvoit le Roi de l'avoir quittée pour Mademoiselle de Fontange : « Je savois » bien que ce P. la Chaise n'étoit qu'une chaise de com- » modité. »

Le Marquis de Montespan, dès qu'il sçut que sa femme fut déclarée Maîtresse du Roi, se rendit à la Cour dans un carosse drapé de noir, dont les pommes étoient des cornes bronzées : le Roi lui demanda de qui il étoit en deuil ; il répondit que c'étoit de sa femme qui étoit morte pour lui.

Valliere, de maniere qu'elle ne la quittoit pas. Ainſi elle paſſoit ſa vie avec le Roi & employoit tous les moyens de s'en faire aimer. On penſe bien qu'il ne devoit pas être difficile d'y réuſſir à une femme que les ſcrupules n'arrêtoient point, & qui joignoit à la figure la plus ſéduiſante, la gaieté la plus vive & l'eſprit le plus piquant. La Valliere, quoiqu'elle ne fût alors qu'âgée de vingt-huit ans, avoit perdu l'éclat de la premiere jeuneſſe. Sa derniere couche, en altérant ſa ſanté, avoit auſſi enlevé une partie de ſes charmes. Le Roi n'avoit déjà plus pour elle le même empreſſement. A meſure qu'il ſe refroidiſſoit pour Madame de la Valliere, Madame de Monteſpan faiſoit de nouveaux progrès ſur ſon cœur. Sans ceſſe entourée d'adorateurs, comme il lui étoit important de perſuader au Roi qu'elle n'en écoutoit aucun, elle affectoit tous les ſoirs au coucher de la Reine où ce Prince ſe trouvoit ſouvent, de tourner

en ridicule les propos que chacun d'eux lui avoit débités dans la journée. La Valliere, qui s'appercevoit que le Roi commençoit à la négliger, fut charmée de trouver dans Madame de Montefpan une amie dans le fein de laquelle elle pût épancher fes douleurs. Elle comptoit que l'enjouement de la Marquife & fon talent pour la plaifanterie contribueroit à la diftraire. Ne pouvant croire fon amie capable des intrigues & des trahifons dont elle fe moquoit avec tant d'efprit & de légéreté, la Valliere s'y livra avec la plus aveugle confiance. Ces deux femmes n'avoient qu'une table, fouvent qu'un lit & prefqu'une même maifon. On vit entr'elles les apparences de l'amitié la plus étroite. Elle étoit fincere de la part de la Valliere, naturellement pleine de droiture & de bonne foi : mais il y avoit de la diffimulation de la part de l'autre qui n'étoit pas de caractere à aimer une Rivale, & qui ne careffoit la

Valliere

Valliere que pour la trahir (15). Elle paroiſſoit cependant entrer dans ſes intérêts & partager ſes douleurs. Elle affectoit pour elle une complaiſance particuliere : tantôt elle blâmoit le Roi de lui témoigner tant d'indifférence ; elle inventoit, pour la diſtraire, des fêtes & des plaiſirs : tantôt elle pouſſoit la fauſſeté juſqu'à lui propoſer des moyens de le ramener. Aſſurée des diſpoſitions de Louis

---

(15) Madame de Monteſpan avoit trahi la Valliere. On ſait qu'elle fut ſupplantée à ſon tour par la veuve Scarron, ſi célebre depuis ſous le nom de Madame de Maintenon, qui la déſignoit quelquefois par ces deux vers d'Eſther :

> Je me rappelle encor la fameuſe diſgrace
> De l'altiere Vaſthi dont j'occupe la place.

Une choſe plus remarquable encore, c'eſt que cette même Madame de Monteſpan qui avoit feint de partager les chagrins de la Valliere, venoit ſouvent aux Carmelites, dès qu'elle s'apperçut que le Roi étoit ſur le point de l'abandonner, chercher dans le ſein d'une Rivale qu'elle avoit jadis ſi indignemenr humiliée, une conſolation qu'elle ne trouvoit point ailleurs.

XIV, elle ſavoit trop bien que l'amour ne revient jamais ſur ſes pas ; & qu'en feignant de plaindre ſa Rivale, ſes intérêts ne couroient aucun danger.

Le Roi ne voyoit plus Madame de la Valliere qu'avec indifférence. Madame de Monteſpan l'occupoit tout entier ; mais la crainte d'affliger un cœur auſſi tendre que celui de la Valliere lui faiſoit uſer des plus grandes précautions, pour qu'elle ne ſe doutât point de ſa diſgrace. Il venoit ſouvent chez elle ; mais c'étoit pour y voir Madame de Monteſpan. La Valliere ne tarda pas à revenir de ſon erreur & à s'appercevoir qu'elle étoit la victime de ſa confiance & de ſa crédulité. Elle s'en plaignit au Roi avec douceur. Elle lui mit ſous les yeux tout ce qu'il avoit fait pour elle. Elle lui rappella ſes ſermens, ſa tendreſſe paſſée. Elle lui répéta tout ce que la douleur & l'amour peuvent inſpirer de plus touchant. « ah ! Sire, dit-elle, eſt-ce

» ainſi que vous m'avez promis de m'aimer ?
» Avez-vous pu rompre un lien que vous
» deviez toujours chérir ? Avec quelle ten-
» dreſſe cherchiez-vous autrefois à diſſiper
» la trop juſte crainte que j'avois de vous
» perdre ? Qu'eſt devenu ce tems où vous
» étiez perſuadé qu'il n'y avoit que mon
» cœur au monde capable de reſſentir tout
» l'amour que vous étiez jaloux d'inſpirer ?
» Eſpérez-vous en trouver jamais d'auſſi ten-
» dre, d'auſſi fidele que le mien ? Je ne ſais,
» Sire, ſi j'aurai la force de ſupporter la perte
» de votre amour : mais je ſuis bien ſûre que
» votre indifférence ne m'empêchera jamais
» de vous aimer toute ma vie. » Ce diſcours
fit impreſſion ſur le cœur du Roi : mais ce
Prince, incapable de feindre long-tems, lui
répondit qu'il étoit vrai qu'il aimoit ailleurs,
& que rien ne pouvoit altérer l'eſtime & les
ſentimens qu'il ſe faiſoit honneur de lui con-
ſerver. Ce diſcours jetta le déſeſpoir & l'ac-

cablement dans le cœur de la Valliere. La mort dans le ſein, les yeux remplis de larmes, elle conjuroit le Roi de ne pas l'abandonner ; elle l'aſſuroit qu'elle ne pourroit pas ſurvivre à cette ſéparation : elle recommença vingt fois les plus tendres prieres : ce fut envain. Elle attendrit le Roi ; mais ne le fit point revenir. Il avoit pris ſon parti.

Une des choſes qui fait le plus d'honneur à la généreuſe & infortunée la Valliere, c'eſt qu'étant éclaircie de ſon ſort, elle montra à Madame de Monteſpan une modération, une ſérénité qu'on ne pouvoit gueres eſpérer d'une Rivale. Dès que Madame de Monteſpan fut bien aſſurée de poſſéder le cœur du Roi, cette femme, juſques-là ſi douce, ſi complaiſante pour la Valliere, lui fit ſentir avec dureté tous les avantages qu'elle avoit ſur elle : elle affectoit de s'en faire ſervir ; elle donnoit des louanges à ſon adreſſe, & aſſuroit qu'elle ne pouvoit être contente de ſon

ajuftement, fi elle n'y avoit mis la derniere main. La Valliere qui frémiffoit de la feule idée d'être féparée de Louis, fe fit une loi de fa volonté, & lui immolant jufqu'à fa jaloufie, elle dévoroit en filence toutes les mortifications qu'elle effuyoit. Madame de Montefpan trouvoit toutes les complaifances d'une amie dans un cœur déchiré de toutes les agitations d'une Rivale humiliée. La Valliere ne laiffa échapper aucune marque d'emportement. Le cœur navré de trifteffe, elle ne proféra que ces paroles : *Hélas ! ils ne favent pas tous les chagrins qu'ils me caufent.* Elle fupporta deux ans, avec douceur, l'humiliation de voir triompher celle qui l'avoit trahie, & le plaifir de voir quelquefois Louis XIV qu'elle aimoit toujours, la confoloit du chagrin de n'en être plus aimée. Madame de Montefpan adroite & ambitieufe, fentit qu'il ne lui étoit pas inutile de fe concilier par des manieres prévenantes la bienveil-

lance des Courtiſans, que la Valliere plus déſintéreſſée avoit trop négligés. Elle ne voyoit, en ſe faiſant aimer du Roi, que le plaiſir de l'emporter ſur les autres femmes de la Cour, & de pouvoir diſpoſer de tout à ſon gré; l'autre avoit fait conſiſter ſon bonheur à perſuader à ſon Amant qu'elle l'aimoit uniquement pour lui-même. Elle ne lui avoit jamais demandé la moindre grace ni pour elle ni pour ſes amis. Sa délicateſſe alloit juſqu'à s'oppoſer fortement à tout le bien que le Roi vouloit lui faire. Enfin, lorſqu'elle vit que la Cour s'éloignoit d'elle pour aller encenſer ſa Rivale, & qu'elle avoit perdu le cœur du Roi ſans retour, ſa douleur fut auſſi exceſſive que ſon amour avoit été violent, & elle en eut même une maladie ſi dangereuſe, qu'on craignit pour ſa vie. A peine ſa ſanté fut-elle rétablie, qu'elle prit la réſolution d'aller finir ſes jours dans un cloître. Ses amis, inſtruits de ce deſſein, employerent

tout pour l'en detourner. Ils lui représenterent les inconvéniens d'un engagement perpétuel, les regrets qui le suivent trop souvent, la délicatesse de sa santé, certaines obligations qu'ils prétendoient devoir l'emporter sur toutes les autres vues. Enfin, ils s'efforcerent de lui persuader qu'elle feroit plus de bien en demeurant dans le monde, qu'en le quittant. Rien ne put l'ébranler. Elle balança quelque-tems entre les Capucines & les Carmélites. Elle se détermina pour ces dernieres. La veuve Scarron voulut lui faire considérer qu'accoutumée à une vie aisée & opulente, elle ne pourroit se faire aux austérités du cloître. *Quand j'aurai de la peine aux Carmélites*, répondit la Valliere, *je me souviendrai des tourmens que ces gens-là m'ont fait souffrir*. Un jour le Roi devoit partir pour un voyage, elle lui fit part de ses intentions & prit congé de lui. Ce Prince ne put voir sans douleur s'éloigner pour jamais une femme

qui l'avoit si tendrement aimé. Il s'efforça de s'y opposer. Elle persista dans sa résolution. Il l'engagea à choisir du moins un Ordre moins austere, où elle pourroit exercer ses vertus en gouvernant les autres. *Ah ! Sire*, dit-elle, *quand on s'est perdu soi-même, est-on capable de conduire les autres ?* Enfin, le 2 Juin 1674, elle se rendit au Couvent des Carmélites de la rue S. Jacques à Paris. Dès qu'elle y fut entrée, elle se jetta aux pieds de la mere Prieure. *Hélas !* lui dit-elle, *j'ai toujours fait un si mauvais usage de ma liberté, que je bénis l'heureux esclavage qui dans ces lieux va m'en priver pour jamais.* Décidée à supporter toute la rigueur de la vie qu'elle avoit embrassée, elle ne put cependant s'accoutumer à la chaussure des Carmélites dont elle souffrit jusqu'à la mort. Elle obtint qu'on abrégeât pour elle le tems du Noviciat ; & un an après sa retraite, c'est-à-dire le 4 Juin 1675, elle fit profession dans l'intérieur du

Chapitre de ce Monaſtere, ſuivant l'uſage de l'Ordre. Le lendemain, la cérémonie ſe fit avec la pompe la plus ſolemnelle. La Reine lui donna elle-même le voile noir. Toute la Cour voulut être témoin de ce ſacrifice. Jamais la Valliere n'avoit paru plus ſéduiſante. Sa beauté ſurprit tout le monde. Au milieu de cette foule qui l'environnoit, la Valliere, d'un air libre & ſatisfait, s'avança vers l'autel & prononça, avec une fermeté, une ſérénité incroyables, des vœux qui alloient l'enchaîner pour jamais. Les Courtiſans ne purent, ſans être attendris, ſoutenir un ſpectacle auſſi déchirant; ils fondoient tous en pleurs. L'illuſtre Boſſuet prononça un Diſcours rempli de traits ſublimes. Il ſembloit, par l'énergie de ſes tableaux, foudroyer la victime infortunée qui s'immoloit volontairement. Je me figure dans ce moment le célebre Fenelon à la place de l'Evêque de Meaux. Je me repréſente l'Archevêque de Cambrai

avec une éloquence douce & persuasive, jettant la consolation dans ce cœur tendre & désespéré, lui peignant un Dieu compâtissant à nos foiblesses & toujours prêt à pardonner aux larmes du repentir ; l'onction touchante d'un pareil Orateur n'eut-elle pas été plus conforme au caractere de la Valliere ? Quoi qu'il en soit, elle quitta les grandeurs avec une entiere résignation, & vécut chez les Carmélites sous le nom de *Sœur Louise de la Miséricorde*, dans l'humilité la plus profonde & avec les témoignages les moins équivoques d'une sincere pénitence (16). Elle voulut d'abord se faire Sœur

---

(16) Quelques personnes ont prétendu que le dépit avoit seul déterminé la Valliere à se jetter dans un Cloître. Ce sentiment est peut-être fondé. Il est vraisemblable que la Valliere ne choisit d'abord le Couvent que comme une retraite plus convenable à sa situation & à ses douleurs : mais, dès qu'elle eut pris ce parti, on ne sauroit douter que son repentir n'eut été

Converſe ; mais la Supérieure de ce Couvent ayant réſiſté à ſes preſſantes ſollicitations, elle demanda la permiſſion de les ſoulager dans leurs emplois les plus pénibles. Quoique d'une complexion fort délicate, rien ne la rebutoit. Elle portoit continuellement la haire, le cilice, une ceinture de fer; & pour expier le plaiſir qu'elle avoit eu autrefois à prendre des liqueurs, elle s'impoſa, pendant pluſieurs années, la peine de ne boire qu'un demi-verre d'eau par jour (17).

ſincere ; & les auſtérités qu'elle s'impoſa, le prouvent aſſez. Le témoignage de Madame de Caylus ſeroit ſuffiſant pour détruire cette opinion. Cette derniere raconte dans ſes ſouvenirs, qu'étant allée voir un jour Madame de la Valliere aux Carmélites, elle l'entendit avec ce ſon de voix qui vient du cœur, ſe féliciter de la vie qu'elle avoit embraſſée, & du bonheur dont elle y jouiſſoit.

(17) Elle obſervoit ſi ſcrupuleuſement le jeûne du Vendredi Saint, que de toute la journée elle ne ſe permettoit point de prendre ſeulement une goutte d'eau.

dans quelque ſaiſon que ce fût, elle ſe levoit deux heùres avant les autres, & paſſoit ce tems proſternée aux pieds des autels dans la poſture la plus humble & la plus édifiante. Dans ces pieux exercices, on l'a trouvée à pluſieurs repriſes évanouie de froid. Le plus ſouvent on la rencontroit à l'écart le viſage contre terre, les yeux baignés de larmes, toujours occupée de ſes fautes. Elle aimoit tendrement ſon frere : elle ſoutint cependant ſa mort avec tant de fermeté d'ame, qu'elle ne donna aucune marque extérieure de ſenſibilité. Elle dit aux perſonnes qui l'exhortoient à ſoulager ſa douleur par quelques larmes : *Il y a long-tems que j'ai tout ſacrifié, c'eſt ſur moi ſeule qu'il faut pleurer aujourd'hui.* Et lorſque Boſſuet lui annonça qu'elle avoit perdu le Comte de Vermandois, un mouvement naturel lui fit d'abord verſer beaucoup de larmes: mais tout-à-coup revenant à elle, elle dit : *C'eſt trop pleurer la mort d'un fils,*

dont je n'ai point assez pleuré la naissance. La Reine & plusieurs personnes de la Cour lui rendoient de fréquentes visites (18).

---

(18) On prétend même qu'un jour la Reine étoit allée voir Madame de la Valliere, & que pour inspirer le goût du Couvent à Madame de Montespan, elle l'avoit engagée de l'y accompagner. La veuve Scarron y suivit Madame de Montespan. Cette derniere proposa une loterie de bijoux convenables à des Religieuses. Celles-ci ayant du scrupule de recevoir des *Agnus* par des mains profanes, arrangerent avec adresse que la veuve Scarron tireroit les lots. La Sœur Louise de la Miséricorde gagna une Magdeleine en tapisserie. Madame de Montespan jettant les yeux sur ce portrait, en fut vivement affectée. Ces cheveux épars, ces mains jointes, ces yeux épuisés de larmes, ce front plein de confusion, la présence de la Valliere qui étoit tout cela, firent faire à Madame de Montespan un retour sur elle-même, & la jetterent dans un trouble qu'elle s'efforçoit de dissimuler. Pour en sortir, elle fit des questions à la Valliere. *Tout de bon*, lui dit-elle, *êtes-vous aussi heureuse qu'on le dit ?* — *Non*, répondit la Carmélite, *je ne suis point heureuse ; mais je suis tranquille. Et vous, Madame ?* — *Pour moi*, répartit-elle, *je ne*

Tous ces honneurs l'importunoient. Pour s'y ſouſtraire, elle ſupplia la Supérieure de la transférer dans la maiſon la plus pauvre de l'Ordre, & la plus éloignée de Paris; on ne voulut jamais y conſentir. Enfin, cette vie auſtere lui attira de longues & de violentes infirmités qu'elle ſupporta avec un courage héroïque. Elle s'étoit ſi bien endurcie à la douleur, qu'elle y étoit devenue inſenſible. Un jour la Supérieure voyant ſa jambe gâtée par la gangrene, la gronda de ne l'avoir pas avertie; elle répondit qu'elle ne s'en étoit

---

ſuis ni l'une ni l'autre. = *Et voilà*, interrompit la veuve Scarron, *la différence entre Magdeleine pénitente & Magdeleine pécherеſſe.* Madame de Monteſpan déconcertée, voulut s'en aller; & en quittant la Valiere, elle lui demanda ce qu'elle diroit de ſa part au frere de Monſieur. *Tout ce que vous voudrez*, répondit l'autre. Cette ſcene eſt racontée par l'Auteur des Mémoires de Madame de Maintenon, d'où j'ai tiré beaucoup de détails ſur la Valliere.

pas apperçue. La veille de sa mort elle se leva encore à trois heures du matin, pour rendre aux autels son hommage ordinaire : mais les forces lui manquerent en chemin. Une Sœur la trouva étendue par terre sans connoissance. On la transporta dans un lit d'où elle ne releva pas. A l'extrémité, on la sollicita de faire usage de linge ; elle ne voulut jamais quitter la serge. Elle mourut (19) le 16 Juin 1710, vers midi, dans la soixante-sixieme année de son âge, après trente-six

---

(19) Lorsqu'on annonça à Louis XIV la mort de la Sœur de la Miséricorde, il ne put retenir ses larmes. Le lendemain, il dit : *c'est donc à présent qu'on va enterrer cette pauvre la Valliere*. Il demeura pendant plusieurs jours plongé dans une tristesse dont on eut beaucoup de peine à le distraire.

On prétend que Louis XIV écrivoit tous les huit jours à la Valliere, & qu'à la mort de cette derniere on trouva toutes ces lettres sans avoir été décachetées. Quel empire il faut avoir sur ses passions, pour remporter un triomphe aussi complet !

ans de Religion. Ainſi finit cette Héroïne auſſi célebre par ſa tendreſſe que par ſes auſtérités. Louis XIV ne fut jamais plus véritablement aimé qu'il le fut par elle, & l'on ne vit jamais de repentir plus ſincere, ni de pénitence plus rigoureuſe.

Madame de la Valliere étoit d'une taille médiocre, mais bien priſe : quoiqu'elle boitât un peu, ſa démarche étoit noble & aiſée. La petite vérole avoit laiſſé ſur ſa figure quelques taches légeres : mais ſa phiſionomie étoit douce, pleine de candeur & de ſenſibilité. Un agrément inexprimable dans ſes moindres mouvemens, de beaux cheveux châtains, des yeux vifs & brillans, de longues paupieres qui en adouciſſoient l'éclat & lui donnoient un regard ſi doux, ſi tendre & en même-tems ſi modeſte, qu'il faiſoit naître à-la-fois l'eſtime & l'amour dans tous les cœurs. Les détails de ſon viſage n'étoient peut-être pas réguliers ; mais l'enſemble en

étoit si séduisant, qu'on ne pouvoit distinguer ce qui lui manquoit. On diroit que la Fontaine ait voulu la désigner par ce vers charmant.

Et la grace plus belle encor que la beauté.

Son humeur étoit sans caprices & son esprit sans foiblesses. Lorsqu'elle étoit libre, elle avoit de la gaieté & de la vivacité. L'habitude de vivre à la Cour n'avoit pu lui faire surmonter la timidité qui lui étoit naturelle, & qui chez les femmes est ordinairement compagne de la sensibilité. Son cœur étoit tendre à l'excès, généreux, compâtissant & singulierement attaché à ses amis. Il semble que la nature n'avoit formé son cœur que pour aimer; elle étoit incapable de toute autre passion. La droiture & la franchise éclatoient dans toutes ses manieres. Elle ignoroit entierement l'art le plus nécessaire aux

Courtiſans, le talent de l'intrigue. Elle étoit ſi éloignée de la diſſimulation, qu'elle ne pouvoit la ſuppoſer aux autres. Elle jouit de ſa fortune ſans orgueil, & ſouffrit ſa diſgrace ſans ſe plaindre. Le cœur du Roi fut la ſeule choſe au monde qu'elle regrettât. Elle ne chercha jamais à nuire; & ſi elle eut des ennemis, elle ne mérita jamais d'en avoir. Son eſprit étoit naturel, plein de graces & orné par les belles-lettres. Ses diſcours avoient un charme qui la faiſoit écouter avec un plaiſir inexprimable. La Poéſie, cet amuſement des ames ſenſibles, avoit ſouvent occupé ſes loiſirs. On prétend que, lorſqu'elle étoit à la Cour, elle compoſoit des vers avec facilité; & lorſqu'elle fut retirée du monde, on publia, ſous ſon nom, un petit livre intitulé : *Réflexions ſur la Miſéricorde de Dieu.* Cette brochure imprimée en 1680, actuel-

lement fort rare, eut alors beaucoup de vogue. Elle reſpire le dégoût du monde & l'amour de Dieu. La Valliere s'y compare ſouvent à la Magdeleine (20). Elle demande pardon à l'Etre ſuprême des déréglemens de ſa vie paſſée. Cependant on y voit encore quelle n'a point entierement oublié ſon auguſte Amant, & qu'il lui en coûtoit quelquefois de grands efforts pour en éloigner le ſouvenir. « Je ne me flatte point, dit-elle, » d'être morte à mes paſſions, pendant que » je les ſens revivre plus fortement que ja- » mais dans ce que j'aime plus que moi-mê- » me, (elle parle du Roi) & d'autant plus

(20) C'eſt ſous cette reſſemblance que le célebre le Brun a peint Madame de la Valliere dans le ſuperbe tableau qu'on voit aux Carmelites, & dont l'eſtampe qui ornoit la premiere Edition de cette Héroïde, eſt une fidele copie.

» dangereuſement, que mon amitié qui ſem-
» ble me vouloir juſtifier, m'empêche d'é-
» couter la raiſon & de ſuivre les ſaintes
» inſpirations de mon Dieu. » Ce paſſage
peut ſervir de fondement à l'Héroïde qu'on
va lire.

LA DUCHESSE DE LA VALLIERE A LOUIS XIV.

QUELLE est donc, juste Ciel! cette lugubre enceinte?
Je vois régner partout le deuil & la contrainte.
Reine hier, je marchois sous ces lambris dorés
Où, pareils à des Dieux, les Rois sont adorés;
Où Louis tient le sceptre; où la magnificence
Annonce à tous les yeux sa gloire & sa puissance;
Où, dans l'éclat trompeur des beaux jours qui m'ont lui,
Je partageois l'encens qu'on brûloit devant lui.
Où suis-je maintenant? ô funeste contraste!
Ce n'est plus des grandeurs l'opulence & le faste.
C'est d'un Cloître indigent l'affreuse austérité.
Dans ce sombre réduit par la crainte habité,
Où bénissant en paix le saint joug qui l'opprime;

La modeſte vertu pleure ainſi que le crime;
Toute entiere à mes feux, en proie à mes douleurs,
Hélas! depuis un jour mes yeux baignés de pleurs
N'ont encor apperçu que des objets funebres.
Cette lampe qui luit à travers les ténebres,
Ce calme, ces tombeaux, ces lamentables chants,
Tout porte la triſteſſe & l'effroi dans mes ſens.
Et c'eſt-là cependant que plaintive, éplorée,
A jamais des humains je vivrai ſéparée;
Et que changeant en deuil ces ſuperbes atours,
Je vais au Roi des Rois offrir mes triſtes jours.
De la pompe du Louvre, ah qu'ici tout differe!
Moi, languir dans un cloître? ô Ciel! que viens-je y faire?
Moi, dompter mon amour! Moi, prononcer des vœux!
Ah plutôt.... Mais hélas! ſçais-je ce que je veux?
Avant de conſommer cet affreux ſacrifice,
Que d'efforts ſur mon ame il faudroit que je fiſſe!
Que dis-je?.. Quelques maux qu'il puiſſe m'en coûter,
Il faut bien m'y réſoudre.... & je vais tout quitter.

Grand Prince, ce parti qui ſeul me reſte à prendre,
Après tous mes malheurs ne peut plus vous ſurprendre.

J'ai vu s'éteindre un feu qui ne dut point finir,
J'ai ceſſé de vous plaire.... il faut bien m'en punir.
Hélas! j'avois ſi bien prévu votre inconſtance,
Que de mes Surveillans trompant la vigilance,
Au fond d'un Cloître un jour je courus me cacher.
Vous-même dans l'inſtant vîntes m'en arracher.
On croit tout, quand on aime; Agneau foible & timide.
Je ſuivis ſans effort un ſi dangereux guide.
Que vous etiez preſſant pour vaincre mes refus!
Mais vous m'aimiez alors.... & vous ne m'aimez plus.

LOUIS, eſt-il bien vrai qu'au mépris de mes larmes,
Pour toi le changement ait aujourd'hui des charmes?
Quelle eſt donc la Beauté qui me ravit ta foi?
Hélas! en eſt-il une auſſi tendre que moi?
Se peut-il qu'en un jour mes foibleſſes paſſées
Soient de ton ſouvenir à jamais effacées?
As-tu pu, ſans pitié, percer ce triſte cœur,
Ce cœur infortuné dont tu fis le bonheur?
Un jour tu me diſois, las du pouvoir ſuprême,
« Qu'un Prince rarement eſt aimé pour lui-même!
» L'Amour, le tendre Amour, qui me tient ſous ta loi,

» Peut ſeul me conſoler du malheur d'être Roi.
» Oui, périſſe le Ciel & la Nature entiere,
» Si je ceſſe un inſtant d'adorer la Valliere. »
Eh quoi ! par tes ſermens tant de fois outragé,
Ce Ciel ſubſiſte encore.... & ton cœur eſt changé.
D'où vient, cruel Amant, ne te ſuis-je plus chere?
Qu'ai-je fait ? Par quel crime ai-je pu te déplaire ?
Hélas ! eſt-tu donc las de te voir trop aimer.
Que dis-je? A mon exil peux-tu t'accoutumer?
Dans quel ſein voudras-tu, ſi tu briſes nos chaînes,
Epancher déſormais tes plaiſirs & tes peines?
Conſulte bien ton cœur : la vie, hélas! ſans moi
Peut-elle avoir encor quelque douceur pour toi ?
Cher Prince, cher objet de ma flamme inſenſée,
Oui, tu regnes toujours au fond de ma penſée :
Toi jadis allarmé de mes moindres ennuis,
Peux-tu m'abandonner dans l'état où je ſuis ?
Une Amante pour toi deſcend à la priere;
Oui, cher Prince, à tes pieds vois tomber la Valliere.
Rends-moi toi ton cœur, ta foi : viens, je te tends les bras;
Viens partager mes feux.... Pourquoi ne viens-tu pas,

Eh bien, ſi la pitié ne peut rien ſur ton ame,
Du moins cede à la gloire, à l'honneur qui t'enflamme.
Lorſque la vérité, ce grand juge des Rois,
Viendra chez nos Neveux faire entendre ſa voix;
Quand l'hiſtoire peindra ces rapides conquêtes,
Ces ſpectacles brillans, & ces ſuperbes fêtes;
Ces pompeux monumens élevés par tes mains,
Chefs-d'œuvres immortels qu'envieroient les Romains,
Les Arts reſſuſcités, l'abondance en nos villes,
Ta ſageſſe étouffant les diſcordes civiles;
Les grands hommes en foule accourent à ta voix,
Et l'Europe à genoux te demandant des loix.
Alors de nos erreurs on parlera peut-être :
On dira quel penchant dans mon cœur tu fis naître :
On ſaura que ce Roi par-tout victorieux,
Ce Roi ſi bienfaiſant, ſi grand, ſi glorieux,
Pour moi ſeule eut une ame inflexible, cruelle;
Qu'il trompa, ſans pitié, ce cœur tendre & fidele;
Et que me puniſſant de l'adorer toujours,
Il s'étoit fait un jeu d'empoiſonner mes jours.

Veux-tu de cette tache obſcurcir ta mémoire ?

Veux-tu que l'avenir, en admirant ta gloire,

Diſe : Louis fut grand ; mais parjure & trompeur,

Il ne mérita pas de conſerver un cœur.

La gloire, ni mes pleurs ; eh quoi ! rien ne te touche :

Tu ne fus pas toujours ſi dur ou ſi farouche.

Mais j'ouvre enfin les yeux : le Ciel veut m'éclairer :

Si tu ſéduis les cœurs ; c'eſt pour les déchirer.

Pardonne.... je m'égare.... & je devrois peut-être,

Dans l'infidele Amant plus reſpecter le Maître.

Eh ! que font à mes maux la grandeur & le Roi ;

Je ne vois qu'un Mortel inſenſible, ſans foi,

Qui, rompant les doux nœuds où j'étois aſſervie,

M'arrache avec ſon cœur le bonheur & la vie.

C'en eſt fait : ſur la terre il n'eſt plus rien pour moi,

Cruel, en te perdant, je perds tout avec toi.

Aux Favoris des Rois cette épreuve eſt commune :

J'ai vu jadis la foule aſſiéger ma fortune.

Aujourd'hui, loin de moi, tout s'écarte, tout fuit ;

Tout enfin m'abandonne à l'horreur qui me ſuit.

D'obſcurs infortunés ont au moins l'avantage
De trouver dans leurs maux un cœur qui les partage;
Et moi dans ce haut rang qui fit tous mes malheurs,
Je n'ai pas une main pour eſſuyer mes pleurs.
Au fond de cette enceinte à moi ſeule livrée,
Regrettant le ſeul bien dont je ſuis ſéparée;
Pour moi dans tous les cœurs il n'eſt point de pitié,
Et l'Amour me trahit ainſi que l'Amitié.

Quand l'amour de ton cœur m'offrit le ſacrifice,
Ai-je, pour te ſéduire, employé l'artifice?
Par quel aveuglement me laiſſai-je charmer?
J'ai crus que pour te plaire il ſuffiſoit d'aimer,
Je ſuivis mon penchant. Hélas! pour toute adreſſe
Je laiſſai ſans détour éclater ma tendreſſe.
Quoi! tandis qu'à tes vœux la Cour de tous côtés
Offroit un choix facile entre tant de Beautés,
Quel charme à tes regards diſtingua la Valliere!
Chacune avoit ſes droits: l'une orgueilleuſe & fiere,
Vantoit ſon rang ſuperbe, & l'autre ſes attraits.
Toutes de l'art de plaire épuiſoient les ſecrets.

Moi, je n'eus qu'un cœur tendre, & je fus préférée.
Adorant le Mortel dont j'étois adorée,
Je crus que l'amour ſeul conduiſoit au bonheur.
Comme je me plaiſois à nourrir mon erreur !
Tes larmes, tes ſermens, je crus tout ; & mon ame,
Avec ſécurité ſe livroit à ta flamme.
Oui, ſûre te ta foi, je ne redoutois rien.
Qu'on abuſe aiſément un cœur tel que le mien!
Par un chemin de fleurs conduite dans l'abîme;
J'ignorois en tes bras que l'amour fût un crime.
Hélas! de mon bonheur le fantôme eſt détruit;
Mes beaux jours ſont changés en une affreuſe nuit.

J'ai mérité mon ſort : le Ciel en ſa colere,
M'a ſans doute inſpiré le deſir de te plaire.
Je ne m'en défends pas : oui, Prince, ce fut moi
Qui jadis la premiere oſai brûler pour toi;
Mais de mes feux ſecrets domptant la violence,
Je condamnai mes yeux, & ma bouche au ſilence.
Il fallut bien me rendre, en voyant à la fois
Des Amans le plus tendre & le plus grands des Rois

Dépoſer à mes pieds ſon cœur & ſon empire.
Cependant, tu le ſais, & j'oſe encor le dire,
La tendre la Valliere, en payant ton ardeur,
N'a jamais, dans le Roi, recherché la grandeur.
Si tu peux en douter, deſcends du rang ſuprême,
Et tu verras alors ſi c'eſt bien toi que j'aime.
Je ne vis que ta flamme, & mon cœur amoureux,
Inſenſible à tes dons, ne céda qu'à tes feux.
Tu me tins lieu de tout. Envain cette jeuneſſe
Fait briller à nos yeux, la grace, la nobleſſe;
Par ſa démarche auguſte & ce front ſi charmant,
LOUIS eſt de ſa Cour le plus bel ornement,
O vous! qui, fiers des droits d'une illuſtre naiſſance,
D'un Monarque ſuperbe étalez la puiſſance,
Grands, de vos titres vains ceſſez d'être jaloux :
Quand mon Amant paroît, il vous éclipſe tous.
LOUIS, de mes erreurs, oui, tu fus la premiere;
C'eſt toi, c'eſt encor toi qui ſeras la derniere.
Envain cherchant la paix & fuyant les Mortels,
Je viens me dévouer au culte des autels.

Dans le fond de mon cœur ton image attachée,
Non, jamais par le tems n'en peut être arrachée.
Ingrat, connois le cœur dont tu trahis la foi :
Malgré ton inconſtance, il brûle encor pour toi.
Oui, ſans ceſſe... Ah plutôt! que ne puis-je moi-même
Comme toi, ſans effort, oublier ce que j'aime?...
Moi, ceſſer de t'aimer!... Eh! le puis-je jamais?...
Hélas! c'eſt vainement qu'au Ciel je le promets.
D'un ſouvenir ſi cher ſans ceſſe pourſuivie,
Dans quels affreux tourmens dois-je traîner la vie?
Quand pourrai-je, grand Dieu! tranquille en ces deſerts,
Pour n'être qu'à toi ſeul, oublier l'Univers!
Mais avant d'étouffer un penchant auſſi tendre,
Que mes yeux ont encor de larmes à répandre!
Oui, l'amour en mon ſein ſignalant ſa fureur,
Accroît à chaque inſtant ma flamme & mon erreur;
Et ce penchant fougueux reſſemble, en ſon ivreſſe,
A la vague qui fuit & qui revient ſans ceſſe.
La retraite, la paix, le ſilence, la nuit,

Tout retrace à mon cœur l'ingrat qui l'a séduit.
Dieu, témoin de mes pleurs, pardonne à ma foiblesse.
C'est le dernier éclat d'un amour qui te blesse.
Pardonne.... mais, hélas! près de suivre ta loi,
Tout pour m'en écarter conspire contre moi.
Grand Dieu! puis-je oublier que le Ciel m'a fait mere,
Et quand je songe au fils, puis-je oublier le pere!

Ose voir, sans frémir, quand je me donne à Dieu,
Le pénible fardeau qu'on m'impose en ce lieu.
Des maux les plus amers avaler le calice;
Avoir pour ornemens la haire & le cilice;
D'un bonheur qui n'est plus garder le souvenir;
Redouter à la fois le présent, l'avenir;
Aux plus humbles emplois se résoudre à descendre;
Jeûner, prier, veiller ou dormir sous la cendre;
Brûler d'un feu secret qu'on voudroit étouffer,
Le combattre sans cesse, & n'en point triompher:
Est-ce là le destin que je devois attendre
Des sermens d'un Monarque & d'une ardeur si tendre?...
Sont-ce là ces festins, ces spectacles, ces jeux,

Interprêtes diſcrets de nos paiſibles feux ;

Où ſous un voile heureux, tranquille & triomphante,

Je goûtois en ſecret les plaiſirs d'une Amante ?

Moi, dans un Cloître, ô Ciel ! quel étrange ſéjour

Pour un cœur encor plein des erreurs de l'Amour !

Sur quel fragile bien notre bonheur ſe fonde !

Où fuirai-je ? où cacher ma triſteſſe profonde ?

Irai-je m'expoſer, par un lâche retour,

A la fauſſe pitié d'une ſuperbe Cour ?

Irai-je, éterniſant une douleur fatale,

De mes pleurs à res yeux embellir ma Rivale ;

Et témoin de tes feux, ſur mes propres débris,

Elever ſon triomphe & ſouffrir ſes mépris ?

Non, non, ſachons plutôt, quand LOUIS me délaiſſe,

Dans ce Cloître enfermer mes maux & ma foibleſſe.

Loin des yeux importuns, j'y goûterai du moins

La funeſte douceur d'y pleurer ſans témoins.

Criminelle envers Dieu, du monde abandonnée,

Ici de murs épais partout environnée,

Oui, de quelque côté que je tourne les yeux,

Il

Il ne me reſte plus qu'à regarder les Cieux.
Peut-être auſſi le tems, la retraite, l'abſence,
Me feront retrouver la paix & l'innocence.
Que dis-je ? quand l'amour de mes larmes vainqueur,
En farouche tiran regne au fond de mon cœur,
Puis-je ici triompher de mon ardeur extrême ?
L'amour s'affoiblit-il en fuyant ce qu'on aime ?
Ah! pour calmer un cœur dévoré de mes feux,
Que ſervent la retraite, & l'abſence & les vœux!

Dans le vain tourbillon, où ce monde frivole
En de pénibles jeux, perd un tems qui s'envole,
L'amour ne peut lancer que des traits impuiſſans.
La douleur, le plaiſir, tout gliſſe ſur les ſens.
Mais dans la ſolitude, au fond de la retraite,
L'Amante, qu'on trahit, plus ſombre & moins diſtraite,
Ne ſuit que ſon penchant, ne ſent que ſes malheurs :
C'eſt-là qu'avec ivreſſe on s'abreuve de pleurs ;
Que l'amour exerçant un tirannique empire,
Enfonce dans les cœurs le trait qui les déchire ;
Qu'il brûle, qu'il dévore, & que privé d'attraits,

Il n'a, pour se nourrir, que l'horreur des regrets.

O vous! qui dès l'enfance au Seigneur consacrées,
Vivez encor par choix sous ces voûtes sacrées;
Vous, dont la voix touchante & les tendres accens,
D'un cœur pur & soumis accompagnent l'encens,
Chastes Sœurs; de l'amour vous ignorez l'empire.
Sur vos tranquilles fronts l'innocence respire:
Nulle foiblesse encor n'a pu vous égarer.
Hélas! vous n'avez point mes fautes à pleurer.

O LOUIS! le destin pour moi seule barbare,
Veut enfin que mon cœur du vôtre se sépare.
C'en est fait: réprimant des transports superflus,
Puisque vous l'ordonnez, je ne vous verrai plus.
Dans ce morne abandon de la nature entiere,
Qui pourra consoler la triste la Valliere?
Dieu seul, Dieu qu'en ce jour je choisis pour Epoux,
Doit régner sur un cœur qui ne vit plus pour vous.
Dans ce tombeau sacré dont l'horreur m'épouvante,
Il faut donc, pour jamais, m'ensevelir vivante:
Pour jamais enchaînée en ce triste séjour,

Je verrai donc, ſans vous, naître & mourir le jour.
Qu'à regret je fléchis ſous le joug qui m'opprime !
Le repentir n'eſt-il qu'une impuiſſance au crime ?
Eh quoi ! toujours promettre & toujours différer !
De ces cruels délais quel bien puis-je eſpérer ?
Et je balance encor, quand peut-être lui-même
Dieu m'a tantôt dicté ſa volonté ſuprême !
Vous le dirai-je, ô Ciel ? dans l'horreur de la nuit,
Laſſe enfin de chercher un repos qui me fuit,
Errante en ce déſert, incertaine, égarée,
Pour calmer les tourmens dont je ſuis déchirée,
Tant le remords affreux trouble un cœur criminel !
Je venois dans ce temple implorer l'Eternel.
Un jour foible & lugubre éclairoit ce lieu ſombre.
Je vois, ou je crois voir dans l'épaiſſeur de l'ombre,
Des fantômes couverts de funebres lambeaux,
Tout-à-coup s'élever du gouffre des tombeaux.
Je veux fuir.... Une voix qui dans les airs s'élance,
De la profonde nuit interrompt le ſilence.
A cette horrible vue, à ces triſtes accens,

Une morne frayeur glace auſſi-tôt mes ſens ;
Je tombe : & ſans ſecours, pâle, froide, éperdue,
Sur le marbre long-tems je demeure étendue.
Ces ſpectres, cette voix, & je n'en puis douter,
Par un ordre du Ciel m'ordonnoient de quitter
Les charmes menſongers de ce monde profane,
Et d'étouffer en moi le penchant qu'il condamne.

Eh bien ! pour plaire à Dieu, ce ſuperbe vainqueur,
Pour ne plus rien aimer, je vais briſer mon cœur,
Me vaincre ; oui, je le veux .... ou plutôt je l'eſpere.
Juſte Ciel ! dans l'erreur de mon regne proſpere,
Je ne prévoyois pas qu'il me faudroit un jour
Deſirer comme un bien de n'avoir point d'amour.

Hélas ! prête à former ma chaîne douloureuſe,
Je tremble, je frémis.... que dis-je? malheureuſe ?
Ce lieu me doit-il donc inſpirer tant d'effroi ?
Quand tout ce qui m'eſt cher n'exiſte plus pour moi,
Quand rien ne peut guérir ma bleſſure profonde,
Eh ! quel nœud déſormais peut m'attacher au monde ?
Allons ; parmi ſes Saints Dieu m'appelle.... & j'y cours.

Pour me vaincre, grand Dieu, prête-moi ton ſecours :
Viens d'une heureuſe ardeur enflammer mon courage.
Hélas! roſeau fragile, agité par l'orage,
Je languis, je ſuccombe & je péris ſans toi.
Viens mettre une barriere entre LOUIS & moi.
Eloigne un ſouvenir que je crains & que j'aime.
En un mot, Dieu puiſſant, ſauve-moi de moi-même
Triomphe, & pour jamais dans ce cœur combattu,
Fais rentrer, s'il ſe peut, la paix & la vertu.
Soutiens mes pas tremblans, ô mon Dieu, je t'implore.

Mais quel feu chaſte & pur m'embrâſe & me dévore!
Mais yeux s'ouvrent. Je ſens qu'un pouvoir immortel
M'arrache à ma foibleſſe & m'entraîne à l'autel.
Pour expier enfin des erreurs ſi fatales,
Je vais ceindre mon front du bandeau des Veſtales.
Oui, dans le ſein de Dieu je me jette aujourd'hui :
Adieu, Prince ; il eſt tems de n'aimer plus que lui.

Et toi de la beauté le déplorable reſte,
Image de la mort, objet triſte & funeſte,
Sans doute un cœur ſenſible adora tes attraits?

Mais qui, dans ces débris, peut retrouver tes traits?
Hélas! l'état affreux, où je te vois paroître,
Ne me dit que trop bien ce qu'un jour je dois être.
Je veux par ton aſpect à mes yeux ſi nouveau,
Accoutumer mes ſens aux horreurs du tombeau.

Ma raiſon autrefois d'un vain ſonge occupée,
Des faux plaiſirs du monde eſt enfin détrompée,
Adieu : que votre ſort ſoit plus doux que le mien !
En renonçant à vous, hélas! je ſens trop bien
Que je n'ai pas long-tems à ſouffrir la lumiere.
Puiſſiez-vous ne jamais regretter la Valliere !
C'en eſt fait : pour toujours je me conſacre à Dieu,
Cher Prince, & je vous dis un éternel adieu.

ÉPITRE
A
RACINE.

Du Théâtre françois l'honneur & la merveille,
Il ſut reſſuſciter Sophocle en ſes écrits ;
Et dans l'art d'enchanter le cœur & les eſprits,
Surpaſſer Euripide & balancer Corneille.

Deſpréaux.

AVERTISSEMENT.

L'AUTEUR de cette Epitre, en rendant hommage à l'immortel Racine, s'eſt efforcé de peindre les révolutions arrivées dans l'empire de la Poéſie depuis le ſiécle de Louis XIV juſqu'à nos jours. Après avoir tracé les différens caracteres des plus grands Auteurs du ſiecle dernier, il a cru devoir payer un juſte tribut d'admiration à pluſieurs Ecrivains de nos jours. Comme il n'a point prétendu donner une liſte exacte & détaillée de tous les hommes qui ont illuſtré ce ſiécle, il s'eſt borné à ne citer que ceux qui, parvenus à un âge avancé, ont obtenu de leurs Comtemporains la place que leur deſtine la poſtérité ; & parmi les Artiſtes, il s'eſt contenté d'en déſigner un ou deux dans chaque genre : lorſqu'il loue, il ne veut flatter perſonne, & il a tâché que

ſes critiques ſoient générales. L'Auteur a été l'objet de bien des ſatyres, la victime de bien des perſécutions ſecretes, de ſourdes intrigues; mais jamais il n'a écrit & n'écrira de ſa vie contre qui ce ſoit. Ses ennemis peuvent, en toute liberté, déchirer ſes Ouvrages dans les petits Journaux qu'ils font, ou affecter de n'en jamais parler; ils peuvent être aſſurés qu'il verra leur manége & leur haine avec une égale indifférence.

ÉPITRE

A

RACINE.

O toi, Peintre du cœur, dont l'heureuse imposture,
Des ornemens de l'art embellit la Nature ;
Toi, qui sus à Corneille opposer un Rival,
Et sans lui ressembler te montrer son égal ;
Racine, Auteur divin, si ma voix qui t'appelle,
Peut percer jusqu'à toi dans la nuit éternelle,
Viens écouter mes chants ; mais si la main du sort
Te retient enchaîné dans l'ombre de la mort,
Que dans la tombe au moins mes sons puissent descendre !
Reçois-y le tribut que je rends à ta cendre ;
Et fais qu'en t'adressant d'utiles entretiens,
Je forme des accords aussi doux que les tiens.

Tu vis fleurir ces jours, ces beaux jours où la France
Sortit du long sommeil d'une obscure ignorance ;

Tu vis le grand Louis aidé du grand Colbert
Chasser l'épaisse nuit dont ce Ciel fut couvert.
Ce Ministre mêla, comme un autre Mécene,
Un filet du Pactole aux ondes d'Hypocrene :
Par ce mélange adroit, Louis, de toutes parts,
Attira dans sa Cour la foule des beaux Arts :
Nous ne devons qu'à lui la splendeur où nous sommes,
Et toujours les grands Rois ont formé les grands hommes.
Alors tous les talens l'un de l'autre rivaux,
Etaloient dans Paris des chef-d'œuvres nouveaux.
Quel éclat embellit les rives de la Seine !
Turenne aux champs de Mars, Corneille sur la scene,
Entassoient chaque jour des triomphes divers.
Partout de grands exploits chantés dans de beaux vers.
Boileau formoit la langue & régloit le Parnasse.
La Fontaine, plus simple, instruisoit avec grace.
Lulli notoit les vers que soupiroit Quinaut.
Le Brun ornoit le Louvre élevé par Perrault.
Moliere plus grand Peintre en ses portraits fideles (1),

(1) Louis XIV demanda à Boileau quel étoit le plus

Pour corriger le vice égayoit ſes modeles :
Le Pontife de Meaux, armé de traits vainqueurs (2),
Sembloit un Dieu puiſſant qui tonnoit dans les cœurs.
Et Fénelon brûlant d'une plus douce flamme,
Peignoit dans ſes diſcours la candeur de ſon ame.
Tout enfin reſpiroit la gloire & la grandeur,
Et Paris a de Rome égalé la ſplendeur.

Mais parmi ces Rivaux, aucun ne fit entendre
De ton luth enchanteur le ſon flexible & tendre.
Je ne ſçais ſi la France eut de plus grands eſprits;
Mais aucun n'eut le ton qui flate en tes écrits.
Hélas! qui mieux que toi, par d'illuſtres merveilles,

---

beau génie de ſon ſiécle ; ce dernier repondit que c'étoit Moliere. Il paroît que la Poſtérité ne démentira point ce jugement. Il faut remarquer que Boileau étoit ami de Racine. Moliere eſt le ſeul Auteur dont la réputation ne ſoit pas diſputée, & qui réuniſſe tous les ſuffrages.

(2) La Reine Marie-Thérеſe, Epouſe de Louis XIV, a très-bien peint le caractere du ſublime Ecrivain de l'Hiſtoire univerſelle & celui du célebre Auteur de Télémaque. « M. Boſſuet, diſoit-elle, démontre la Religion, & M. » de Fénelon la fait aimer. »

Sut attendrir nos cœurs & charmer nos oreilles?
Oui, les chants séducteurs de mille oiseaux divers,
Sont moins harmonieux, moins touchans que tes vers;
Et le suc odorant que l'abeille distille,
Est cent fois moins flateur & moins doux que ton stile.
Faut-il donc, qu'insensible à nos justes regrets,
La mort ait sous la tombe enfermé tes secrets?
Ombre illustre, dis-nous : ce talent de tout feindre,
D'embellir, comme toi, chaque objet qu'on veut peindre,
Est-il l'effort de l'art? est-il un don des cieux?
Ou plutôt n'est-il pas le concours de tous deux?
Comment de ton pinceau la brillante magie,
Peut-elle réunir la grace & l'énergie?
Où trouves-tu ces tours, ces sons nombreux & doux,
Et ces simples beautés dont Corneille est jaloux?
Moins fier que ton Rival qui plus souvent s'égare,
Ton talent plus aimable est à mon gré plus rare :
Ainsi des sots Censeurs bravant les foibles cris,
Au pere de Cinna tu disputas le prix,
Et tes vers immortels passant d'un siecle à l'autre,

Délices de ton tems, font les plaisirs du nôtre.
Tes écrits lus sans cesse & sans cesse admirés,
Seront par nos Neveux à jamais adorés.
Nous retrouvons en toi toujours de nouveaux charmes :
Toujours vif & touchant, tu fais couler nos larmes.
C'est toi qui le premier, par un attrait vainqueur,
Peignis le choc affreux des orages du cœur.
Que j'aime ces tableaux où ta main nous crayonne
La sensible Andromaque & la fiere Hermione,
Et la fureur d'Achille & Clytemnestre en pleurs,
Et de Monime enfin les touchantes douleurs !
Eh ! quel homme insensible aux accens du génie,
Peut voir, sans être ému, la tendre Iphigénie ?
Qui peut, en voyant Phedre & son cœur combattu,
Ne pas plaindre, à-la-fois, son crime & sa vertu ?
Enfin, lorsque Burrhus contraste avec Narcisse;
Que Titus, en pleurant, renonce à Bérénice ;
Et qu'inspiré du Ciel un Prêtre généreux,
Fait remonter Joas au trône des Hébreux :
On ne t'applaudit point ; mais on verse des larmes ;

Cet hommage muet a pour toi plus de charmes
Que ce bruyant éclat, ces battemens de mains
Si ſouvent prodigués à de froids Ecrivains.
Phénix heureux du Pinde, hélas ! puis-je m'attendre
A te voir quelque jour renaître de ta cendre :
C'eſt en vain que j'eſpere, & malgré nos efforts,
RACINE, tu ſeras long-tems au rang des morts.

Les Nymphes du Permeſſe, après ton ſiécle illuſtre,
Dans la France ont encor conſervé quelque luſtre :
Avec non moins de grace & plus d'utilité,
La raiſon vint ſur nous répandre ſa clarté.
Ainſi qu'on voit au Ciel, dans une nuit fatale,
Des aſtres lumineux briller par intervale :
Ainſi l'âge ſuivant parmi nos Ecrivains,
Par diſtance a produit quelques hommes divins.
La gloire à Fontenoi, par un heureux caprice,
Du laurier des Condés ceint le front de Maurice (3).

---

(3) Maurice, Comte de Saxe, Maréchal de France, & l'un de nos plus grands Généraux.

Rameau,

Rameau, dans ſes accords terrible ou gracieux,
Peint l'horreur des Enfers ou le calme des Cieux (4).
Vernet (5) avec un Port nous offre un Payſage :
Pigal fait ſur l'airain reſpirer un viſage :
Ce groupe eſt animé par le grand Bouchardon :
Greſſet chante Vert-Vert, & le Franc peint Didon :
L'un (6) deſſine en riant Monſieur de l'Empirée :

---

(4) Rameau, le plus grand Muſicien que la France ait produit, mort en 1764, âgé de plus de 80 ans. Son Opéra de Caſtor eſt non-ſeulement ſon chef-d'œuvre, mais encore le chef-d'œnvre du Théâtre lirique.

(5) L'Auteur, en nommant ici M. Vernet, paye un juſte tribut à ſa célébrité ; mais il n'a point prétendu aſſigner une préférence que le Public ſeul doit donner. Meſſieurs Greuze, Doyen, Vanloo, Boucher, &c. font également honneur a leur ſiécle.

(6) Alexis Piron, mort le 21 Janvier 1773, âgé de 84 ans, a conſervé juſqu'au dernier moment une gaieté qu'on ne retrouve plus ailleurs. Sa *Métromanie* eſt, ſans contredit, après les Pieces de Moliere, le chef-d'œuvre du Théâtre comique. Dans ſes Epigrammes remplies de ſel & d'énergie, il ne s'eſt rien permis de perſonnel. Il manquoit peut-être de goût ; mais il avoit un caractere original, le vrai coin du génie. Ses Ennemis mêmes étoient

L'autre verſe du ſang dans la coupe d'Atrée (7).
Interprête des Rois, Bernis eſt tour-à-tour
Ovide ſur le Pinde & Mécene à la Cour:
S'élançant dans les Cieux d'un vol fier & ſuperbe,
Rouſſeau vient ſe placer au trône de Malherbe.
Le hardi Monteſquieu, des Peuples & des Rois,
Au poids de la raiſon oſe peſer les droits.
Ce fier Républicain (8), plus éloquent encore,

---

forcés de l'eſtimer. Le Public a regretté ſes talens ſupérieurs, & ſes amis regrettent encore ſa droiture & ſa franchiſe. C'eſt-là, ſans doute, le plus bel éloge qu'on puiſſe faire d'un homme de lettres.

(7) Proſper Jolyot de Crébillon, mort en 1762, âgé de près de 90 ans, eſt, ſans contredit, un de nos plus illuſtres Tragiques. Il n'a peut-être pas aſſez connu ſa langue, ni ſon art, ni même ſes forces : mais il avoit reçu de la Nature un génie vigoureux qui lui faiſoit enfanter, comme malgré lui, des tirades, des ſcenes & des caracteres ſupérieurs. Il n'a point de Piece qui n'ait des défauts marqués & des beautés du premier ordre. Rhadamiſte, Electre & Atrée paſſent pour ſes chefs-d'œuvres.

(8) M. Rouſſeau de Geneve, l'homme le plus éloquent & le plus perſécuté de ſon ſiecle : perſonne n'a penſé avec plus de profondeur & ne s'eſt exprimé avec plus d'énergie.

En vain veut abolir les Lettres qu'il honore :
Semblable à ces Guerriers, à ces Rois inhumains,
Il regne ſur des lieux ravagés par ſes mains :
Tranquille Obſervateur, Buffon d'une main ſûre,
Déchire le rideau qui cachoit la Nature :
Voltaire, comme un cedre élevé dans les airs,
Etale au milieu d'eux ſes chefs-d'œuvres divers :
Plein de ce feu divin qu'Appollon ſeul inſpire,
Ce fut lui qui créa Mahomet & Zaïre,
Célébra de Henri la gloire & les malheurs,
Et ſçut nous arracher ou des ris ou des pleurs.
Comme toi ſur la ſcene il ſait régner en Maître;
Moins vrai, moins naturel & moins ſimple, peut-être:
De ton ſtile élégant il n'a pas la rondeur;
Mais il a plus d'éclat & plus de profondeur;
Il peint à plus grands traits l'infortune & le crime,
Et des cœurs plus avant il ſait creuſer l'abîme.
Bientôt las de tracer & Vendôme & Nemours,
Il monte en folâtrant ſur le char des Amours,
Et dans l'art de ſéduire, ingénieux Prothée.

Il ſe joue, il crayonne Agnès & Dorothée,
A l'innocence en pleurs ſa main prête un appui,
Et la gloire a toujours cent trompettes pour lui.

Mais de ces jours brillans la ſplendeur eſt ternie;
Le Bel-Eſprit éteint le flambeau du Génie.
L'abus de la Raiſon (9) qui ſe gliſſe par-tout,

---

(9) Il eſt certain que la Philoſophie ne peut nuire à la Poéſie. Homere, Horace, Molière, la Fontaine, M. de Voltaire ont été Philoſophes & n'en ont été que plus grands Poëtes. Mais cet eſprit d'analiſe qui s'inſinue chaque jour dans toutes les branches de la Littérature, ces prétentions à la Philoſophie, portent un coup funeſte à la Poéſie & à la véritable Eloquence. On exige aujourd'hui qu'un Ouvrage en vers brille plus par les penſées que par les images, les figures & les ſentimens. Mais n'eſt-ce point renverſer les principes fondamentaux de la Poéſie? Doit-on porter un regard de Calculateur ſur les Arts qui ne ſont faits que pour être ſentis, & dont tout le plaiſir conſiſte dans l'illuſion qu'ils font naître. Les Arts ſont des fleurs dont il faut ſe contenter de reſpirer le parfum & d'admirer l'éclat, & qui ſe fanent entre les mains de ceux qui veulent les analiſer. Oſons interroger ces fameux Légiſlateurs du Parnaſſe, ces ſuprêmes Arbitres du Goût. Virgile & Racine, ces deux Poëtes par excellence qui doivent à jamais ſervir de modeles à quiconque oſe

Nous attriſte, nous glace & deſſéche le goût.
D'un maſque ſéducteur empruntant l'impoſture,

écrire en vers, ne ſont-ils que ce qu'on appelle aujourd'hui des *Penſeurs?* Chez eux tout eſt image, harmonie, figures, ſentiment. Ils n'affichent point une morale toujours ſéche & infructueuſe, lorſqu'elle n'eſt point ornée des charmes de l'imagination. Ils inſtruiſent plutôt par la peinture qu'ils font des hommes, que par des maximes iſolées. Ce n'eſt pas qu'on veuille ici abſolument exclure les penſées des ouvrages de Poéſie : en condamnant un excès, on ne veut point tomber dans un autre. Un grand Poëte ſait dans un Ouvrage mettre tout ce qu'il faut. Mais n'eſt ce pas un grand abus de n'exiger que cette qualité dans un Poëte. Fontenelle, & ſurtout Lamotte, ont vingt fois plus de penſées que Racine & Virgile, & cependant je ne crois pas que les Partiſans même du ſyſtême moderne balancent à prononcer entre ces Ecrivains. Les paſſions peintes dans Racine, ne font-ils pas plus d'effet au théâtre que les raiſonnemens les plus forts de Corneille? Le Philoſophe & le Poëte doivent tous deux inſtruire. Le premier doit raiſonner, penſer & faire penſer; le ſecond doit ſentir, peindre, & émouvoir. Il y a plus, nos plus grands Philoſophes n'ont réuſſi à inſtruire, qu'en empruntant ſouvent le langage de la Poéſie. C'eſt en dénaturant tout, qu'on parvient à confondre les principes que la Nature a preſcrits à chaque Art. De-là, ces prédilections excluſives pour des Vérſificateurs ſans verve & ſans talens : de-là, ces Poë-

L'art par de vains brillans remplace la Nature.
Nous dissertons beaucoup : mais sans s'appesantir,
Plus simples nos Ayeux se bornoient à sentir.
C'en est fait ; pour les Arts il n'est plus d'espérance.
Les Muses, en pleurant, s'envolent de la France.
Le Russe, des talens connoissant mieux le prix (10),
Va bientôt s'enrichir de nos pompeux débris.
Le mâle Crébillon dort en paix dans la tombe,
Et sous le poids des ans, Voltaire, hélas ! succombe.
Pour les ressusciter nos soins sont superflus.

---

mes moraux aussi secs qu'ennuyeux, & de-là le dégoût du Public pour la Poésie.

C'est une remarque très-singuliere, que dans un siécle où l'on s'efforce de dénigrer Corneille & Bossuet pour élever Racine & Fénélon, on affecte de négliger les qualités aimables qui distinguent ces deux derniers Ecrivains, c'est-à-dire, le sentiment, la grace & l'harmonie, pour ne chercher que des beautés factices, des convulsions, des exagérations ; & que dans l'espérance de paroître sublime, on abandonne le naturel qui seul assure à un écrit le suffrage de la postérité.

(10) L'Impératrice de Russie a fait, en 1771, l'ac-

Dans nos écrits forcés on ne remarque plus
La ſimplicité noble ou la vigueur touchante
Qui chez eux tour-à-tour me tranſporte ou m'enchante.
Ce Théâtre fameux par ſes nombreux ſuccès,
Qui jadis a ſi loin porté le nom Français,
N'eſt plus qu'un champ ſtérile, une pompe vulgaire
Où le cœur, toujours froid, ne s'intéreſſe guere,
Un ſpectacle mouvant dont l'œil ſeul eſt frappé.
De ces frivoles jeux notre eſprit occupé,
Abandonne à jamais Melpomene & Thalie.
Aux lieux, aux mêmes lieux où parut Athalie,
Où tu ſçus attendrir, où Corneille étonna,
Où la France applaudit Andromaque & Cinna;
Nous voyons aujourd'hui de ſanglantes parades,
Où l'eſprit s'évapore en de froides tirades,
Des héros convulſifs, des romans découſus,
Des vers plats ou guindés & des plans mal tiſſus;

---

quiſition du Cabinet des Tableaux de M. le Baron de Thiers. Cette Collection paſſoit pour l'une des plus riches de l'Europe.

Et, dans la folle erreur dont l'orgueil nous enyvre,
Nous osons nous flatter de te faire revivre.
Hélas! nous faudra-t-il, après de si beaux jours,
Dans la nuit du néant retomber pour toujours!

Cependant, je le sais, quelques talens encore,
D'un siécle florissant font entrevoir l'aurore.
Eux seuls dans ton école élevés & nourris,
Du temple des beaux Arts soutiennent les débris;
Mais c'est un foible éclair qui brille & meurt dans l'ombre;
C'est un pâle flambeau dans un lieu vaste & sombre.
De ces Chantres naissans les accens confondus,
Sont bientôt dans la foule étouffés & perdus.
Le Goût, en soupirant, voit le talent timide
Mériter les honneurs qu'obtient l'Audace avide.
Et souvent à l'intrigue un grand homme immolé,
Languit sans récompense & végete isolé.

O Vous! qui de RACINE enviez la mémoire,
Qui voulez des neuf Sœurs ressusciter la gloire,
Imitez son courage, & sachez, comme lui,
Combattre le faux goût qui nous trompe aujourd'hui.

C'eſt par-là que vos noms au rang des noms célebres,
Des ſiécles entaſſés perceront les ténebres.
Je ſçais qu'un ſot Auteur peut au François léger,
Surprendre quelquefois un accueil paſſager :
Que Pradon au théâtre a balancé RACINE ;
Mais le tems, que le vrai tôt ou tard détermine,
Couvre enfin l'un de gloire & l'autre de mépris.
Un Ouvrage excellent ne perd jamais ſon prix (11)

---

(11) Les cabales les plus puiſſantes, les intrigues les plus adroites, les complots les mieux concertés, ne peuvent pas plus accréditer un mauvais Ouvrage, qu'anéantir une production de génie. La vogue que la brigue procure à la médiocrité, les reſſorts que l'on fait jouer pour étouffer le vrai talent, ne peuvent avoir qu'un effet paſſager. La vérité, tôt ou tard, ſe fait entendre ; & le Tems, ſeul appréciateur du mérite, mèt enfin chaque homme à ſa place. La Phedre de Racine, autrefois ſi déprimée par une brigue dangereuſe, eſt enfin regardée comme un chef-d'œuvre, tandis que celle de ſon indigne Rival ſera à jamais la Fable de la poſtérité. Les Tragédies de Corneille, malgré les perſécutions d'un Miniſtre deſpotique ont placé l'Auteur au premier rang, & l'on a preſque oublié juſqu'au nom de rapſodies dramatiques que le Cardinal vouloit faire réuſſir.

Quand Deſpréaux formé par Horace & Virgile,
RACINE, t'eut des vers montré l'art difficile,
Ce fut le ſentiment conduit par la raiſon.
Marchant d'un pas plus ſûr aux ſentiers d'Apollon,
Bientôt tu ſçus ravir, par un vol honorable,
Dans les mines d'Athenes un or pur & durable.
Amis, comme eux ſans ceſſe ayez entre les mains
Les Ecrits immortels des Grecs & des Romains:
C'eſt-là qu'ils ont puiſé ces vives étincelles,
Qui d'antiques beautés font des beautés nouvelles.
Un Satirique obſcur vient-il vous outrager?
C'eſt en vous ſurpaſſant qu'il faut vous en venger.
Voyez-vous ce rocher au ſein de la tempête?
La mer gronde à ſes pieds, la foudre ſur ſa tête;
Ferme, il brave toujours d'un front audacieux,
Et les vagues des mers & la foudre des Cieux.
Ainſi de vos Cenſeurs dédaignant l'inſolence,
N'oppoſez à leurs cris qu'un éternel ſilence,
Et pourſuivant la route où l'honneur vous conduit,
De vos travaux en paix ſachez cueillir le fruit.

Hélas ! dès que mes yeux, mesurant la carriere,
Ont osé, sans frémir, contempler la barriere;
J'ai vu de tous côtés, tranquille & sans effroi,
L'envie & ses serpens siffler autour de moi;
Mais bravant les dégoûts qu'un nom célebre attire,
Je veux, par mes efforts, confondre la Satire.
Si j'ai pu quelquefois, sans brigue & sans Prôneurs,
Du suffrage public obtenir les honneurs,
Qu'importe à mes Ecrits le perfide manége
Du Fourbe qui cabale, & du Nain qu'il protége !
Sans doute, ô mes amis ! je viendrai quelquefois,
Dans vos concerts brillans faire entendre ma voix.
Oui, que le sort me soit favorable ou contraire,
Amis, toujours en moi vous ne verrez qu'un frere :
Vous ne m'entendrez point, par de lâches discours,
De vos prospérités interrompre le cours.
Vainqueur, je vous embrasse, & Vaincu, je vous chante.
Qu'il regne parmi nous une amitié touchante !
Un Guerrier généreux, dans le champ des combats,
Cherche à vaincre un Rival, & ne l'insulte pas.

O Racine ! permets que, dans ce temple auguste,
Ma main de quelques fleurs pare aujourd'hui ton Buste.
En faveur de mon zele, hélas ! excuse-moi,
De t'offrir un encens si peu digne de toi.
Mais si du haut des Cieux ton ombre m'encourage :
Des méchans loin de moi si repoussant la rage,
Tu daignes chaque jour échauffer mes esprits
De ce feu créateur qui brûle en tes écrits :
Alors on me verra triomphant, plein de gloire,
A d'indignes Rivaux arracher la vistoire,
Sur la scene égaler nos Tragiques fameux,
Et du liere immortel me couronner comme eux.

FIN.

TABLE.

AVIS du Libraire. Page 1
Avant-Propos pour Biblis. 5
Lettre à M. Blin de Sainmore. 11
*Vers à Mademoiselle **, en lui envoyant l'Héroïde suivante.* 17
Biblis à Caunus son frere, Héroïde. 19
Avertissement pour Gabrielle d'Estrées. 43
Épitre à M. de Voltaire. 53
Réponse de M. de Voltaire. 59
Gabrielle d'Estrées à Henri IV, Héroïde. 61
Notes historiques. 69
Abrégé de la Vie de Sapho. 87
Épitre à Rosine. 91
Sapho à Phaon, Héroïde. 97
Hymne à Vénus, traduction libre de Sapho. 112
Traduction de l'Ode de Sapho, par Boileau Despréaux. 115
Avertissement pour l'Héroïde de Calas. 119

*Épitre à Madame de **, ſur le Sentiment.* 131
Jean Calas à ſa femme & à ſes enfans. 143
Notes hiſtoriques. 156
Avertiſſement pour la Valliere. 161
Vie de la Ducheſſe de la Valliere. 167
La Ducheſſe de la Valliere à Louis XIV, Héroïde. 229
Avertiſſement pour l'Épitre à Racine. 249
Épitre à Racine. 251

Fin de la Table.

ERRATA.

Page 9, ligne 14, que le Public a daigné faire aux les bagatelles, *lisez*, aux bagatelles, &c.

Page 31, vers 6, & tu reviens pas ! *lisez*, & tu ne reviens pas !

Page 99, vers 15, l'amour d'un doux éclat faisoit briller ses charmes, *lisez*, tes charmes.

Page 133, vers 10, la jeune Isma seroit trahie, *lisez*, se croit trahie.

Page 202, ligne 3 de la note; il mourut au siege de Courtroy, *lisez*, de Courtray.

Pagt 233, vers 11, les grands hommes en foule accourent à ta voix, *lisez*, accourant, &c.